

V O Y A G E
E N N U B I E
E T
E N A B Y S S I N I E.

T O M E O N Z I È M E.



VOYAGE
A U X
SOURCES DU NIL,
E N N U B I E
E T
E N A B Y S S I N I E,

Pendant les années 1768, 1769, 1770, 1771
& 1772.

PAR M. JAMES BRUCE.

Traduit de l'Anglois par J. H. CASTERA.

T O M E O N Z I È M E.



L O N D R E S.

M. DCC. XCI



VOYAGE

AUX

SOURCES DU NIL.

SUITE DU LIVRE VII^{me}.

CHAPITRE DIXIÈME.

L'armée rebelle investit Gondar. — Les troupes du roi rendent les armes. — Les meurtriers de Joas sont égorgés. — Guscho est élevé à la place de ras. — Michaël est fait prisonnier & emmené par Powuffen. — L'iteghé rentre dans son palais de Koscam. — Fasil arrive à Gondar. — Le roi est reconnu par tous les partis. — Conduite odieuse de Guscho. — Il prend la fuite ; mais il est arrêté & mis aux fers.

LE 29 Mai 1771, à huit heures du matin, jour qui suivit notre retraite, le fit-aouraris de Guscho s'approcha de Gondar, & marqua la place que devoit occuper le camp de son maître, entre la ville Maure & l'église de Ledeta,

dans l'endroit où avoit campé Michaël à son retour du Tigre. Coque-Abou-Barea fut placé entre Ledeta & Koscam; Aylo & Ayabdar de l'autre côté du Kahha, sur une ligne qui passoit au pied de la montagne, par Kedus-Raphaël & la maison de l'abuna. Ayto-Tesfos se mit dans la vallée au-dessous, sur le bord de l'Angrab, & sur la route du Woggora à Gondar, le long de l'Angrab jusqu'au Kahha, & à l'extrémité des lignes de Gusho, campa Powussen avec le reste des confédérés. Aussi, dès neuf heures du matin, la ville fut investie comme si l'on avoit bâti une muraille tout autour. Les ennemis, se trouvant en possession de toute l'eau, placèrent le long des deux rivières des sentinelles qui avoient ordre de laisser chaque habitant puiser l'eau nécessaire à sa consommation, mais de briser toutes les jarres qui paroistroient destinées à faire une provision trop considérable. (1)

Toutes les personnes riches, qui avoient des propriétés dans Gondar ou aux environs, & qui avoient pris le parti de s'enfuir avec Fasil, quand Michaël étoit revenu du Tigre,

(1) Pour éteindre le feu.

revinrent & rentrèrent dans leurs maisons sur la parole de Gusho. Ainsi la ville de Gondar étoit pleine de gens armés, & le camp de Gusho & d'Ayabdar contenoit les personnes à qui toute la ville appartenoit. Woodage (1), frère d'Ayabdar & père de Gusho, avoit été ras sous le règne d'Yasous, & étoit mort en emportant les regrets de tout le monde. Ayto-Engedan, & Ayto-Aylo, fils du kasmati Esthé & d'une sœur du roi Yasous, possédoient près de la moitié de la ville. Quoiqu'Engedan fût prisonnier, & qu'Aylo eût épousé une fille de Michaël, ils étoient l'un & l'autre, par intérêt & par inclination, unis avec Gusho ; & s'ils avoient servi sous Michaël, c'étoit uniquement par crainte d'encourir la disgrâce du ras, & par attachement pour le jeune roi Tecla-Haimanout. Les habitans de Gondar n'avoient confiance que dans les seuls Gusho & Ayabdar, & ils regardoient Powussen, & le reste des confédérés, comme des gens attirés par l'espérance du pillage, & ne valant guère mieux que Michaël & les Tigréens.

Dès l'instant que la ville fut bloquée, &

(1) Il ne faut point confondre ce Woodage avec Woodage-Asahel, tué à Serbraxos.

V O Y A G E

même avant cette époque, Guscho tint le premier rang parmi les rebelles, & quoiqu'Ayabdar, ni Powussen ne fussent ses amis, tout Gondar étoit à ses ordres, & il trouva dans cette ville une armée infiniment plus riche, plus nombreuse que tous les autres confédérés ensemble, en y joignant même les troupes de Michaël. Guscho, homme de beaucoup d'esprit, né & élevé à Gondar, sentoît bien tous ses avantages, & savoit que lui seul étoit regardé comme le sauveur de son pays. Il savoit aussi que la manière la plus sûre de perdre le ras Michaël, étoit de le faire rentrer dans Gondar, au milieu de ses nombreux ennemis, & de l'y bloquer avant qu'il eût le temps de se procurer aucune ressource. Ainsi, le même jour qu'il campa devant la ville, Guscho détacha Ayto-Tesfos à la poursuite de Darion, bacha du Belessen, que le ras Michaël avoit envoyé dans le Woggora, afin qu'en employant la douceur, les promesses & même les présents, il lui préparât un passage pour se retirer dans la province du Tigre. Tesfos joignit Darion avant que celui-ci eût pu commencer à s'acquitter de sa commission; & l'ayant battu & fait prisonnier, il arma tout le Woggora contre Michaël; de sorte que toute commu-

nication fut fermée entre Gondar & le Tigre.

Pas un seul rebelle n'étoit encore entré dans Gondar. Le secrétaire du roi, & l'azage Kyristos, parent de Gusho, se rendirent auprès de ce général le jour même qu'il campa près de la ville. Bientôt après, les timballes furent transportées au bord du Kahha, & l'on fit entendre une proclamation, par laquelle on ordonnoit aux soldats de la province du Tigre, & en général à tous ceux qui avoient pris parti pour Michaël, de venir le lendemain, avant midi, déposer leurs armes dans un lieu indiqué, près de l'église de Ledeta, où il y auroit des commissaires chargés de les recevoir. La proclamation portoit que, si après l'heure indiquée pour la reddition des armes, il s'en trouvoit encore dans quelques maisons de Gondar, ces maisons seroient rasées, & les propriétaires des maisons punis de mort.

Le premier des Tigréens qui donna l'exemple de l'obéissance, fut Guebra-Mascal. Il porta dans le lieu désigné par la proclamation, environ six mille mousquets appartenans au ras Michaël & aux personnes de sa famille. Tous les principaux officiers l'imitèrent, ainsi que le reste de l'armée; car les habitans de Gon-

dar y apportoit beaucoup de vigilance; & avant l'heure marquée, toutes les armes furent renfermées dans l'église de Ledeta, où l'on mit une très-forte garde.

Quoique les Tigréens eussent rendu les armes, on ne leur permit pas de partir. On leur assigna un espace entre les tentes de Guscho & la ville; & quand ils furent campés-là, on mit des sentinelles autour d'eux, afin qu'ils ne se dispersassent pas la nuit. Cette précaution étoit même inutile; car ils étoient environnés de troupes ennemies dont le nombre augmentoit à chaque instant; & leur fortune restoit dans les mains de leurs hôtes de Gondar, dans les maisons desquels il ne leur étoit même pas permis d'entrer; ce qui exaltoit singulièrement l'amour que Guscho avoit su inspirer au peuple. On porta une grande quantité de sacs de farine au camp de Guscho, qui en fit charger plusieurs mulets pour que les troupes déarmées eussent de quoi subsister, en se rendant dans leur province, pour où elles eurent ordre de se tenir prêtes à partir le lendemain matin.

Le seul Keffa-Yafous, retranché avec quatre

cent hommes dans l'église de Debra-Berhan, où il y avoit de l'eau & des provisions pour plusieurs jours, n'obéit point aux proclamations générales. Alors Powussen, qui étoit campé au-dessous de lui, envoya un officier pour le sommer de se rendre : mais il refusa expressément, & dit à l'officier que s'il ne se retirait pas à l'instant, il alloit faire feu sur lui, parce qu'il avoit un traité avec Gusho, & que jusqu'à ce que Gusho l'eût ratifié, il ne se rendroit, ni ne souffriroit que personne approchât de son poste; qu'il ne se rendroit pas surtout à un homme de la naissance de Powussen, quelle que fût son élévation actuelle, élévation qu'il cessoit de reconnoître, parce qu'elle n'étoit qu'un don de Michaël, dont un des principaux torts étoit d'avoir voulu confondre tous les rangs.

Gusho, instruit de la réponse de Kessa-Yafous, lui envoya un officier, parent du roi, & homme d'un mérite distingué, pour lui confirmer ses promesses; & aussitôt Kessa-Yafous fit descendre ses soldats qui portèrent une partie de leurs armes au camp de Gusho. Le reste fut envoyé en secret dans sa maison, où il se retira dès le soir même. Quoique Kessa-Yafous

fut Tigréen, il s'étoit singulièrement fait chérir des habitans de Gondar; & peut-être étoit-il l'homme le plus généralement estimé des deux partis. Il avoit rendu de grands services aux gens de la ville, en ce qu'il se monroit toujours entr'eux & Michaël, dans ces momens de fureur & de vengeance, où lui seul avoit le courage de parler devant le ras. La capitale lui avoit entr'autres obligations celle de n'avoir pas été brûlée, quand le ras, partant pour le Tigré avec le roi, vouloit, d'après une prétendue apparition de l'Archange Michel, ou plutôt du démon, incendier la ville & passer les habitans au fil de l'épée; projet appuyé par le nebrit Tecla & par plusieurs autres chefs Tigréens.

S'il est vrai que le diable dise jamais la vérité, ceci en offre un exemple. Gondar devint fatal à Michaël, dès le jour qu'il consentit à n'y pas mettre le feu. Long-temps après le départ du ras, quand tout étoit en paix, Kefla - Yafous me raconta que le soir même qu'il étoit sorti de Debra-Mariam pour rendre les armes à Gusho, il avoit rendu visite à Michaël; & que celui-ci lui avoit reproché en particulier d'être cause qu'il n'avoit point

brûlé la ville, & qu'il lui avoit confié que son esprit, soit l'Archange Michel, soit le démon, soit tout ce qu'on voudra, avoit cessé de lui apparôître depuis le passage du Taccazzé, & c'est à quoi il attribuoit tous ses défâstres.

Si Keffa-Yasous ne rendit les armes qu'après tous ceux qui avoient combattu avec lui, ce fut par une distinction due à la supériorité d'un mérite, auquel ses ennemis ne purent s'empêcher de rendre hommage, dans le moment même de leur triomphe.

Michaël demouroit encore dans la maison appartenante à son emploi de ras, où il n'étoit visité que par quelques amis particuliers. Au moment de son entrée à Gondar, il avoit envoyé Ozoro-Esther à Koscarn, dans le palais dell'iteghe, sa mère. Il mangeoit, buvoit, dormoit comme à son ordinaire, & raisonnoit avec une grande tranquillité d'esprit & même avec un air d'indifférence sur l'événement qui venoit d'arriver. On ne lui avoit point donné des gardes : mais tous ses mouvemens n'en étoient pas observés avec moins de vigilance. Cependant, le lendemain de la reddition des armes,

ayant appris que ses soldats, qu'on renvoyoit en Tigre, étoient fort maltraités par la populace, il ne put s'empêcher de verser un torrent de larmes & de regretter, dans son désespoir, de n'être pas mort plutôt que d'être témoin d'un pareil malheur. Quoiqu'il eût prétendu jusqu'alors qu'il devinoit en jouant aux dames l'issue de toutes les affaires importantes, il cessa de s'amuser à ce jeu, & il fit présent de son damier à un de ses amis particuliers. Il renonça en même temps à toute espèce de divination, qu'il reconnut être trompeuse & criminelle.

sed quomodo tunc se comit

Cependant le roi montrait la plus grande fermeté. Quoique plus grave & plus silencieux que de coutume, il n'avoit pas l'air plus abattu. Les deux premiers jours qu'il fut dans la ville, il ne vint au palais que des prêtres, des juges & quelques anciens habitants qui n'avoient pris aucune part aux affaires. Quelques prêtres ou moines ne manquèrent pas, suivant leur usage, de mêler beaucoup d'impertinences à leurs conversations, donnant à entendre qu'il étoit douteux qu'il restât sur le trône, & disant que le peuple se plaignoit que ce prince étoit devenu si cruel, si sanguinaire à l'école de Michaël, qu'il y avoit quelques mois qu'aucun

AUX SOURCES DU NIL. 11

habitant de Gondar n'étoit sûr de sa vie. Le monarque ne répondoit à ces propos que par un regard sévère. Cependant un des auditeurs en ayant parlé à Gusho, non de la part du prince, mais de son propre mouvement, ce général ordonna que le prêtre (1) qui avoit osé manquer à la majesté souveraine, fût dépouillé jusqu'à la ceinture & fouetté trois fois de verges autour d'Aylo Meidan. Ce châtiment, approuvé de tout le monde, excepté du clergé, restreignit beaucoup l'insolence que le malheur du roi avoit excitée.

Le premier jour que ce prince fut dans le palais, il ne mangea qu'un petit morceau de pain, & il distribua ce qui restoit à ses domestiques, qui bien qu'ils ne l'avoient pas, s'étoient mieux repus que lui chez leurs amis particuliers. Le lendemain commença de la même manière. Il étoit midi, qu'on n'avoit encore vu arriver au palais aucune espèce de provisions. Mais quand on eut rendu les armes, on porta beaucoup de vivres, soit du camp, soit de la ville, & la même abondance ne

(1) C'étoit un prêtre d'Erba-Tenfa, église du Woggora.

discontinua plus. Mais le roi mangeoit peu, quoiqu'il eût naturellement assez d'appétit. Il faisoit donner le surplus à ses gens & aux pauvres qui étoient aux portes du palais, & qui devoient, disoit-il, être affamés par le long séjour de l'armée nombreuse qui environnoit la ville. Le roi parut d'abord être totalement oublié : mais le second jour, son secrétaire vint lui parler de la part de Gusho ; & après s'être entretenu une heure avec lui, il repartit pour le camp. Cependant ce prince ne laissa appercevoir aucun changement ni dans son air, ni dans sa conduite. Il avoit encore les mêmes vêtemens, avec lesquels il étoit arrivé du camp, & il se coucha de bonne heure.

Le lendemain de la reddition des armes, les malheureux soldats du Tigre partirent chargés d'imprécations de la populace qui les poursuivit en leur jetant des pierres & de la boue, & qui en massacra même quelques-uns pour venger des injures particulières. Gusho leur donna cependant un détachement de cavalerie qui les conduisit par le haut de l'église de Debra-Berhan, dans le chemin du Woggora, & qui les protégea autant qu'il lui fut possible. Mais il auroit fallu une armée entière

pour pouvoir les défendre contre la fureur d'un peuple irrité par plusieurs années de tyrannie. Arrivés au bord de l'Angrab, où étoit l'arrière-garde de Powussen, ils furent remis à ce général, qui les confia à Aytô-Tesfos pour les escorter jusques aux bords du Tacazzé. Cependant une foule de gens les suivit encore pour les insulter : mais en voulant s'en revenir à Gondar, cette populace effrénée fut désarmée & mise à nud par les soldats de Tesfos & de Powussen, qui jugèrent bien que s'ils étoient dans la situation des Tigréens, ils ne seroient pas mieux traités par elle.

Tandis que tous les habitans étoient sortis pour aller voir partir les troupes du Tigré, un corps de Gallas du Maitsha entra furtivement dans la ville & pillâ plusieurs maisons. Ils s'approchèrent du palais du roi & entrèrent dans la salle d'audience, où le monarque étoit placé dans son alcove, tandis que moi & deux de ses officiers étions assis à terre, en dehors de l'alcove, mais de manière que nous ne pouvions pas être apperçus. Sous le règne de Yafous & de l'iteghe, temps où la cour d'Abyssinie déploya le plus de luxe & de splendeur, la salle d'audience fut magnifiquement

ornée de glaces qu'on fit venir de Venise par l'Arabie & la mer Rouge & qui furent très-artistement arrangées avec des bordures de cuivre doré en filagrame, par des ouvriers Grecs qui passèrent du Caire à Gondar. Mais ensuite, les glaces furent presque toutes brisées, & un des événemens qui contribua le plus à les dégrader, fut l'incendie du palais qui eut lieu sous le règne de Joas, au retour de la campagne que Michaël fit dans le Begemder.

Cependant, quoique les sauvages Gallas, entrés dans la salle, vissent bien que le roi étoit sur son trône, ils s'arrêtèrent devant la première glace, & après avoir fait une infinité de grimaces en s'y regardant, un d'entre eux donna un grand coup de lance dans le milieu de ce grand miroir qui formoit un quarré long & qui tomba en morceaux sur le parquet. Ils ramassèrent plusieurs de ces morceaux, & avec leurs lances ils achevèrent de réduire le reste en poussière. Il y avoit trois glaces dans l'alcove où étoit le roi, & une de chaque côté en-dehors de l'alcove. Nous étions assis à la droite du roi, quand les Gallas s'occupoient d'une glace placée auprès de la porte,

& du côté opposé à nous. Enfin, il ne leur restoit plus qu'une glace à briser pour venir à celles de l'alcove où étoit le roi.

Je frémissais de ce qui alloit arriver ; car les barbares étoient entrés au nombre de trente ou quarante, & nous ne savions pas combien il pouvoit y en avoir encore d'autres à la porte, ou dans la ville. Nous ignorions également de quel parti ils étoient, & si notre résistance pourroit paroître légitime ; d'ailleurs nous n'étions que trois, & nous n'avions d'autres armes que le couteau que nous portions à la ceinture. Le roi étoit également désarmé, & nous craignions que si les Gallas s'approchoient trop de lui, en continuant à briser les glaces, il n'en frappât quelqu'un, & qu'alors nous ne fussions bientôt tous massacrés. Nous nous levâmes donc tous trois debout, & nous nous placâmes devant le roi, qui nous fit signe de la main de prendre patience, & de rester tranquilles.

Cependant au même instant entra Tensachristos, homme très-estimé dans Gondar, & à qui Gusho avoit confié le soin de la ville, sans le revêtir pourtant d'aucun titre,

parce qu'il n'y avoit point encore d'ordre arrêté dans le gouvernement. Tensa-Christos venoit d'apprendre que les Gallas, ayant déjà pillé plusieurs maisons, avoient pénétré dans le palais; il s'étoit empressé de les suivre avec une centaine de jeunes gens de Gondar, tous forts, vigoureux & bien armés. Les Gallas s'aperçurent bientôt qu'ils alloient avoir une occupation plus sérieuse que celle de briser des glaces, & ils gagnèrent précipitamment la grande salle qu'on appelle *Aderasha*. Un des jeunes gens de la suite de Tensa-Christos ferma soudain la porte de la chambre où étoit le roi. Les Gallas parurent d'abord vouloir faire quelque résistance: mais deux d'entr'eux ayant été blessés, & se voyant dans un lieu dont ils ne connoissoient pas les issues, & où il étoit impossible à leurs camarades de venir leur donner du secours, ils rendirent les armes. On les attachâ alors deux à deux, & ils furent envoyés au camp de Gusho, qui en ayant aussitôt fait pendre deux, ordonna qu'on fouettât les autres, & qu'on les renvoyât.

Quand Tensa-Christos eut chassé du palais les brigands, il entra dans l'appartement du roi, & se prosterna comme à l'ordinaire. Le

roi

roi lui ordonna soudain de se relever; & lui ayant donné sa main à baiser, il lui permit de se retirer, sans lui dire un seul mot sur le danger dont il venoit de le délivrer.

Le même jour, avant midi, on fit entrer dans la ville un parti de soldats qui saisirent le shalaka Becro & son fils, le nebrit Tecla & ses deux fils, ainsi que deux fils du prêtre Lika-Netcho, & un autre homme dont j'ai oublié le nom. Ces huit personnes étoient toutes de la province du Tigre, & attachées au ras Michaël, & c'étoient elles qui avoient assassiné le roi Joas. On les conduisit sur la place du marché, où elles furent livrées aux Edjows-Gallas, anciens gardes de Joas. Becro & son fils furent hachés à coups de couteau. Les fils du nebrit Tecla furent percés à coups de lance, l'aîné le premier, & le second ensuite. Le nebrit fut conduit auprès de leurs cadavres. On lui demanda s'il les connoissoit; & ne les ayant pas reconnus, il fut à l'instant mis en pièces avec les trois autres coupables, & les membres de tous ces malheureux furent dispersés dans les rues. Ce fut la seule exécution qui suivit cette grande & soudaine révolution; ce qui prouve combien les vainqueurs

furent modérés en raison du nombre des complices de l'assassinat du roi, & surtout du plus grand nombre de gens qui avoient participé à la rebellion. Lika-Netcho, dont on fit mourir les fils, & qui n'étoit certainement pas moins coupable qu'eux, fut pourtant épargné, parce qu'il avoit épousé une parente du jeune roi.

Aucun des chefs des rebelles n'étoit encore entré dans Gondar : mais le roi avoit reçu quelques messages de Gusho, & même de Powussen, quoique plus rarement. Quant aux autres confédérés, ils sembloient ne se mêler en rien des affaires.

Le premier de Juin 1771, Gusho & Powussen se rendirent ensemble chez le ras Michaël, qu'ils interrogèrent avec beaucoup de dureté sur sa conduite passée. Jusqu'au moment que les meurtriers de Joas furent mis à mort, le ras s'étoit toujours paré de ses plus beaux vêtements & de toutes les marques de ses dignités; mais dès qu'il apprit cette catastrophe, il s'habilla d'une robe blanche, couvrit sa tête d'un capuchon de la même couleur, pour montrer qu'il renonçoit au monde. Il falloit sans

doute qu'il fût singulièrement attaché à la vie, puisqu'il devoit le reste de ses jours à l'obscurité & à la pénitence. Il n'y eut rien de remarquable dans l'entrevue de ce général avec les deux vainqueurs. De chez lui Guscho & Powuffen allèrent au palais, où ils rendirent hommage au roi, & lui jurèrent fidélité.

Il fut alors arrêté que Guscho rempliroit la place de ras, & tous les autres emplois furent également donnés. Aucun parti n'avoit témoigné le moindre mécontentement contre le roi, & ce prince parut enfin reprendre quelque autorité. Tous les confédérés vinrent le voir, chacun en particulier, & ils eurent de longues conférences avec lui. Ce qui sembloit devoir lui rendre toute sa puissance, c'étoit l'animosité qui régnoit entre les principaux rebelles, à qui nous devons cependant cesser de donner ce titre de rebelles, non parce que leur insurrection avoit réussi, mais parce qu'ils étoient rentrés dans le devoir. On soupçonnoit beaucoup qu'il y avoit entre Guscho & Michaël, un traité par lequel le premier devoit, pour une grosse somme d'argent, remettre l'autre en possession de la province du Tigre. D'autres personnes prétendoient, qu'à

la prière de Michaël, Keffa - Yafous devoit être nommé gouverneur du Tigre, & y prendre le trésor que Michaël y avoit caché pour le remettre à Guscho, & s'entendre ensuite avec Michaël pour l'administration de la province.

Quoiqu'il en soit, le 4 Juin Powussen entra dans Gondar avec mille hommes de cavalerie, sans en avoir donné le moindre avis à Guscho; & ayant fait mettre Michaël sur sa mule, il alla rejoindre son camp, abattit ses tentes & partit soudain pour le Begemder. Ozoro-Esther, retirée alors à Koscam dans le palais de la reine sa mère, eut à peine le temps d'envoyer une mule fraîche, & quelques provisions, à son vieil & malheureux époux. Le reste de l'armée confédérée ne tarda pas à décamper. Les pluies augmentoient incessamment, & les soldats étoient impatients de regagner leurs foyers. Il ne resta guère dans Gondar que des grands, tels qu'Ayabdar, Engedan, & quelques autres qui prétendoient obtenir de l'avancement. Guscho revêtu de l'emploi de ras alla en occuper la maison. Les officiers & les esclaves du roi rentrèrent dans le palais. Ceux qui avoient perdu la vie dans les dernières batailles furent remplacés, & la

capitale jouit d'une apparence de paix que tout le monde présumoit devoir être bientôt rompue.

Peu de jours après que l'armée du Begemder eut quitté Gondar, Powussen envoya, chargé de chaînes, l'usurpateur Socinios, qu'on avoit pris à Agar-Salam, petite ville du Begemder. Il fut conduit devant le roi dans le même équipage qu'il étoit arrivé, & quand on lui demanda son nom, il répondit avec beaucoup de hardiesse qu'il étoit Socinios, fils de Yafous, fils de Bacuffa; qu'il n'avoit point cherché à être roi, mais qu'il y avoit été forcé par l'iteghé & par Sanuda; ce qu'en effet tout le monde savoit bien être vrai. Bientôt après sa mère fut interrogée: mais niant alors ce qu'elle avoit juré autrefois, c'est-à-dire qu'elle eût eu des rapports avec le roi Yafous, Socinios fut condamné à mort. Cependant comme il ne paroissoit digne que de mépris, tant par sa figure que par ses manières, & par sa conversation, le roi voulut qu'on se bornât à le faire servir dans sa cuisine, où il fut pris à voler quelque temps après, & pendu sur-le-champ.

Le 21 Juin l'iteghé revint du Gojam, &

tous les habitans de Gondar sortirent en foule pour aller la voir. Gusho alla au-devant d'elle jusqu'à Tedda, & après l'avoir saluée, il lui dit, que le roi avoit défendu que le Palambaras Mammo, & Likaba-Beecho, entraissent dans la ville avec elle. Mais elle regarda cette défense comme un sanglant affront; & loin de croire qu'elle vint du roi, elle ne l'imputa qu'à Gusho. Elle lui reprocha son avarice, son orgueil, sa méchanceté; elle l'accusa d'être plus despote que Michaël, sans avoir ses talens, & on eut beaucoup de peine à l'empêcher de reprendre le chemin du Gojam, au lieu de poursuivre sa route jusqu'à Koscam. Il est impossible de peindre l'enthousiasme qu'excita dans tous les cœurs la vue de cette reine. Gusho n'avoit point de troupes, & le roi n'en avoit pas davantage, car il ne restoit pas un seul serviteur dans le palais de ce prince. C'étoit alors le moment où l'on avoit le plus à craindre, mais heureusement les mal-intentionnés étoient un peu contenus par Fasil, qui sembloit prêt à arriver avec une armée, sans approuver ni désapprouver rien de ce qu'on avoit fait ni de ce qu'on devoit faire.

Vers la fin de Juin ce général, sans s'an-

noncer comme de coutume , parut tout-à-coup à Abba-Samuël , & alla d'abord chez l'iteghé , puis chez le roi , où il ne demeura qu'un instant , & où je le vis. Il fut très-gai avec moi , & prétendit que je lui avois promis mon cheval à mon retour du Maitsha : mais je m'excusai de ne pas le lui donner , en lui disant que je ne l'avois pas à Gondar. " Bon , bon , dit-il , cela n'y fait rien ; dites moi où est le cheval , je l'enverrai chercher , & je vous donnerai en échange la plus belle mule de mon armée ; d'ailleurs laissez - moi courir le hafard de le trouver là où il est. „ — Je le veux bien , lui répondis-je , peut-être le trouverez-vous dans la vallée de Serbraxos , au pied de la montagne , vis-à-vis du gué méridional de la rivière Mariam. „ Il rit alors de bon cœur , & me prenant par la main , il me dit : " fort bien ! malgré cela vous aurez votre mule. „

Le roi parut très - satisfait de la conversation que j'eus avec Fasil. Quand ce général fut parti , il me dit : " Yagoubé , je voudrois bien savoir comment vous faites pour être bien venu de tous ces gens-là ; c'est un secret qui me seroit bien plus utile qu'à vous. Gusho , par exemple , est maintenant si fier de sa for-

tune, qu'à peine daigne-t-il me dire quelque mot honnête : d'un autre côté Fafil m'a porté une liste de quelques-unes de ses créatures, qu'il veut attacher à mon service sans m'en avoir demandé l'agrément, & ce même Fafil ne vous voit point qu'il ne commence à rire & à plaisanter avec vous. „

Fafil avoit effectivement choisi Adera-Tacca-Georgis, pour être fit-auraris du roi, comme quand il avoit eu autrefois envie d'entrer en querelle avec Socinios, il avoit nommé Gubeno à la place de Cantiba (1). Toutefois il ne contredit point les volontés de Fafil, quelques peines qu'elles lui fissent, & alors ce général se retira avec son armée dans le Maitsha.

Pendant ce temps-là Gusho vendit tout ce qu'il pouvoit vendre. Content de retirer à-la-fois de l'argent des gens à qui il procuroit des places, & de ceux qui craignoient d'être poursuivis pour des crimes réels ou supposés, il ne s'appercevoit pas que ses ennemis prenoient des mesures pour le priver bientôt des avantages dont il abusoit. Au lieu de se tenir

(1) Le Cantiba est le gouverneur de la province du Dembéa.

sur ses gardes, il s'amusoit à donner des mortifications à l'iteghé, dont il avoit autrefois épousé la fille aînée, Welleta-Israël, mais que cette reine avoit engagée à le quitter. Il croyoit que le roi lui avoit fait un affront en pardonnant à Likaba - Beecho, & au Palambaras Mammo, à qui lui-même avoit défendu de mettre le pied dans la ville. Il étoit encore plus offensé de ce que, sans sa participation, ce jeune prince avoit fait inviter l'iteghé à retourner à Gondar, à lui servir de mère, & à gouverner comme elle gouvernoit du temps de Joas. Il résolut donc de se venger en faisant naître de la mésintelligence entre le jeune roi & la reine-mère, chose qui n'étoit pas bien difficile.

Gusho avoit confisqué, au nom du roi, tous les villages appartenant à la reine-mère, ce qui fit croire à cette princesse que l'offre qu'on lui faisoit de venir à Gondar, n'étoit qu'une offre insidieuse. Pour aigrir encore davantage l'iteghé, il avoit engagé la mère du roi à venir s'établir dans la capitale & à insister pour que son fils la fit couronner & lui donnât le rang & le titre d'iteghé. Le roi fut déterminé à se rendre aux desirs de sa

mère, sous prétexte que l'iteghé avoit refusé de venir auprès de lui. Mais ce prétexte étoit une violation des lois de l'état, qui veulent qu'il n'y ait qu'une seule iteghé, & qui ne permettent jamais d'en nommer d'autre, tant qu'il y en a une en vie, quelque peu de parenté qu'il y ait entr'elle & le roi régnant. Cependant, ce nouveau couronnement qui bleffoit si formellement les lois, fut suivi du don que le roi fit à sa mère, de Tshemmera & de Tocussa, grands villages dont l'iteghé avoit toujours joui comme d'un appanage de sa place. La nouvelle reine envoya aussitôt ses gens pour prendre possession de ces deux villages : mais les habitans les chassèrent en déclarant qu'ils ne reconnoïtroient d'autre souveraine que celle qu'ils avoient déjà, & à qui seule les lois de l'empire les obligeoient de rester fidelles.

Mais si Gusho en agit mal avec l'iteghé, il ne se conduisit pas d'une manière plus généreuse, ni plus équitable envers le roi. Non-seulement il ne lui fit pas les moindres avances en or, mais il intercepta les tributs que les autres gouverneurs de province devoient lui payer. Il se contentoit d'allouer pour l'en-

tretien de la maison du roi une fourniture journalière, même au - dessous de celle que Michaël avoit été dans l'usage de donner. Un jour entr'autres il arriva pour le roi 120 jarres de miel du Damot, & 1000 pièces de toile de coton du Walkayt : mais Gusho se les appropriâ, sans permettre qu'on les présentât au monarque ; ce qui engagea ce prince à rompre avec lui, comme l'iteghé l'avoit déjà fait.

Le kasmati Ayabdar, brouillé avec Gusho depuis la première bataille de Serbraxos, avoit eu encore de nouvelles raisons de s'en plaindre, à l'occasion du partage inégal des effets du ras Michaël. Ayto - Engedan, que le roi aimoit beaucoup, & à qui le gouvernement du Kuara avoit été promis, le sollicitoit en vain. Gusho ne vouloit lui en donner l'investiture qu'autant qu'Engedan se résoudroit à lui avancer mille onces d'or, ce que celui-ci refusoit de faire. Le roi ranima tous ces mécontentemens, parce qu'ayant envoyé un messager de confiance à Powussen, celui-ci lui conseilla de faire arrêter Gusho, & lui promit qu'en cas de résistance, il se rendroit dans trois jours à Gondar. La chose fut confiée à Ayabdar & à Engedan : mais comme

Gusho étoit aimé des habitans de la capitale , le secret ne fut pas assez bien gardé pour ne pas parvenir à ses oreilles.

Le 16 Juillet , jour de la fête de S. Michel , Gusho prétendit avoir fait un vœu à l'église dédiée à cet Archange , à Azazo ; & en conséquence , il partit de bonne heure , suivi de trente cavaliers & de cinquante fantassins , armés de mousquets. Mais il n'eut pas plutôt dépassé l'église , qu'on reconnut son dessein , & Gubeno , Cantiba du Dembea , Ayto-Adigo , Palambaras , & Ayto-Engedan , se mirent à ses trousses. Gubeno seul , ardent à le poursuivre , l'atteignit au-delà de la rivière de Derma. Mais Gusho se retourna tout-à-coup , tua de sa main deux soldats de Gubeno , repoussa le reste , traversa de nouveau la rivière & se rangea sur la plage pour faire face à l'ennemi. Les autres troupes étant arrivées , il parla à Engedan , lui rappela combien il y avoit peu de temps qu'il l'avoit eu entre ses mains , & lui conseilla , ainsi qu'aux autres , de s'en retourner à Gondar & de dire au roi qu'il y retourneroit lui-même dans quinze jours.

Les trois assaillans tinrent alors conseil , &

jugéant par la contenance de Gusho qu'il étoit déterminé à se défendre jusqu'à la dernière extrémité, aucun d'eux ne crut devoir s'exposer à ôter la vie à un homme d'un si haut rang & allié aux premières familles de l'empire, surtout dans un combat particulier, & pour une cause dont les motifs n'étoient pas assez connus. Ils reprirent donc le chemin de Gondar, laissant Gusho poursuivre sa route; mais à peine fut-il à Degwassa où il se croyoit totalement hors de danger, qu'il se vit tout-à-coup environné par les soldats d'Aclog, gouverneur d'un petit district. Il se seroit pourtant échappé des mains de ce nouvel assailant, si son cheval, servant mal son courage, ne s'étoit pas enfoncé dans un bournier, d'où il lui fut impossible de se tirer.

Dès que le roi fut que Gusho étoit arrêté, il fit partir son fit-auraris Adera-Tacca-Georgis, & Ayto-Engedan, avec un détachement de soldats, pour aller le chercher & le mener à Gondar. Il y fut en effet bientôt conduit (1), ayant la tête rasée & étant couvert de vêtements noirs. Chargé de fers, il fut soudain ren-

(1) Le premier Août.

fermé dans une tour haute, humide & inhabitée, sans que personne parût le plaindre.

C'étoit alors la saison de l'année où le lait & le miel abondent ordinairement à Gondar, parce que la pluie inondant les vallées, force les cavaliers à se retirer chez eux, tandis que les payfans, suivant les chemins des montagnes, viennent vendre, avec sécurité, leurs provisions dans la capitale. Aussi, tous les habitans profitant de l'abondance qui règne autour d'eux, se livrent à tous les excès qui flattent le plus leur goût. Mais cette année, quoique les pluies eussent tombé comme de coutume, elles n'avoient pourtant pas arrêté la marche des armées, & il en résultoit, sinon la famine, au moins une grande rareté de vivres.

L'on n'entendoit plus parler du ras Michaël. L'on ignoroit absolument s'il étoit mort ou en vie : mais son démon sembloit encore régner dans les airs & y souffler la discorde.

CHAPITRE XI.

M. Bruce obtient la permission de quitter l'Abyssinie;

— Il va à Koscam prendre congé de l'Iteghé. —

Dernière entrevue avec les moines.

DEPUIS que l'iteghé étoit revenue dans son palais de Koscam, j'avois passé une grande partie de mon temps auprès d'elle : mais ma santé déperissoit chaque jour davantage, & j'obtins enfin de cette reine, quoiqu'avec beaucoup de difficulté, la permission de m'en retourner dans ma patrie. Le roi finit également par y consentir, après m'avoir fait acheter son consentement par toutes les sollicitations & les promesses imaginables.

Je vis aussi l'envoyé de Metical-Aga. Cet homme trouvant le ras Michaël dans la disgrâce, ne voulut point séjourner à Gondar. Il s'empressa au contraire de s'en retourner, & il fit tout ce qu'il put pour me déterminer à prendre avec lui la route du Tigre & de l'Arabie. Mais indépendamment de ce que j'avois résolu d'achever mon voyage par le

Sennaar & le grand désert, je ne voulois point risquer de passer encore à Masuah pour m'exposer une seconde fois à la perfidie cruelle du Nayb & de ses soldats.

Le capitaine Thomas Price, commandant le vaisseau *le Lion de Bombay*, ayant eu des affaires à terminer avec le gouverneur de la Mecque, étoit resté à Jidda jusques à la saison que suivit celle de mon départ pour l'Abyssinie. Quand l'envoyé de Metical - Aga arriva, j'avois déjà reçu de ses nouvelles depuis quelque temps, & lorsque j'en eus par cet envoyé, ce fut pour la seconde fois. Cet homme me dit que mes compatriotes étoient très-inquiets de moi; qu'on avoit souvent rapporté à Jidda & à Moka que j'avois été assassiné; que tantôt on disoit que c'étoit à Masuah, tantôt à Gondar, & d'autres fois, dans le Sennaar, où j'avois voulu passer en m'en retournant.

Le capitaine Price m'écrivoit que craignant que je n'eusse besoin d'argent, il avoit laissé des ordres à Ibrahim Seraff, courtier de la factorerie Angloise de Jidda, de m'avancer deux mille écus. Il me prioit en même temps de

de donner un mandat à Ibrahim pour qu'il le fit passer à Bombay, à lui ou à son frère, & qu'il pût être payé à un autre M. Price qui demeure dans le Smithfield (1). Je ne puis m'empêcher de rapporter ce fait, pour faire connoître le caractère généreux & bienfaisant du capitaine Price, auprès duquel je n'avois d'autre titre que les liaisons d'amitié que j'avois pu former avec lui à mon passage à Jidda. Mais il me croyoit dans le besoin, & il savoit qu'il étoit seul à même de pouvoir me secourir: il n'en falloit pas davantage pour une ame aussi noble que la sienne. Je doute que ce brave marin eût jamais étudié la langue latine. Mais la nature elle-même avoit gravé dans son cœur ce sentiment si bien exprimé par Térence:

Homo sum: humani nihil à me alienum puto.

Je fis part à l'envoyé de Metical-Aga des nouvelles décourageantes que j'avois eues du Sennaar; & loin de contester la vérité de ce qu'on me mandoit, il me dit que ce voyage n'étoit pas praticable. Il ajouta que les habitants du Sennaar étoient si inhumains, si bar-

(1) C'est un canton de l'Angleterre.

bares, qu'il n'oseroit par lui-même, tout Mahométan qu'il étoit, traverser leur pays pour la moitié des Indes. Je le priai de ne pas m'en dire davantage, mais d'engager Metical-Aga, son maître, à écrire en ma faveur à quelque homme en crédit qu'il pouvoit connoître dans le Sennaar.

Ma résolution étant donc bien prise, & la permission de partir obtenue, c'est ici le moment de rendre compte de l'état de mes finances. J'ai déjà dit que j'avois emprunté par hasard à Gondar, trois cent livres sterling d'un Grec nommé Petros. Cet homme étoit né dans l'isle de Rhodes, où il avoit été cordonnier : mais il devoit avoir quitté son pays fort jeune, car dans le temps que j'étois à Gondar, il n'avoit pas plus de trente ans. J'ignore la raison qui l'avoit engagé à s'expatrier. Il étoit d'une jolie figure & fort adroit, mais d'un caractère timide. L'iteghé l'avoit beaucoup distingué, & le roi Joas l'avoit fait Azeleffa-el-Camisha, place qui répond précisément à celle de lord de la chambre du roi en Angleterre. Etant souple, poli, intelligent & toujours bien paré, Petros avoit gagné les bonnes grâces de toute la cour, & comme

ses émolumens étoient considérables & qu'il avoit affaire à un maître généreux, il étoit devenu fort riche.

Lorsqu'au retour de la campagne de Joas contre Mariam-Barea, le nain du ras Michaël fut tué d'un coup de fusil aux pieds de son maître, & le palais mis en feu, la couronne qui étoit sous la garde de Petros fut fondue. Il est vrai qu'on recouvra ensuite l'or de cette couronne : mais elle avoit été surmontée d'une perle ou de je ne sais quel joyau, de la grosseur d'un œuf de pigeon, & d'un prix immense ; & ce joyau ne reparut plus depuis, parce qu'il avoit, disoit-on, été consumé par le feu. Cependant le ras Michaël croyoit au contraire que Petros avoit dérobé le joyau, dans l'intention de le vendre. Aussi, lui refusa-t-il constamment la permission de sortir d'Abyssinie, & Petros vivoit dans la crainte de se voir, tôt ou tard, dépouillé de tout ce qu'il avoit. Tandis que Michaël assiégeoit la montagne d'Haramat, Petros me pria de recevoir trois cent livres sterling & de lui donner une lettre-de-change par triplicata, & payable à un mois de vue, à l'ordre de l'évêque Maronite du Mont-Sinaï, sur Messieurs Julien & Kosa,

mes correspondans au Caire. Après cela, Petros partit pour son pays, sous les habits d'un pauvre, & par ce moyen, il échappa à la rapacité de Michaël & du nayb de Masuah. Quant à ma lettre de change, elle fut duement acquittée à l'évêque qui feignoit de croire que chaque duplicata devoit être également payé, & qui ayant voulu insister sur cela, fut prêt à recevoir la bastonnade par l'ordre du bey du Caire.

Une lettre de change tirée de Gondar, est une chose assez curieuse à Londres. La mienne y arriva, & y est déposée dans le comptoir de mes dignes amis Messieurs Drummond & compagnie de Charing-Cross. Ce fut le seul écrit de moi qui put parvenir à sa destination; & cependant, je fis souvent partir des lettres par la voie d'Arabie. Aussi je conseille à tous les voyageurs de joindre des lettres de change aux missives de conséquence qu'ils auront besoin d'écrire: c'est un moyen sûr pour qu'elles soient fidèlement rendues.

Je fis semblant d'envoyer ma chaîne d'or au Caire par l'émissaire de Metical-Aga. J'en parlai même beaucoup pour qu'on le crût, &

je déclarai que c'étoit le seul or que je vou-
lusse faire sortir du pays que j'allois quitter
en pauvre, tant en réalité qu'en apparence.

Les mulets sont les animaux de charge dont
on se sert le plus communément en Abyssi-
nie, quoiqu'il y ait aussi des taureaux & des
vaches d'une espèce particulière, employés aux
charrois, surtout du côté où sont les mines
de sel : mais ils sont très-petits, & ne peu-
vent porter que de légers fardeaux. Leur plus
grand avantage est de n'être pas difficiles à
nourrir. J'avois un grand nombre de mulets,
à moi appartenans, pour charrier mes instru-
mens & mon bagage. Le roi & l'iteghé m'en
fournirent d'autres pour me servir de mon-
ture. J'avois en outre deux chevaux que j'ai-
mois beaucoup & que je projettois assez fol-
lement de mener en Angleterre; car quoique
je crusse avoir été suffisamment informé d'avance
des fatigues & des dangers qui m'attendoient,
& quoique je me flattasse d'y être bien pré-
paré, je n'en avois pourtant pas prévu la
centième partie.

Le 6 Août 1771, il arriva à Gondar des
envoyés de Fasil; le lendemain vinrent ceux

de Powuffen, & des gouverneurs du Gojam, du Damot, du Maitsha. Tous demandoient la liberté du ras Gusho. Le roi consentit à la lui rendre, à condition que Gusho lui donneroit soudain mille onces d'or & cinq cent mousquets : mais Gusho le refusa. Alors le roi le chargea de nouveaux fers, & le fit renfermer plus étroitement ; & ce qu'il y a de plus cruel, c'est que les deux fils de Gusho, qui étoient accourus à Gondar à la nouvelle du malheur de leur père, furent enchaînés à côté de lui. Cependant on imputoit toutes ces violences aux conseils du kasmati Ayabdar, du Billetana-Gueta-Tecla, de Guebra-Mascal, & du bacha Hezekias. Ces derniers étoient des officiers attachés au ras Michaël ; le roi, qui leur avoit permis de revenir du Tigré, avoit beaucoup de confiance en eux.

Adera-Tacca-Georgis, fit-aularis du roi, & Welleta-Yafous, qui tous deux étoient puissans dans le Maitsha, & que Fasil avoit placés auprès du roi, demandèrent ensemble à s'en aller dans leurs pays, d'où il étoit probable qu'ils ne reparoîtroient jamais à Gondar, à moins que ce ne fût comme ennemis.

Quoique le jeune monarque s'obstinât à ne pas vouloir remettre le nouveau ras en liberté, à moins qu'il ne lui fournît les mille onces d'or & les cinq cent mousquets qu'il avoit demandé, celui-ci continuoit à lui refuser cette rançon, & il la refusoit même en termes qui montroient qu'il n'étoit plus aussi effrayé du pouvoir du monarque qu'il l'avoit été dans les premiers momens de son arrestation. Le roi fit alors proclamer Kefla-Yafous gouverneur du Tigré, avec la même étendue de pouvoir qu'avoit le ras Michaël. Ce général étoit déjà dans cette province, & en avoit pris le commandement. Tecla-Haimanout voulut en même temps ôter à Gusho le gouvernement de l'Amhara, qu'il donna à son neveu Ayto-Adigo, fils du Palambaras Durrie, homme très-puissant, & très-consideré dans sa province. Cependant Ayto-Adigo ayant quitté Gondar, & traversé le Begemder pour aller prendre en main les rênes de son gouvernement, fut attaqué à son entrée en Amhara, par un fils de Gusho, qui l'attendoit, qui le battit, dispersa ses troupes, & fit prisonnier son jeune frère Ayto-Adereffon (1), après l'avoir blessé.

(1) C'est le même qui perdit le cheval de Gusho au combat de Tedda.

Il n'y avoit plus aucun doute qu'à la cessation des pluies on verroit se renouveler les scènes qui, depuis si long-temps, ensanglantèrent l'Abyssinie; car la nomination de Kefla-Yafous au gouvernement du Tigré, & d'Ayto-Adigo à celui de l'Amhara, le passage paisible de ce dernier dans le Begemder, en allant supplanter son oncle Guscho, la confiance qu'avoit le roi dans les anciens officiers & dans les parens du ras Michaël, lesquels étoient à Gondar; l'éloignement d'Adera-Tacca-Georgis, & Confu-Adam, amis de Fasil, tout enfin démontroit que le roi Tecla-Haimanout se rejettoit dans les bras des Tigréens, déjà réunis aux habitans du Begemder, & auxquels on vouloit joindre encore ceux de l'Amhara, en retenant Guscho prisonnier, jusqu'à ce que son neveu Adigo eût eu le temps de se mettre en possession de sa province.

Pour balancer ceci un messager de Fasil vint à Gondar; & ayant obtenu une audience particulière du roi, il lui demanda la liberté de Guscho, afin que celui-ci pût aller reprendre le gouvernement de l'Amhara. Il lui demanda également de faire incessamment mettre à mort l'un des meurtriers du roi Joas, Lika-Netcho,

qui avoit été épargné par les confédérés, comme ayant épousé une parente du monarque ; & enfin il demanda encore que tous les anciens officiers de Michaël fussent bannis de la cour, & renvoyés pour jamais dans leur province de Tigré. Le roi refusa positivement d'adhérer à ces trois choses, sans motiver en aucune manière les raisons de son refus.

Il survint alors un nouveau sujet de querelle plus fâcheux que tout ce qui étoit déjà arrivé, & qui en particulier m'inquiéta beaucoup. On rapporta à l'iteghé, & je crois que c'étoit d'après des avis très-certains, que le roi, irrité des conseils que ses envoyés divers tenoient à Koscam en présence de l'iteghé, & auxquels il n'étoit jamais invité, avoit résolu de livrer le palais de Koscam au pillage des soldats ; car on croyoit que ce palais renfermoit de grandes richesses. Comme l'exil de l'iteghé dans quelque désert éloigné & malfain, & conséquemment sa mort, eussent été la suite d'une pareille mesure, il étoit également certain qu'elle eût entraîné une révolution soudaine & le trépas du roi ; car s'il n'avoit pas été vaincu en attaquant Koscam, il n'auroit pu manquer de l'être dans les combats qu'il eût été ensuite obligé de soutenir.

On vit soudain arriver en foule à Koscam des troupes , à la tête desquelles étoient Engedan , Ayto-Confu , Mammo , & tous les autres parens de l'iteghé , & les vivres y abondèrent. Le palais étoit entouré d'une muraille très-épaisse & très-élevée ; les portes avoient été nouvellement réparées , & la tour étoit dans le meilleur ordre. L'iteghé ne s'étoit jamais défaite de ses armes à feu , & tous les habitans des environs lui étoient demeurés singulièrement attachés , surtout les pauvres , dont cette reine charitable se monroit toujours le soutien dans les temps de disette & de malheur.

Depuis le retour de l'iteghé je résidai toujours à Koscam , à sa sollicitation ; car son séjour en Gojam avoit beaucoup altéré sa santé. D'ailleurs cela convenoit mieux à l'envie que j'avois de me retirer tout doucement , sans être obligé de prendre congé de trop de monde. Je n'avois rendu à Gusho qu'une seule visite , encore étoit-ce une visite d'un moment ; & quant à Ayabdar , je n'avois aucun rapport avec lui ; de sorte que je n'avois d'autre cour à faire qu'au roi & à l'iteghé. Le roi nia publiquement qu'il eût jamais eu l'intention de piller Koscam : mais l'iteghé ne fut pourtant pas

fatisfaite de la manière dont il fit ce désaveu. Me trouvant un jour seul auprès de lui, je me hasardai à lui en parler, & il me répondit: " Quand je n'aurois pas eu d'autres raisons, je n'aurois pas voulu le faire par rapport à vous, Yagoubé. Mais ma mère, ajouta-t-il, en parlant de l'iteghé, est mal conseillée, & encore plus mal informée. „

Le 13 Octobre 1771, on vit tout-à-coup arriver à Koscam Powussen à la tête d'une nombreuse armée. Il planta ses tentes dans le même lieu où il avoit campé le mois de Mai précédent, & il y demeura jusqu'au 22; après quoi il se remit en marche, & passa du côté de Gondar, sans entrer dans la ville. Ce général eut plusieurs entrevues avec le roi & l'iteghé, dans une maison appartenante au ras Gusho, & située au pied de la montagne de Koscam. On ne fut point dans le public l'objet certain de ces entretiens: mais il est probable qu'ils n'avoient pour but que d'opérer une réconciliation entre l'iteghé & le jeune roi; réconciliation qui eut bientôt lieu, du moins en apparence, par l'entremise d'Ayabdar & de quelques autres grands. Ensuite Powussen s'en retourna dans le Begemder.

Pour moi je n'obtins ni ne demandai d'audience. Je voyois la tempête prête à éclater, & je ne cherchois qu'à m'éloigner des lieux où alloient porter ses coups.

Le 12 Novembre Gondar fut frappé d'une terreur soudaine, à la vue des gens de la campagne fuyant en foule dans ses murailles, dépourvus de toutes sortes de provisions, & rendant grâces au Ciel de ce qu'ils avoient sauvé leur vie. Fasil étoit parti d'Ibaba à la tête d'une puissante armée, & n'avoit commis aucun désordre jusqu'à Dingleber, qu'il considéroit comme les limites de son gouvernement. Mais là, laissant son armée & tout son bagage sous la conduite de son lieutenant Welleta-Yafous, il avoit continué sa marche avec un détachement de cavalerie de sept cent hommes, les plus sauvages, les plus détestables brigands qui eussent jamais porté la désolation dans quelque pays que ce soit. Fasil mit le feu à tous les villages, à toutes les églises qu'il trouva entre Dingleber & Sar-Ohha, & il massacra tous les hommes qui lui tombèrent sous la main, sans distinction de rang ni d'âge. Il tua aussi toutes les femmes qui n'étoient plus en âge de faire des enfans,

& il donna les autres pour esclaves aux Gal-las qui l'accompagnoient. Il permit en un mot à ces barbares les mêmes excès auxquels ils s'abandonnent toutes les fois qu'ils font des irruptions dans les pays assez malheureux pour être situés dans leur voisinage.

II. Le pays de Degwassa, district où commandoit Alkog, fut entièrement dévasté. Les hommes, les femmes, les enfans furent exterminés, les maisons rasées, & la campagne resta dans un état aussi déplorable, que si elle avoit été défolée par un nouveau déluge. Les villages appartenans au roi, ne furent pas traités avec moins de sévérité. Des plaintes se firent entendre de toutes parts : mais personne n'osoit indiquer un moyen d'arrêter le cours de ces défastres. Les partis étoient à la fois tellement confondus & divisés, que chacun craignoit de faire la moindre confidence à son voisin : mais le peuple qui n'avoit que peu de chose à perdre, finit pourtant par demander à grands cris le retour du ras Michaël.

Fasil ayant donné l'exemple de ce qu'il pouvoit faire, s'arrêta à Sar-Ohha ; & de-là il envoya un message au roi pour demander

définitivement la liberté de Gusho. Son messager étoit un nain tout tortu, nommé *Dolho*, dont j'ai déjà eu occasion de parler (1); & un pareil envoyé étoit toujours d'un mauvais augure pour la commission dont il étoit chargé. Il rappela au roi, en termes presque indécents, que Fasil lui avoit laissé la vie & la couronne, qu'il étoit absolument le maître de lui ôter. Il lui demanda s'il savoit bien qui l'avoit protégé la nuit qu'il s'étoit enfui de Serbraxos à Gondar? Il lui dit tout nettement que manquant de nobles principes de gratitude, il avoit forcé Fasil à manquer lui-même de la vertu qui fut celle-là, c'est-à-dire, d'hospitalité, en souffrant qu'un homme du rang de Gusho fut arrêté, lorsqu'il étoit déjà dans les limites de son gouvernement. Le nain conclut enfin sa harangue en déclarant au roi, qu'à moins qu'il rendît à Gusho, & sa liberté & son gouvernement, sans aucune condition quelconque, dans trois jours, Fasil feroit de la ville de Gondar un désert aussi affreux que le canton de Degwassa qu'il venoit de ravager.

Le roi écouta ce discours avec la plus grande tranquillité, car il possédoit autant de cou-

(1) A l'occasion de la bataille de Linjour.

rage d'esprit qu'ait jamais pu en avoir aucun mortel. Cependant, la situation où il se trouvoit étoit si cruelle, que rien ne lui offroit aucune ressource sûre; & malgré cela, tous les officiers du Tigre, plus imprudens & aussi audacieux que lui, continuoient à lui donner les mêmes conseils qu'ils auroient pu lui donner, s'il avoit été à la tête d'une armée. Ils n'étoient plus là les deux seuls hommes en état de former des projets, les deux hommes qui épargnoient autrefois à leur parti l'embarras de penser, le ras Michael & Kefla-Yafous enfin. L'un n'étoit plus rien, & l'autre résidoit fort loin de Gondar. Quant au Billetana-Gueta-Tecla, à Guebra-Mascoal, au bacha Hezekias, ils n'étoient propres qu'à exécuter les ordres des autres, sans avoir assez de génie pour en prévoir les résultats, & même sans le désirer. Toutefois accoutumés aux succès en suivant des idées combinées par des têtes plus sages que les leurs, ils avoient acquis un certain degré de présomption qui rendoit leurs conseils trop dangereux pour un jeune roi, dont rien ne pouvoit prévenir la perte qu'une prudence extrême, ou plutôt l'interposition de la Providence qui l'avoit déjà secouru plusieurs fois.

Je ne fus point témoin de l'audience où Dohho répéta les menaces de Fafil. J'étois à Koscam : mais le secrétaire du roi , à qui je dois tous les détails particuliers qu'on trouvera dans cette histoire , & qui sans lui ne feroient jamais parvenus à ma connoissance , m'assura que le roi avoit répondu au nain , sans changer de contenance , ni de ton : " Dites au kasmati Fafil qu'il ne doit avoir ni la volonté , ni le pouvoir de rendre injuste ce que je suis obligé de faire , d'après les règles de la justice. Les hommes ont crucifié leur Sauveur ; & plusieurs de mes prédécesseurs , que je suis loin d'égalér , ont été mis à mort par leurs propres sujets. Cependant , Dieu a daigné , jusqu'à ce jour , maintenir la race de Salomon sur le trône , où je suis assis en ce moment , tandis qu'il ne reste de leurs ennemis qu'une mémoire chargée d'opprobres & de malédictions. Je suis roi , & j'ai été souvent reconnu pour tel par le kasmati Fafil. Je ne rendrai la liberté à Gusho que quand je le voudrai , si je le veux jamais ; & Fafil ne peut pas continuer à me la demander , s'il veut se tenir dans les bornes du respect qu'un sujet doit à son souverain. — O combien cette réponse eût été belle , si celui qui la fit avoit pu la soutenir à la tête d'une armée !

Le

Le message parvint promptement à Fasil, qui s'étoit déjà avancé jusques à Azazo, & qui sans s'arrêter, marcha à Abba-Samuël, groupe de villages à environ deux milles de Gondar. C'étoit le 13 Novembre. Fasil fit semblant de camper à Abba-Samuël. Je dis qu'il fit semblant, car son armée ne planta pas plus de six tentes. Le 14, à huit heures du matin, un timballier & un trompette, accompagnés d'une centaine de cavaliers, vinrent au-dessous de la capitale, sur les bords de la rivière du Kahha, où l'on sonna trois fois de la trompette, & on battit également trois fois de la timballe; après quoi, on fit entendre une proclamation qui disoit: " Que toutes personnes, de quelqu'état & condition qu'elles fussent, tant les officiers & les esclaves du palais que les autres, devoient partir incessamment de Gondar, si elles faisoient cas de leur vie, parce que si après cet avertissement il en restoit quelques-unes dans la ville, ce seroit tant pis pour elles. "

En un moment la ville fut déserte, & il ne demeura auprès du roi qu'un très-petit nombre de ses serviteurs. J'avois déjà pris part à une pareille scène que j'avois trouvée très-désa-

gréable ; & la Providence daigna me l'épargner une seconde fois. J'étois à Koscam, où je vivois très-retiré. Je ne sortois même de mon appartement que le soir, quand les portes du palais étoient fermées & les sentinelles posées partout.

Le 15, le roi laissa enfin sortir de prison le ras Gusho qui se rendit aussitôt au camp de Fasil. Le lendemain au soir il rentra dans Gondar & eut une audience du roi ; mais il s'en retourna ensuite à Abba-Samuël. Le 17, Fasil vint au palais : mais avant de voir le roi, il garnit de soldats toutes les avenues de la demeure du prince. Une très-forte garde fut mise dans l'antichambre ; & une vingtaine de Gallas sauvages, commandés par Confu-Adam, s'emparèrent de la porte de la salle d'audience que gardent ordinairement les esclaves noirs du roi. Je ne fais pas exactement ce qui se passa dans cette entrevue, car l'inquiétude & le chagrin où me plongeoit tout ce qui s'offroit à mes yeux, & la ferme résolution où j'étois de n'y plus prendre aucune part, m'empêchèrent de m'en informer. J'entendis dire, cependant, que tout avoit été humiliant pour le monarque, & que Fasil lui

ayant annoncé qu'il avoit donné sa fille en mariage à Gusho, ce prince lui avoit rendu le gouvernement de l'Amhara, en y ajoutant le Gojam. Aclog fut condamné à trouver caution pour douze cent onces d'or, parce que Gusho en avoit, dit-on, autant sur lui quand il fut arrêté par Aclog.

Le roi fut obligé de réintégrer l'iteghé dans tous les villages dont elle avoit eu la propriété depuis le règne de Bacuffa son époux, jusques au moment du traité, & dont une partie lui avoit été ravie par Michaël & par le roi. Fafil eut le Damôt, le Maitsha, la province des Agows; & Adam-Confu eut la place de l'Ibaba-Azage. Pour rendre ce traité plus solennel, le roi & Fafil se jurèrent une amitié éternelle. Après quoi, l'abuna, revêtu de ses habits pontificaux, prononça une excommunication contre le premier qui romproit l'engagement qu'il venoit de prendre.

L'on ne dit pas un seul mot du Tigre, ni de Kessa-Yafous, ni de Powussen. L'on ne parla même pas du nouveau ras Ayabdar, qu'on laissa dans sa maison & dans sa place, comme s'il n'avoit jamais existé. Il me sembla

alors qu'une moitié de l'empire étoit de nouveau liguée contre l'autre ; que Keffa - Yafons & Powuffen étoient opposés à Fafil & à Guscho ; & que quant à Ayabdar & au gouverneur du Samen, Ayto - Tesfos, on ne faisoit aucune mention d'eux, & on les laissoit maîtres de prendre le parti qu'ils voudroient, sans que cela parût d'une grande conséquence. Après l'entrevue dont je viens de parler, Fafil ne reparut plus chez le roi : mais il alla souvent à Koscam. Je ne le vis cependant pas, ni ne cherchai à le voir. Je n'appris même point qu'il eût demandé de mes nouvelles.

Le 19 de Novembre ce général envoya des ordres au palais pour que quatre corps des troupes de la maison du roi vinssent soudain le joindre. Ces corps étoient ceux de Gimja-Bet, de Werk-Sacala, d'Ambasélé & d'Edjow. Ils prirent soudain les armes au nombre de douze cent hommes, & se rendirent auprès de Fafil, qui les emmena en triomphe en Damot, avec son nouveau gendre Guscho. Ce ne fut point là le seul exemple du peu de respect que ce général montra pour ses sermens, & pour celui en présence de qui ils avoient été si solennellement prononcés ; car

Le jour même du départ de l'armée, un parti de Gallas ayant rencontré l'abuna qui se rendoit au palais avec une suite nombreuse, montée sur des mules, l'obligea de mettre pied à terre, ainsi que tous les siens & emmena les mules au camp d'où elles ne revinrent plus. L'abuna s'en retourna alors sur sa montagne de Kedur Raphaël, du haut de laquelle, comme d'un château fort, il pût sagement lancer des excommunications contre une armée de payens barbares, parmi lesquels il n'y avoit pas un seul chrétien.

C'est ici que je dois terminer l'histoire d'Abyssinie, car je ne fus pas témoin des événemens qui succédèrent à ceux dont je viens de rendre compte, ni je n'eus occasion d'en être informé. Les préparatifs de mon retour par le royaume de Sennaar, & à travers le désert, fixoient toute mon attention. Je ne m'étendrai même point sur ce qui se passa dans les entrevues où je pris congé des personnes illustres avec lesquelles je vivois depuis longtemps dans la plus parfaite & la plus cordiale amitié; car j'aime mieux supprimer ce que je pourrois en dire, que donner lieu à quelques malveillans de croire que je cherche à me

flatter moi-même. Mais toutes les marques de bonté, d'amitié, d'estime, que je reçus à mon départ sont gravées dans le fond de mon cœur, dont rien ne pourra les effacer, & elles me fourniront sans cesse les plus agréables réflexions, parce qu'elles ont été, j'ose le dire, le prix d'une conduite honnête & droite, qui ne s'est jamais démentie. Tous ceux qui jusqu'alors avoient entrepris le même voyage que moi, n'avoient rencontré que des obstacles, des malheurs, ou la mort; mais pour moi, si j'ai éprouvé des fatigues, des dangers, & toutes sortes de peines, je n'ai pas alors été le seul. J'ai souffert, toujours honorablement, avec le reste de l'empire où je vivois; & quand les beaux jours arrivoient, car il y a de beaux jours là aussi, & même très-brillans, il m'étoit permis d'y prendre part, & les gens les plus distingués de la cour & de l'armée, s'empressoient, autant qu'il leur étoit possible, à me faire réussir dans mes entreprises, & à me procurer toutes sortes d'agrémens.

Il faut que je rapporte encore ce qui m'arriva chez l'iteghé deux jours avant mon départ. Tensa-Christos, l'un des principaux ecclésiastiques de Gondar, étoit né dans le Gojam,

& conséquemment il étoit membre de la basse église, & de l'ordre de l'Abba-Eustathius, ou en autres termes, un des plus grands ennemis de la religion catholique, que les Abyssiniens appellent la religion des francs. Tensaf-Christos jouissoit cependant de la réputation d'avoir beaucoup de probité & des mœurs très-pures; & toutes les fois que nous nous étions rencontrés ensemble il m'avoit fait beaucoup de politesses, sans paroître se soucier de se lier intimement avec moi. De mon côté, n'ayant pas beaucoup à attendre d'un homme qui avoit des principes tels que les siens, je m'en tenois éloigné autant que je pouvois, & je ne souhaitois que de ne pas courir le risque de m'en faire un ennemi.

Ce prêtre venoit souvent chez Ayto-Aylo, & chez l'iteghé; car il étoit en grand crédit auprès de l'un & de l'autre. Je le trouvai chez l'iteghé, le soir que j'allai prendre congé de cette princesse. — "Yagoubé, me dit-il, maintenant que vous êtes au moment de quitter le pays, & que vous pouvez me répondre sans crainte, je vous demande en grâce de me dire si vous êtes réellement un franc, ou si vous ne l'êtes pas?" — "Seigneur, lui

répondis-je, je ne fais par ce que vous entendez par crainte. Je vous répondrois avec la même liberté, quand j'aurois dix ans à rester en Abyssinie, comme je vais vous répondre à présent que je suis prêt à en sortir. J'étois bien recommandé en venant dans ce pays-ci, & je fus bien accueilli par le roi & par le ras Michaël. Je n'y ai ni enseigné, ni prêché; personne ne m'y a jamais entendu dire un mot sur mon culte particulier; & autant que mon devoir m'y a obligé, je n'ai jamais manqué d'assister au service divin, tel qu'on le pratique ici. Comment aurois-je donc pu avoir quelque crainte, tandis que, sous la protection immédiate du monarque, je me conformois aux lois & aux coutumes de l'Abyssinie? „

— “ Certes, dit Tensa-Christos, je ne prétends point que vous dussiez craindre. Quelle que soit votre foi je vous aurois défendu moi-même. L'iteghé fait que je lui ai toujours parlé avec avantageusement de vous. Mais voulez-vous me faire le plaisir de contenter ma curiosité, en me disant si vous êtes véritablement un franc, un catholique, ou un jésuite? „

“ J'ai trop de respect, lui répliquai-je, pour un homme aussi vertueux, aussi véritablement

honnête que vous, pour n'avoir pas satisfait à votre question dans quelque temps, dans quelque circonstance que vous me l'eussiez adressée. Je vous déclare donc, & je vous en donne ma parole de chrétien, que mes compatriotes & moi sommes plus éloignés, en matière de religion, de ceux que vous appelez jésuites ou francs, que vous ne l'êtes vous & le reste des Abyssiniens. Un prêtre de ma religion, qui prêcherait dans le pays de ces francs, seroit sûr d'aller à l'échaffaut, comme s'il avoit commis un meurtre, & on le pendroit aussi promptement que vous lapideriez un prêtre catholique, qui viendrait prêcher au milieu de Gondar. Ils nous traitent précisément comme vous les traitez; ainsi ils n'ont pas à se plaindre. „ Mais, dit-il, n'en agissez-vous pas de même avec eux? „ — “ Non, répondis-je, tout homme peut, dans ma patrie, servir Dieu à sa manière; & toutes les fois que les prêtres d'une religion différente de la nôtre, se renferment dans ce que leurs livres sacrés leur apprennent, ils ne peuvent faire aucun mal, & ne méritent point de punition. Il n'y a point de religion qui enseigne à faire du

mal; & on ne doit punir ceux qui prêchent, que lorsque condamnant le roi & le gouvernement, ils veulent soustraire les sujets à l'obéissance due au souverain, & ils leur présentent la rebellion comme légitime. Alors le glaive du pouvoir civil les frappe, sans qu'on puisse blâmer leur religion, parce que leurs fautes sont en contradiction avec ce que cette religion leur dit d'après les vrais principes de l'Ecriture.

L'iteghé prit alors la parole. — "Tensa-Christos, dit cette princesse, ne croyez-vous pas que si Yagoubé n'est point prêtre, il est au moins digne de l'être?" — "Madame, répondit Tensa-Christos, il me reste encore une question à lui faire, & ce sera la seule; encore ne la lui ferois-je point s'il ne devoit pas partir demain." — "C'est donc une question dangereuse, dis-je? Mais voyons. J'aime mieux satisfaire la curiosité des honnêtes gens, que non pas qu'ils aient mauvaise opinion de moi." — "Il paroît, dit Tensa-Christos, que vous n'êtes point au nombre des francs, mais que vous croyez votre religion meilleure que la leur. Vous n'êtes pas non plus de notre religion, puisque vous dites que nous appro-

chons plus des catholiques que vous. Quelle objection avez-vous donc à faire à notre religion, & quelle opinion en avez-vous ? „

“ Autant que je puis la connoître, répondis-je, je ne puis qu'en bien penser. C'est l'ancienne église grecque, telle qu'elle étoit sous Saint Athanase, successeur de Saint Marc à la chaire d'Alexandrie. Vous ne pouvez avoir une meilleure religion, puisque c'est celle qui approche le plus de la religion des Apôtres ; & comme je vous l'ai déjà dit, il n'y a point de religion qui enseigne à faire du mal. La vôtre, surtout, doit l'enseigner moins qu'une autre, si vous ne l'avez pas corrompue ; & si vous l'avez corrompue, ce n'est plus la religion d'Athanase, ce n'est plus la religion des Apôtres, c'est l'ouvrage de l'erreur. Mais permettez qu'à mon tour, Tenfa-Christos, je vous adresse deux questions. Vous ne devez pas craindre de me répondre ; car vous ne serez exposé à aucun danger, quoique vous ne soyiez pas prêt à quitter le pays. Votre religion, en vous permettant de prendre une femme, vous permet-elle aussi de la répudier pour épouser sa sœur, puis de choisir la tante & ensuite de vous marier

avec la nièce ? Saint Athanase vous a-t-il enseigné d'avoir deux ou trois femmes à-la-fois, de faire divorce avec elles, d'en épouser d'autres, & de reprendre les premières si cela vous fait plaisir ? „ — “ Non, répondit-il. „ — “ Eh bien ! repris-je, comme vous faites cela tous les jours, vous ne suivez pas à cet égard la religion de Saint Athanase. A présent, je vous demanderai si un prêtre, non un franc, mais un homme vraiment chrétien, comme mes compatriotes & moi, d'accord avec vous sur tous les points, excepté celui du mariage ; si ce prêtre, dis-je, prêchoit contre la polygamie, le divorce & l'inceste, si fréquens en Abyssinie, pourroit-il vivre parmi vous ? quel traitement lui feriez-vous ? „

“ On le lapideroit, s'écria Ayto-Aylo, qui étoit assis à côté de nous. On le lapideroit comme un franc & un jésuite. Il ne vivroit pas une semaine. „ — “ Yagoubé est pressant, reprit Tensa-Christos, en se tournant vers l'iteghé. Mais il faut l'avouer, j'ai bien peur, & j'en suis fâché, que nos Abyssiniens n'abandonnent jamais les pratiques égyptiennes dont ils ont si anciennement hérité, pour écouter les leçons d'un prêtre, quelque par-

faite que soit sa religion, & quelque vie exemplaire qu'il puisse opposer à la corruption de leurs mœurs. „ — “ Ainsi, lui dis-je, foyez sûr, Tensa-Christos, que l'effusion du sang de ces francs, comme vous les appelez, est criminelle aux yeux de Dieu. Leur religion les préserve de quelques péchés horribles qu'on commet sans cesse dans ce pays, & dont la vôtre ne vous a pas encore garanti. Si vous n'avez pas besoin de préceptes, vous manquez au moins d'exemples. Ces francs sont dignes de vous en servir, & votre religion vous instruit à les imiter. „

Il y avoit alors chez l'iteghé plus de cent personnes qui toutes gardoient le plus grand silence & nous écoutoient attentivement : mais comme je ne voulois pas pousser plus loin la conversation, & que je craignois qu'on me fit quelque question sur la Vierge-Marie, je me levai ; & passant du côté de Tensa-Christos, qui étoit à l'autre bout de l'appartement, je lui dis : “ Révérend père, il me reste une grâce à vous demander, c'est que si je vous ai jamais offensé, vous me pardonniez ; mais si je ne vous ai point offensé, vous m'accordiez votre bénédiction & le secours

de vos prières, à présent que je suis au moment de mon départ pour le long & périlleux voyage que je vais entreprendre parmi des infidèles & des payens. „

Une approbation générale se fit entendre dans l'appartement. L'iteghé dit quelques paroles : mais je ne pus bien les entendre. Tensachristos, surpris d'un acte d'humilité, auquel il ne s'attendoit point, s'écria les larmes aux yeux : “ Est-il possible, Yagoubé, que vous puissiez croire que mes prières vous soient de quelque utilité ? „ — “ Je ne ferois point chrétien, comme je m'honore de l'être, mon père, lui répondis-je, si je doutois de l'efficacité des prières de l'homme vertueux. „ Je me courbai pour baiser sa main : mais à mon grand étonnement, au lieu de me donner simplement sa bénédiction, il posa sur ma tête une petite croix de fer, & il dit l'Oraison Dominicale. Je tremblai qu'il ne me tint dans cette posture en répétant aussi les Commandemens de Dieu : mais il conclut par ces mots : “ Gzier y' baracuc, „ Que Dieu vous donne sa bénédiction ! Aussitôt je me prosternai devant l'iteghé & je me retirai chez moi ; car on ne salue personne en présence des souverains.

Cependant vingt gros moines s'étoient placés sur mon chemin, afin de pouvoir me donner leur bénédiction comme Tensa-Christos. J'avois peu de foi en leurs prières, & je ne me souciois nullement de baiser les mains & les manches crasseuses de ces ignorans : mais je me soumis pòurtant à cette désagréable cérémonie, & je leur donnai aussi ma bénédiction en anglois. — “ Que Dieu vous envoie à tous un bout de corde, leur dis-je, comme il en a envoyé un à l'Abba-Salama! „ — Je faisois allusion à l'Acab-Saat, récemment pendu : mais ils crurent que je les recommandois au patriarche Abba - Salama, & ils me répondirent avec un air très-dévoth : *Amen!*

Fin du septième Livre.

VOYAGE

AUX

SOURCES DU NIL.

LIVRE HUITIÈME.

RETOUR PAR LE SENNAAR, LA NUBIE ET
LE GRAND DÉSERT. — ARRIVÉE A ALE-
XANDRIE, ET TRAVERSÉE D'ALEXANDRIE
A MARSEILLE.

CHAPITRE PREMIER.

Route de Gondar à Tcherkin.

LE palais de Koscam est situé sur le penchant méridional de Debra-Tzaï, nom qui signifie la montagne du soleil. Le palais consiste en une grande tour quarrée à trois étages, avec un toit en terrasse entouré de creneaux. Il y a une grande cour, qu'on nomme la cour des Gardes, dans laquelle se tient la garnison de Koscam,

Koscam, & où est la principale entrée faisant face à Gondar. L'enceinte du palais est fermée par une haute muraille de plus d'un mille de circonférence. Dans cette première enceinte sont logés les soldats, les laboureurs, & généralement tous les gens attachés au service extérieur du palais. Ensuite il y a une autre cour plus étroite, & également fermée par un mur, où il y a d'autres logemens construits en pierre, & à un étage, pour les principaux officiers, pour les prêtres, & pour les esclaves qui servent dans l'intérieur.

C'est là qu'est aussi l'église qui a été bâtie par l'iteghé, & qu'on regarde comme la plus riche de toute l'Abyssinie. L'on y voit de grandes croix d'or, dont on se sert dans les processions, ainsi que des timballes d'argent, & l'autel est chargé de plaques d'or, objets qui sont tous un don de la magnifique iteghé. Les prêtres de cette église étoient aussi fort riches, jusqu'à l'instant où le ras Michaël, leur enlevant une partie de leurs revenus, qu'il partagea entre l'état & lui, les réduisit à une condition plus conforme aux vœux de pauvreté qu'ils avoient fait par orgueil, que le luxe dans lequel ils vivoient auparavant.

C'est dans la troisième cour, c'est-à-dire fou-
 à-fait dans le centre, que sont les appartemens
 de la reine, & des femmes nobles qui n'étant
 point mariées, vivent auprès d'elle, & com-
 posent sa cour. Derrière & plus haut que le
 palais sont les maisons de plusieurs personnes
 de distinction, presque toutes de la famille de
 l'iteghé. Ensuite la montagne s'élève en forme
 de cône très-régulier, & paroît couverte de
 verdure jusqu'au sommet. Du côté de l'est est
 la route du Walkayt, & du côté de l'ouest
 celle du Kuara & du Ras-el-Feel, c'est-à-dire
 de tout le pays-bas ou du nord de l'Abyssi-
 nie, bordant la contrée des Shangallas, par
 où traverse le chemin du Sennaar.

Le 26 Décembre 1771, je quittai enfin Gon-
 dar. Je m'étois proposé de partir le matin de
 bonne heure, mais je fus retenu malgré moi
 par mes amis. Le roi avoit retardé jusques-là
 mon départ, en m'envoyant chaque soir de
 nouveaux ordres, & je vis clairement qu'il
 n'avoit d'autre intention que de m'opposer des
 difficultés jusqu'à ce qu'il survint, comme cela
 arrive presque toujours dans ce pays-là, quel-
 qu'accident qui me mît dans l'impossibilité
 absolue de m'en aller. Aussi, quand son der-

niér messager vint me trouver à Koscam le 25 au soir, je le chargeai de présenter mon respect à sa majesté, je lui rappelai sa promesse, je le priai même, avec un peu d'aigreur, de m'abandonner à ma fortune; je lui fis dire enfin que mes domestiques avoient pris les devans, & que j'étois résolu de partir le lendemain matin.

Cependant le matin je fus étonné de voir arriver, à la tête de cinquante cavaliers, un jeune homme que le roi avoit mis depuis peu au nombre de ses chambellans. Comme je voulois quitter l'Abyssinie sans éclat, & aussi obscurément qu'il étoit possible, parce que c'étoit le seul moyen de passer avec sûreté dans le Sennaar, j'avois insisté pour qu'aucun de mes amis ne m'accompagnât, & je priai l'escorte que le roi daignoit m'envoyer, de vouloir bien s'en retourner, alléguant pour raison de mon refus, que tout le pays entre Koscam & le Ras-el-Feel appartenoit à l'iteghé & à Ayto-Confu; & que vraisemblablement personne n'oseroit m'insulter. Je fus long-temps avant de pouvoir obtenir ce que je souhaitois, & il étoit, comme je viens de le dire, une heure après-midi quand je me mis en route. Je mar-

chai du côté de l'ouest, laissant à main droite le Debra-Tzaï. En commençant à descendre je contemplai à mon aise la plaine qui est au-dessous, & qui paroissoit couverte d'une épaisse & noire forêt, que quelque auteur a appelé dernièrement le Shumeta (1), ou la Forêt Nubienne; mais j'avoue que j'ignore absolument ce que signifie ce mot de Shumeta; je doute même qu'il appartienne à aucun des langages usités dans les pays où j'ai voyagé.

Tous les décastres qu'on m'avoit prédit devoir m'arriver dans le voyage que j'entreprendois alors, vinrent se représenter à mon imagination, & me firent, pendant un moment, une impression très-forte; mais il étoit trop tard pour revenir sur mes pas; le sort étoit jeté; il falloit réussir ou mourir. Quoiqu'encore bien éloigné de ma patrie, elle étoit devant moi, & si, par le secours de la Providence, j'étois assez heureux pour y arriver, je me promettois à-la-fois du repos & l'approbation de mes compatriotes, & de tous les savans de l'Europe, puisque, par mes seuls efforts, j'aurois

(1) Voyez la carte du golfe d'Arabie, publiée à Londres en 1781, par L. S. de la Rochette.

achevé une découverte qui, dès les temps les plus reculés, avoit défié l'adresse, le génie & le courage du monde entier.

Ces réflexions ayant plutôt endurci que fortifié mon cœur, je descendis la montagne par un chemin presque perpendiculaire, qui alloit à-peu-près au nord-nord-ouest; le terrain étoit très-dur, très-raboteux, & rempli de crévasses qu'y font les torrens dans la saison des pluies; on nomme ce chemin la descente de Moura, & il est si difficile que quoique nous fussions pleins d'ardeur, & que nous eussions des animaux vigoureux, nous ne pûmes faire qu'un mille par heure. J'avois avec moi trois Grecs, un seulement étoit attaché à mon service, & l'un des deux autres, presque aveugle, fuyoit la misère & la faim. J'avois, en outre, un vieux janissaire, venu avec l'abuna en Abyssinie, un Cophte, qui nous quitta à Senaar, & quelques Abyssiniens qui avoient soin des animaux, & qui ne devoient aller que jusqu'à Tcherkin.

A quatre heures un quart nous arrivâmes sur les bords de la rivière de Toom-Aredo, qui prend sa source dans le pays de Kem-

mouts, peuple habitant les montagnes au sud-ouest, & va ensuite se jeter dans une autre rivière nommée Mahaanah. Les Kemmouts professoient jadis la même religion que les Falashas (1), mais ils furent baptisés sous le règne de Facilidas, & ils ont resté depuis séparés de leurs frères; malgré cela ils conservent la plupart de leurs anciennes pratiques, ce qui prouve qu'on n'a pas pris beaucoup de peine pour les instruire dans le christianisme. Ils mangent bien la chair des animaux tués par des chrétiens, mais non la chair de ceux qui sont tués par des mahométans, ou même par des Falashas. Un de leurs principes est que quand on est baptisé, & qu'on a communiqué une fois, on n'a plus besoin de prier Dieu ni de s'occuper d'aucune espèce de culte. Ils se lavent de la tête jusqu'aux pieds toutes les fois qu'ils reviennent du marché ou de quelque autre endroit où ils ont pu toucher quelque personne qui n'est pas de leur secte, parce qu'ils regardent quiconque n'en est pas comme immonde. Ils se renferment chez eux le samedi, & s'abstiennent de travailler; mais en revanche, le dimanche on les voit mou-

(1) Juifs d'Abyssinie.

dre leur blé, & faire beaucoup de travaux pareils.

Leurs femmes se percent les oreilles & y suspendent des poids afin de les faire tomber très-bas & d'en agrandir les trous, dans lesquels elles passent des anneaux aussi gros que les portent les Arabes Bédouins de la Syrie & de la Palestine. Les Kemmouts parlent, à très-peu de chose près, le même langage que les Falashas ; ils ont une horreur singulière du poisson, & ils ne s'abstiennent pas seulement d'en manger, ils ne peuvent en supporter la vue ; la raison qu'ils donnent de cela, c'est qu'une baleine, ou quelque autre gros poisson, avala le prophète Jonas, dont ils se vantent de descendre. Les Kemmouts servent à charrier de l'eau & à fendre du bois à Gondar, & les Abyssiniens les méprisent excessivement.

Nous traversâmes la rivière de Toom-Aredo pour nous rendre au misérable village de Door-Macary, situé sur la rive orientale, & nous y fîmes halte pour nous reposer du peu de chemin que nous venions de faire avec beaucoup de fatigue. Les habitans de Door-

Macary parurent fort inquiets à notre approche, & firent beaucoup de difficultés pour nous admettre sous leurs toits. Ils voyoient que nous n'avions pas l'honneur de descendre du prophète Jonas; aussi cachèrent-ils tous leurs pots, & tous leurs autres ustensiles de cuisine, de peur que nos mains ne les profanassent. De Door-Macary nous découvrîmes une haute chaîne de montagnes qui s'étendoit du nord au sud, & dont le sommet nous parut très-escarpé, & dominoit sur le milieu de la forêt, à environ cinq milles de nous. Cette chaîne de montagnes porte le nom de Badjena.

Le 28, un peu avant midi, nous passâmes Toom - Aredo : nous marchions d'abord vers l'est, puis nous tournâmes au nord pour entrer dans le grand chemin; bientôt nous vîmes plusieurs villages, les uns situés à l'est sur la haute montagne de Badjena, & les autres à l'ouest dépendant de l'église de Koscam. En continuant à marcher au nord, & tournant un peu vers l'ouest, nous arrivâmes au haut d'une côte très-roide, au-bas de laquelle la rivière de Mogetch court droit au nord. Cette côte ou cette descente, s'appelle l'And. Marchant au nord-ouest, à deux heures un quart

nous traversâmes le Mogetch, qui, en cet endroit, étoit large & rapide, & extrêmement clair : nous nous arrêtâmes quelque temps sur ses bords pour nous rafraîchir, & je me refoulevins combien je l'avois vu différent lorsque le cours de ses flots teints de sang, étoit suspendu par la quantité de corps morts qu'on y avoit jeté après la défaite de l'aîle gauche de l'armée royale à la bataille de Serbraxos.

A trois heures & demie nous nous remîmes en route. Une montagne pointue & isolée, s'élevait au milieu de la plaine, dominant de beaucoup les arbres, & offrant une perspective singulière & vraiment pittoresque. Cette montagne se nomme Gutch ; & elle nous restoit alors à environ six milles au nord. Au bout de quelques minutes nous traversâmes l'Agam-Ohha, c'est-à-dire le ruisseau du Jasmin, nom qu'il doit à une superbe espèce de jasmin très-commune le long des rivières de la province de Siré.

A quatre heures passées nous entrâmes dans un bois épais qui, contournant une montagne, conduit par le sud-est dans la plaine qui est au dessous, où nous fûmes tout-à-coup

affaillis par une multitude d'hommes armés de lances, de boucliers, de massues, de frondes. Ils firent pleuvoir sur nous une grêle de pierres, qui heureusement ne nous atteignit point, mais qui tomba très-près de nous. Soit que ce fût la peur, ou toute autre raison qui les empêchoit de s'avancer davantage, nous jugeâmes qu'il étoit de notre intérêt de les tenir à l'écart. En conséquence, je fis tirer deux coups de fusil par-dessus leurs têtes, non pour leur faire aucun mal, mais pour leur faire connoître, par le sifflement des balles, qui briseroient les feuilles au-dessus d'eux, que nos armes portoient plus loin que leurs frondes, & que bien qu'ils fussent à une assez grande distance de nous, nous pourrions les atteindre si nous le voulions. Ils parurent en effet bien comprendre nos intentions, & se glissant aussitôt à travers les halliers, ils allèrent reparoître au sommet d'une montagne fort éloignée, où ils se mirent à crier & à faire des gestes que nous ne comprenions ni n'avions envie de comprendre. Un nouveau coup de fusil, tiré aux arbres qui étoient par derrière eux, leur prouva qu'ils étoient encore à notre portée, & alors ils s'enfoncèrent dans les halliers ou bien ils se dispersèrent.

Cependant, quand nous plantâmes notre tente dans la plaine, au-dessous de deux villages de nos affaillans, ils parurent inquiets, & ils expédièrent un homme nud & défarmé qui s'avança sur le sommet d'un rocher voisin, & nous cria dans la langue du Tigré qu'il désiroit de venir nous parler. Mais je refusai d'y consentir, parce que je ne voulois point qu'il vît combien nous étions peu de monde. Je lui criai de se retirer à l'instant, sans quoi j'allois le fusilier. Il n'en fallut pas davantage. Il se laissa glisser du haut du roc, comme une anguille; & bientôt après, il reparut plus loin en continuant à faire signe qu'il vouloit nous parler.

Quand nous avions fait halte au bord du Mogetch, nous avions été joints par deux hommes & deux femmes qui conduisoient deux ânes chargés & alloient à Tcherkin, & qui nous demandèrent la permission de faire route avec nous pour avoir moins de risque à courir. J'avois deux domestiques Abyssiniens qui étoient restés derrière, parce qu'un de nos mulets de charge boîtoit, ou plutôt parce qu'ils s'étoient amusés dans quelque village. Nous eûmes donc recours à une de nos nouvelles com-

pagnes de voyage. Elle entendoit la langue du Tigre, & elle se chargea volontiers d'aller porter un message à l'étranger qui nous faisoit toujours signe de derrière un arbre, mais qui ne s'avançoit pas d'un pas.

Mon message portoit que si lui ou ses compagnons faisoient le moindre acte d'insolence en s'approchant de notre tente, ou nous jetant des pierres pendant la nuit, dès que la cavalerie que j'attendois le lendemain matin seroit arrivée, je mettrois le feu à leur village & je passerois tous les habitans au fil de l'épée. Une très-humble réponse me fut renvoyée avec beaucoup de mensonges pour servir d'excuse à ce qu'on appeloit une méprise. Bientôt après, mes deux domestiques Abyssiniens arrivèrent; & comme ils devoient entrer l'un & l'autre au service d'Ayto-Confu, ils allèrent hardiment, chacun dans un des villages, ordonner qu'on nous livrât deux chèvres & quelques jarres de bouza, & qu'on nous apprêtât cinquante pains pour le lendemain matin. Les chèvres & le bouza nous furent portés à l'instant: mais le lendemain matin, nous trouvâmes que tous les habitans avoient déserté leurs maisons, sans nous préparer du pain. Ces villa-

gés se nomment *Gimbaar*. Il y en a trois, chacun placé sur le haut d'une montagne pointue, dans une direction est & ouest; & de la plaine qui est au-dessous, ils offrent un coup d'œil charmant. Ils appartenoient ci-devant à mes deux ennemis Guebra-Mehedin & Confu, fils du bacha Eusebius.

Mes gens m'apprirent qu'un messager du roi avoit passé le matin sans s'informer de nous; & aussitôt je commençai à soupçonner que tout le train qu'avoient fait les habitans de *Gimbaar*, étoit un stratagème dont le roi vouloit se servir pour m'effrayer & me détourner d'un voyage qu'il n'avoit jamais cru sérieusement que j'osasse entreprendre, après les lettres décourageantes que j'avois reçues du *Sennaar*, & qu'il avoit entendu lire lui-même. Je crois encore que j'avois d'autant plus raison de soupçonner un stratagème, que les habitans de *Gimbaar* ne s'approchèrent jamais assez pour pouvoir nous faire du mal. Cependant ils furent punis de leur ruse, comme ils auroient pu l'être, s'ils avoient eu de plus mauvaises intentions.

Dès que nous vîmes les villages de *Gim-*

baar abandonnés, & que nous eûmes perdu l'espérance d'y trouver du pain; nous abattîmes notre tente pour nous remettre en marche. La montagne pointue de Gutch étoit à environ deux milles au nord de notre tente.

Le 29, à dix heures du matin, nous quittâmes ce canton inhospitalier, non sans avoir quelque appréhension de rencontrer encore les habitans dans le cours de la journée. Mais quoique nous prissions toutes les précautions que la prudence pouvoit nous dicter contre le danger d'être surpris, le courage de notre petite troupe n'étoit pas trop assuré. Je quittai ma mule, je montai un de mes chevaux & me revêtis de ma cotte de maille. Puis laissant les armes à feu sous le commandement du vieux janissaire Hagi-Ismaël, je marchai un quart de mille en avant du bagage, afin que si les habitans avoient envie de revenir nous attaquer, ils ne pussent pas nous surprendre tout-à-coup comme ils avoient fait la veille.

Dans l'espace de peu de minutes, nous traversâmes trois jolis ruisseaux qui arrosent une campagne fertile dont le sol est noir & gras. Cependant l'herbe étoit déjà desséchée, ou

plutôt brûlée par le soleil ; & quoique le pays soit bien arrosé & la terre féconde , il y a peu d'habitans , & on dit que le climat y est très-mal-sain. A dix heures trois quarts , nous arrivâmes sur le bord de la rivière de Mahaanah , qui reçoit dans son sein les trois ruisseaux que nous venions de passer. Le cours du Mahaanah est presque droit au nord-ouest ; & quoique nous traversassions cette rivière dans la saison la plus sèche de l'année , elle étoit encore très-considérable.

Nous nous reposâmes une demi-heure sur les bords du Mahaanah. Après quoi , nous continuâmes notre voyage droit au nord. Nous traversâmes la vaste & profonde vallée de Werk-Meidan , nom qui signifie le pays de l'or. Cependant il n'y a point d'or dans ce pays ; mais en revanche , il est couvert d'arbres & de halliers. Nous avions déjà laissé la vallée à six milles à notre main gauche , & je marchois un demi-mille en-avant de ma troupe , quand je rencontrai deux hommes fort bien habillés , l'un desquels montoit une mule , & l'autre alloit à pied. Ils portoient tous deux la lance & le bouclier , & ils semblèrent extrêmement surpris de voir un cavalier seul ,

armé de pied en cap. Celui qui montoit la mule passa rapidement à mon côté, sans paroître avoir envie d'entrer en conversation avec moi : mais celui qui étoit à pied, me dit en passant : " Salam alicum ! „ Ces mots me firent connoître qu'il étoit mahométan, & je commençois à causer avec lui, quand son compagnon l'appela d'un ton d'impatience. Aussitôt il me quitta en disant : " Celui qui est devant est un chrétien & un menteur. Ne craignez rien, Ayto-Confu sera rendu à Tcherkin aussitôt que vous. „

Nous nous séparâmes. Je fis encore un peu plus d'un mille, & à midi dix minutes, je m'arrêtai pour attendre mon bagage. Le Mahaanah, courant au nord-est, étoit à environ un quart de mille de l'endroit où je fis halte ; & la montagne pointue de Gutch portoit au sud-est-quart-est, à la distance d'environ trois milles. Quelque temps avant que mon bagage arrivât, j'entendis ceux qui l'escortoient se disputer.

Le vieux janissaire faisoit beaucoup de bruit ; & défiant tous les autres en langue turque, il souhaitoit que cent personnes vinssent les attaquer

attaquer au même instant. Mais les autres, plus modérés, & loin de former le même souhait qu'Hagi-Ismaël, désiroient au contraire d'être exempts de toute espèce d'attaque. Je demandai ce qui avoit donné lieu à l'empirement belliqueux du janissaire, qui à peine savoit assez d'arabe pour se faire entendre d'eux, & qui continuoit à menacer les chrétiens. Mais enfin, mes gens me dirent que les deux Abyssiniens qui venoient de passer, leur avoient appris que dans un défilé nommé *Dav-Dohha*, où nous devions arriver le jour suivant, nous étions attendus par plus de mille hommes armés, chrétiens, payens & mahométans, qui avoient résolu de nous tailler en pièces, plutôt que de nous laisser passer; que les Shangallas devoient brûler Tcherkin & la maison d'Ayto-Confu, & qu'en conséquence, son Billetana-Gueta-Ammonios avoit mené un grand nombre de mulets pour enlever tout ce qu'il y avoit dans la maison & le dérober à la rapacité des Shangallas. L'un des voyageurs avoit ajouté qu'Ayto-Confu avoit fait venir l'Abba-Gimbro, chef de Sancaho, pour lui confier la défense de Tcherkin-Amba, montagne sur laquelle sa maison étoit située. Ensuite prenant le mahométan qui m'avoit salué

en passant, à témoin de la vérité de ces récits, & faisant lui-même mille sermens pour les affirmer, le voyageur avoit ajouté à mes gens qu'il n'y avoit rien de mieux à faire pour nous que de nous en retourner à Gondar.

Je les vis alors très-inquiets en attendant quelle seroit ma résolution. Un des Abyssiniens observa qu'en nous écartant d'une demi-journée de la grande route, nous pourrions éviter le passage de Dav-Ohha. Je leur dis que ce n'étoit ni le lieu, ni le temps de délibérer; qu'il falloit nous dépêcher de nous rendre à Waalia, où nous devions aller coucher; que comme Waalia étoit un lieu où l'on tenoit marché, & où il venoit du monde de tous les côtés, nous y apprendrions des nouvelles; après quoi, je leur ferois part de mon opinion. Aussitôt nous partîmes pour Waalia, & à quatre heures & demie, nous plantâmes notre tente sur la place du marché.

Plusieurs villages, situés chacun sur le sommet d'une montagne, & environnant une grande place ronde de trois milles d'étendue, où se tient un marché très-fréquenté, sont compris sous le nom de *Waalia*. Ce nom de

Waalîa (1) vient d'une espèce de petit pigeon, dont la gorge est jaune & le dessus du corps noir, & qui est sans contredit le plus gras & le plus délicat de tous les pigeons connus. Les villages de Waalîa sont au nord-ouest de Gondar.

Il étoit sept heures quand nous eûmes fini de diner & de souper : car nous ne faisons qu'un repas par jour ; & après avoir pris soin de nos chevaux & de nos mulets, nous tinmes conseil sur le parti que nous avions à prendre. Je dis à mes compagnons qu'il falloit d'abord envoyer chercher le shum d'un des villages de Waalîa ; que quand nous lui aurions parlé, nous en ferions venir un autre ; & que si ces shums, me connoissant, pour l'étranger du roi, voyant la petiteffe de ma troupe, & sachant que j'allois à Tcherkin chez Aytô-Confu, leur maître, ne m'avertiffoient pas que j'avois des risques à courir en route, nous pourrions être sûrs que les avis des deux voyageurs étoient sans aucun fondement. — Seigneur, me dit alors l'un des Abyssiniens qui s'étoient joints à notre cara-

(1) Voyez l'article du Waalîa dans l'appendix.

vane au bord du Mogetch, ces avis sont évidemment faux; personne, excepté Ayto-Confu, ne pourroit rassembler dans ce canton cinq cent hommes armés, & peut-être Ayto-Confu lui-même ne le pourroit point, non pas même trois cent, tant payens, que chrétiens & mahométans. Où peut-il trouver des payens? A moins qu'il n'entende par payens les chrétiens qui, en vérité, sont plus payens que toute autre chose, & capables de toute sorte de mal. Quant aux mahométans, il n'y en a pas dans ces contrées un seul qui ne vous connoisse, & qui ne sache que vous êtes le maître de Yafine, & que vous lui avez donné le commandement du Ras-el-Feel. Arrêtez-vous ici quelques jours; envoyez-moi dans le Ras-el-Feel & à Tcherkin; & si avec les secours que vous aurez bientôt à Waalia, vous ne pouvez pas vous emparer des maisons, des femmes, & de tout ce que ces prétendus cinq cent hommes possèdent au monde, crachez sur moi comme sur un menteur, ou bien mon nom ne sera pas Abdullah. „ — “ Abdullah, lui répondis-je, vous me paroissiez un brave homme. Je ne croyois pas que vous me connussiez si bien. Je ne me soucie cependant pas que vous parliez de moi devant tout le monde,

comme vous venez d'en parler ici. Ce qui me convainc de la justesse de votre opinion, c'est que celui des voyageurs qui marchoit à pied n'a eu que le temps de me dire en arabe, que son compagnon étoit un menteur ; que je n'eusse point peur ; qu'il n'y avoit point de danger dans la route, & qu'Ayto-Confu seroit à Tcherkin aussitôt que moi. Mais, puisqu'ensuite ils vous ont tous deux dit le contraire, j'imagine que c'est un stratagème dont le roi se sert pour tâcher de me retenir.

Tous mes compagnons pensèrent alors comme moi. Hagi-Ismaël prétendit que c'étoit une nouvelle preuve de la perversité des chrétiens, parmi lesquels les rois étoient tout aussi menteurs que les gens du peuple. Mais à peine nos craintes étoient dissipées qu'on vint nous avertir que les shums de deux des principaux villages des environs demandoient à entrer dans ma tente, & étoient accompagnés de plusieurs de leurs gens chargés de provisions. A l'instant ils furent introduits, & ils me présentèrent deux chèvres, quelques jarres de bouza, & une grande quantité de pains. Je partageai ces provisions entre les personnes de ma caravane, dont la moitié étoit alors composée de maho-

métans, & la moitié de chrétiens, aucun desquels ne mangeoit de la chair des animaux tués par des gens d'une autre religion que la sienne.

Après les premiers complimens, je demandai aux shums de Waalia tout ce qu'il m'importoit de connoître sur la sûreté des chemins. Je leur demandai également s'il étoit vrai que les Shangallas eussent tenté d'attaquer Tcherkin ? Ils me répondirent que tout étoit en paix dans leur canton, & que les habitans venoient au marché, & s'en retournoient sans la moindre inquiétude. Ma question sur l'entreprise des Shangallas les fit rire. Ils me dirent que de temps en temps Ayto-Confu tomboit sur les Shangallas, qu'il en exterminoit un grand nombre, & en réduisoit beaucoup d'autres en captivité; mais que ce peuple n'étoit propre ni à attaquer une ville, où il y avoit de la cavalerie, ni à escalader une montagne pour détruire des maisons défendues par des armes à feu. — " Avez-vous, leur dis-je, vu depuis peu passer quelqu'un des gens d'Ayto-Confu ? " — " Il y a quatre ou cinq jours, répondirent-ils, qu'un de ses esclaves vint porter des ordres pour qu'on vous tint des provisions prêtes. Il nous dit aussi qu'Ayto-

Confu passeroit lui-même trois ou quatre jours après vous. Son Billetana-Gueta-Ammonios est allé du côté de Nara, pour prendre possession de quelques villages dont le roi a fait présent à Ozoro-Esther. Il a, dit-on, un grand nombre de cavaliers & de gens de pied, & il accompagne plusieurs Ozoros, qui vont à Tcherkin. Mais cette troupe a pris la route d'en-haut, & conséquemment elle n'a point passé ici. „ — “ Y a-t-il quelque danger, dis-je, au défilé de Dav-Dohha? „ — “ Oh ! me répondit-il, Dav-Dohha est un mauvais endroit. Personne n'y passe à cheval. Mais j'ai vu que vos chevaux étoient ferrés, ce qui n'est pas d'usage dans ce pays-ci. Cependant, pour courir moins de risque, vous ferez bien de mettre pied à terre, & de faire mener vos chevaux & vos mulets par la bride. Vous n'aurez que peu de chemin à faire de cette manière. „

Je ne pus m'empêcher alors d'éclater de rire du danger imaginaire qui nous attendoit à Dev-Dohha : mais comme je vis que je déconcertois le shum, & qu'il s'imaginait avoir mal parlé, je lui appris en peu de mots la conversation de mes gens, & des deux voyageurs que nous avions rencontrés. — “ Cet homme ,

dit-il, en parlant du voyageur monté sur une mule, cet homme ne s'est point arrêté ici, & j'ignore qui il est, mais qui que ce soit, c'est un menteur & une bête des champs. Tous les habitans de Dav-Dohha sont nos parens & appartiennent comme nous à Ayto-Confu; si quelqu'un osoit vous y attaquer, vous y trouveriez des gens prêts à vous défendre. Que serviroit-il qu'Ayto-Confu donnât ordre de vous fournir des vivres, s'il souffroit qu'on vous coupât la gorge avant que vous eussiez le temps de les manger? Je répondrois hardiment de vous d'ici à Tcherkin; mais au-delà de Tcherkin tout y est désert, & quiconque y voyage ne fait point s'il y trouvera des amis ou des ennemis. »

J'appris alors aux shums ce qui nous étoit arrivé à Gimbaux. — “ Ces villages, me dit l'un d'eux, n'appartiennent pas à Ayto-Confu, mais bien aux fils du bacha Eusèbe, ses cousins. Ceux-ci sont morts pendant leur rébellion : mais Confu, notre maître, a pris possession de leur héritage pour sa famille, de peur que le roi n'en fit don à quelqu'étranger. Ce qui peut-être a été cause qu'on vous a attaqué, c'est qu'il sera venu quelque mau-

vaïse nouvelle de Gondar. Mais, quoiqu'il en soit, si vous avez la moindre crainte, nous vous accompagnerons jusqu'à ce que vous ayez passé Day-Dohha.

Je remerciai les shums, mais je ne voulus point accepter leurs offres obligeantes, parce que ce qu'ils venoient de me dire ne pouvoit me laisser aucune crainte; & après leur avoir fait quelques petits présens, qui valoient à-peu-près ce qu'ils nous avoient porté, mais qui, à leurs yeux, étoient bien plus considérables, nous nous séparâmes également satisfaits les uns des autres. Je ne doutai plus que le roi n'eût formé le projet de m'inspirer des terreurs pour m'engager à m'en retourner à Gondar. Ce qui me paroïssoit le plus improbable, c'étoit ce que l'insigne menteur qui avoit parlé à mes gens, avoit dit au sujet d'un grand nombre de mulets envoyés par Ayto-Confu pour emporter les effets qui étoient dans sa maison, & puis ce qu'il avoit ajouté sur la défense de cette maison confiée à l'Abba-Gimbaro, chef des Baafas. Premièrement je savois qu'il ne falloit pas beaucoup de mulets pour porter les effets que Confu avoit à Tcherkin en temps de guerre, & lorsqu'il n'y résidoit

pas lui-même. Ensuite je n'ignorois pas que si mon jeune ami avoit prévu que les Shangallas ou les chrétiens eussent voulu attaquer ses possessions, il n'auroit pas été homme à envoyer quelqu'un se battre pour lui, mais il y seroit accouru lui-même comme à une fête, ou s'il n'avoit pas pu y aller autrement, il s'y seroit fait apporter.

Nous partîmes de Waalia le 30, à six heures & demie du matin; & quoique nous fussions tous bien guéris de nos craintes, mes compagnons me prièrent de marcher avec eux, & non d'aller en avant comme j'avois coutume de le faire. Ils m'observèrent sagement que dans un pays où il n'y avoit aucune crainte de Dieu, je ne savois pas tout ce que le diable pouvoit faire. Alors je suspendis mes armes à l'arçon de ma selle, & prenant un fusil, je me mis à errer parmi les arbres le long du chemin, en chassant aux pigeons & aux tourterelles. Dans l'espace de quelques heures j'en eus tué plusieurs douzaines, mais l'endroit où j'en trouvai davantage fut sur les bords du Mai-Lumi (1). Cette rivière est à une heure

(1) La rivière des Tilleuls.

de chemin de Waalia; & comme elle court au nord-est, où nous dirigions notre route, nous la côtoyâmes quelques minutes.

Les branches des arbres à travers lesquels nous passions, ployoient sous les fruits dont elles étoient chargées, & il y avoit de ces fruits à tous les degrés de maturité, tandis que des fleurs étoient entremêlées dans les branches, & exhaloient les plus délicieuses odeurs. Nous fîmes une ample provision de fruit. Les habitans du pays n'en font aucun usage : mais nous le trouvions très-rafraîchissant en le mêlant avec l'eau, ou en le mangeant avec la viande. Il suppléoit par ce moyen aux oignons qui nous avoient manqué, & dont nous ne pouvions plus renouveler la provision.

A 7 heures 14 minutes, marchant au nord-ouest, nous traversâmes encore le Mai-Lumi, qui tourne en cet endroit vers le même point du compas. A huit heures nous arrivâmes à ce défilé qu'on nous avoit dit si redoutable, à Dav-Dohha, où nous entrâmes d'un air assez fier, après nous être reposés environ cinq minutes. L'extrême chaleur nous avoit ôté tout appétit. Le Dav-Dohha est un passage très-étroit

entre des rochers, où il y a plusieurs marches, mais si élevées l'une au-dessus de l'autre, qu'il n'y a point de cheval ni de mulets qui puissent y monter sans sauter, encore faut-il les tirer par la bride : ensuite la descente est courte, mais presque perpendiculaire, & embarrassée de grosses pierres, qu'y ont entraîné les torrens en se précipitant du haut des montagnes. Les deux côtés du défilé sont couverts d'arbres & de buissons. Il y a surtout beaucoup de kantuffas, arbrustes épineux, si justement abhorrés dans toute l'Abyssinie.

Après être sortis heureusement de ce passage, notre courage fut tellement ranimé que nous regardions presque notre voyage comme achevé, sans songer aux passages dangereux qui nous restoient encore à franchir. A huit heures trois quarts nous arrivâmes à Werk-Leva, village habité par des Mahométans. Au-dessus on voit Armatchiko, fameux hermitage autour duquel on a construit un grand nombre de huttes qui sont habitées par des moines. Ces moines & leurs frères de Magwena, sont les principaux auteurs de tous les désordres. Prophètes, devins, ils entretiennent par leurs inventions fanatiques & leurs prétendues visions,

l'esprit d'anarchie, de trouble & de dissension qui désole l'Abyssinie.

Nous fîmes halte pendant quelques minutes à Tabaret-Wanze, mauvais village, composé de misérables huttes, sur le bord d'un petit ruisseau; & à deux heures un quart nous passâmes le Coy, grande rivière qui tombe dans Mahaanah. Du Mai-Lumi au Coy, le pays paroît peu intéressant. Ce n'est pas que le sol ne soit bon, mais il reste sans culture, & il n'offre partout qu'un aspect sauvage; l'herbe y croît à une excessive hauteur. Dans cette campagne très-vaste, le peu de huttes qu'on découvre ont un air affreusement misérable, & sont cachées dans des coins reculés, ou sur les bords des vallées où les arbres les couvrent. Il semble qu'il n'y a là que quelques habitans qui y sont venus furtivement & dans l'espoir d'y vivre inconnus.

Le 31 Décembre nous partîmes de l'endroit où nous nous étions arrêtés, à l'entrée d'un passage très-difficile appelé Coy-Gulgolet, c'est-à-dire la descente de Coy, au bas de laquelle coule la rivière de Coy, l'une des plus grandes que j'aie jamais vues. J'observerai que mal-

gré sa grandeur je n'y apperçus pas le moindre poisson. Nous fîmes une petite halte pour nous rafraîchir, & pour laisser reposer nos animaux, très-fatigués du passage de Coy-Gulgulet.

A huit heures & demie, nous arrivâmes sur les bords du Germa, qui contourne la vallée & va se jeter dans l'Angrab. Après avoir côtoyé quelque temps le Germa, nous le traversâmes en allant au nord-ouest. A dix heures, nous passâmes la petite rivière d'Idola; & à dix heures & demie, nous arrivâmes à Deber, maison d'Ayto-Confu, sur le sommet d'une montagne, & auprès de laquelle coule la petite rivière qui lui a donné son nom. Là le pays est en partie couvert de bois, & en partie couvert de plantations de dora (1). Bien arrosé, il doit produire des récoltes abondantes. Mais malgré cela, il n'offre pas un coup-d'œil très-agréable. Le sol est rouge. Le fond des rivières est mou & terreux; de sorte que l'eau est pesante & a un mauvais goût, même dans les grandes rivières telles que le Coy & le Germa. J'imagine que cette terre

(1) Du bled de Turquie.

rouge contient quelque minéral, dont l'eau doit
doit être imprégnée.

A Deber, j'observai la position des lieux
qui nous entouraient. Le Ras-el-Feel étoit à
l'ouest; Tcherkin au nord-nord-ouest; Debra-
Haria au nord. Nous ne trouvâmes dans la
maison de Confu personne qui pût nous don-
ner des nouvelles du maître. Nous en parti-
mes dans la matinée du premier Janvier 1772.
A dix heures & demie, nous passâmes près
du petit village de Dembic; & vers midi,
nous arrivâmes sur les bords de la grande
rivière de Tchema, qui va du côté de l'ouest,
se jeter dans une rivière plus grande encore,
appelée le Dwang. Une heure après nous trou-
vâmes le Mogetch, autre rivière moins con-
sidérable que le Tchema, mais qui va comme
elle se perdre dans le Dwang. De-là nous
découvrimus la haute chaîne des montagnes
de Magwena, où est un fameux monastère
du même nom, habité par une multitude de
moines ignorans, paresseux & débauchés. A
l'exception d'une seule montagne, toutes cel-
les qui composent la chaîne de Magwena sem-
blent être des rochers noirs, arides, & cal-
cinés par le soleil. On dit pourtant que dans

la saison des pluies on y voit la plus brillante verdure. Toutes les plantations de blé des environs de Deber sont dévastées par un petit finge verd extrêmement joli, qui a une fort longue queue, & qu'on nomme le *Tota*.

Entre trois & quatre heures de l'après-midi, nous plantâmes notre tente à Eggir-Dembic; & le soir je me rendis au bord d'une petite rivière qui court à l'ouest & se jette dans le Mogetch.

Je profitai de cette agréable soirée pour chasser aux waalias & aux pintades qui étoient en grand nombre dans les champs de blé. Leur plumage est parfaitement semblable à celui des pintades que nous avons en Europe, & elles sont très-bonnes à manger. Le soleil se couchoit, & j'avois repris le chemin de ma tente, non que je fusse fatigué, ni ennuyé de chasser, mais parce que le domestique que j'avois mené étoit hors d'état de porter tout le gibier que j'avois tué, quand je rencontrai un homme qui me connoissoit beaucoup, & qui par la manière dont il m'aborda, ne paroissoit point m'être étranger. En effet, je me rappelai soudain qu'il appartenoit à Ozoro.

Esther :

Esther : mais il me dit que non, qu'il étoit au service d'Ayto - Confu ; & comme Confu vivoit à Koscam , dans la maison de sa mère , je crus pouvoir m'être trompé. Cet homme me dit qu'il étoit venu au-devant de Confu qu'on attendoit cette nuit à Tcherkin , & qu'on l'avoit envoyé pour nous chercher , parce qu'il sembloit que nous nous étions trop amusés en route. Il avoit mené deux mulets pour remplacer les nôtres , en cas qu'il y en eût de trop fatigués , & il me proposa de partir seul avec lui le lendemain matin pour Tcherkin , où je trouverois Confu ; & où mon bagage viendrait me joindre ensuite. Je lui répondis qu'en me mettant en chemin , j'avois pris une résolution , dont je ne me départirois jamais ; c'étoit de ne me point séparer de mes domestiques , ni de mes compagnons de voyage , lesquels étoient étrangers & sans autre protection que la mienne.

Cependant le nouveau venu continua toute la soirée à me presser de partir avec lui ; de sorte que ne sachant point ce que pouvoient signifier ses instances , je résolus de plus en plus de ne pas m'y rendre. Souvent je pensois qu'il avoit quelque chose à me commu-

niquer : mais il ne s'ouvroit point ; & je tenois bon , d'autant plus qu'il étoit très - incertain qu'Ayto-Confu fût encore arrivé. Je lui demandai si le Billetana-Gueta-Ammonios étoit à Tcherkin ? Il me répondit de l'air le plus tranquille & le plus assuré , qu'il n'y étoit point. Personne au monde ne sait dissimuler comme les Abyssiniens. Ce talent est né avec eux , & ils le perfectionnent en l'exerçant continuellement. Toutefois constans dans nos résolutions , nous restâmes à Eggir-Dembic ; & comme le nouveau venu vit qu'il ne pouvoit obtenir ce qu'il vouloit , il quitta notre tente & nous nous couchâmes. L'Abyssinien ne parut point fâché en s'en allant : mais il lui échappa de dire en parlant à lui-même : " Je ne puis vous blâmer. Rien n'est aussi utile que d'avoir de la fermeté dans un pareil voyage. "

Le 2 de Janvier , à sept heures du matin , après avoir arrangé & parfumé mes cheveux , suivant l'usage du pays , après avoir changé de vêtemens , & n'ayant d'autres armes qu'un couteau que je portois à ma ceinture , avec une paire de pistolets , je sortis de ma tente pour monter ma mule & prendre la route de Tcherkin. Je vis alors Welleta - Yafous , ce même

domestique de Confu, lequel étoit venu me joindre la veille. Il tiroit les pigeons & les pintades du panier où mes domestiques les avoient mis; & les fémant à terre, il dit à ceux qui vouloient l'interrompre: " Jetez loin ces mauvaises viandes. Vous aurez aujourd'hui un bien meilleur déjeuner & un bien meilleur dîner, — Aussi se tournant vers moi d'un air extrêmement satisfait de me voir paré à l'abyssinienne, il sauta sur la mule, & nous partîmes tous ensemble, allant un meilleur train que de coutume, grâces aux deux mules qu'on nous avoit menées pour aider à porter notre bagage.

Nous passâmes au milieu de plusieurs petits villages. A huit heures & demie, nous arrivâmes au pied de la montagne de Tcherkin, que nous contournâmes à l'ouest; & ensuite au nord, en la laissant toujours à notre droite. A dix heures vingt minutes, nous plantâmes notre tente dans le marché de Tcherkin. La place où l'on tient ce marché est un vaste champ ombragé d'arbres très-beaux, d'une hauteur & d'une grosseur prodigieuse, & arrosés par un ruisseau limpide qui court dans un lit de cailloux plus blancs que la neige.

CHAPITRE II.

Ozoro-Esther reçoit M. Bruce à Tcherkin. — Chasse de l'éléphant, du rhinocéros & du buffle.

L'IMPATIENT Welleta-Yasous voulut à peine me donner le temps de voir mon quart-de-cercle & mes autres instrumens arrangés dans ma tente. Il se hâta de me conduire par un sentier étroit & tortueux, au-haut de la montagne. A chaque angle que forme ce sentier, on a mis un gros quartier de rocher pour placer la mousqueterie qui peut de-là enfiler les différens étages qui sont au-dessous. Nous arrivâmes enfin à la maison de Confu, & nous trouvâmes dans la première cour le chambellan Ammonios, que Welleta-Yasous m'avoit assuré la veille être encore à Gondar. Mais cela ne me surprit point; car il m'avoit dit, dans ma tente, qu'Ayto-Confu étoit arrivé. Je trouvai là beaucoup d'anciennes connoissances que j'avois vues souvent à Gondar, chez Ozoro-Esther, & qui s'empresèrent de me complimenter avec autant de démonstrations de joie que si j'étois arrivé d'un très-long voyage.

L'on me conduisit alors dans un appartement reculé, où à mon grand étonnement, je trouvai, non Ayto-Confu, mais Ozoro-Esther sa mère. Elle étoit assise sur un sofa, & avoit à ses pieds la fille du secrétaire du roi, la jeune & belle Tecla-Mariam. Bientôt après, je vis paroître le secrétaire lui-même & plusieurs autres personnes de la cour. Après avoir fait un profond salut: "Ozoro-Esther, lui dis-je, je suis si agréablement surpris, qu'il m'est impossible de parler. Eh! comment avez-vous pu quitter Gondar pour venir dans ce désert? Quant à Tecla-Mariam, je ne suis point étonné de la voir. Je fais que dans tous les temps elle aimeroit mieux mourir que de vous quitter: mais que vous soyiez venue ici l'une & l'autre, sans Ayto-Confu, & en si peu de temps, c'est ce que je ne puis comprendre. »

" Il n'y a pourtant rien là de fort étrange, répondit Ozoro-Esther. Les troupes du Begemder ont enlevé le ras Michaël, mon époux, & Dieu sait où elles l'ont mené. Ainsi, me trouvant veuve, j'ai résolu d'aller prier pour mon époux à Jérusalem, d'y mourir & d'être enterrée dans le Saint-Sépulchre. Vous ne vou-

lez pas demeurer avec nous. Nous irons donc avec vous. Y a-t-il quelque chose de surprenant à tout cela ? „

“ Mais, avouez - moi la vérité, dit Tecla-Mariam, vous qui connoissez tout en regardant à travers vos longues lunettes, est - ce que vous n'avez point lu dans les étoiles que nous viendrions vous attendre ici ? „ — “ Madame, lui répondis - je, s'il y avoit dans le firmament une étoile qui m'eût annoncé une si agréable nouvelle, je me ferois livré à l'ancienne idolâtrie de ces contrées, j'aurois adoré cette étoile tout le reste de ma vie. „

L'on servit alors le déjeuner. La conversation s'anima. Le secrétaire du roi m'apprit que le roi en rendant les villages à l'iteghé, conformément à son dernier traité avec Powussen, avoit cru pouvoir donner une partie de ces villages à Ozoro-Esther, fille de l'iteghé, afin de marquer la gratitude qu'il conservoit des services du ras Michaël. Ayto-Confu allant à la chasse à Tcherkin, avoit emmené sa mère avec lui pour la mettre en possession de ses villages; car les gens de l'iteghé n'étoient pas des agneaux, & ils n'obéissoient aux ordres

du roi & même à ceux de l'empire que quand cela leur convenoit.

Il ne manquoit plus à notre satisfaction que d'avoir avec nous Ayto-Confu. Il arriva à quatre heures, ainsi qu'Ayto-Engedan; & ils emmenèrent nombreuse compagnie. L'on ne songeoit qu'à se réjouir. Il étoit venu avec Ayto-Confu sept femmes, toutes parentes & amies d'Ozoro-Esther; & j'avoue que ce jour fut un des plus agréables de ma vie. J'oubliai tout-à-fait le pénible voyage que je venois d'entreprendre & tous les dangers qui m'attendoient. Si j'y songeai, ce ne fut que pour regretter d'être si près de quitter pour jamais l'Abyssinie. Ayto-Confu me dit qu'on avoit débité à Gondar que j'avois été assassiné par les payfans de Gimbaar; mais qu'on avoit bientôt su le contraire. Cependant Engedan & lui avoient mis en passant le feu au plus petit village de Gimbaar, & levé une contribution de onze onces d'or dans les deux autres.

La maison qu'Ayto-Confu a à Tcherkin est placée sur le bord d'un précipice qui prend son nom de la montagne d'Amba-Tcherkin. Cette maison est toute entière construite de

roseaux très-artistement arrangés. Les roseaux qui forment les clissages du dehors sont si bien joints qu'il est impossible que la pluie ni le vent passent à travers. L'entrée fait face au midi & est tortueuse, difficile, & à moitié chemin du rocher. Du côté du levant jaillit une très-belle source qui fournit d'excellente eau dans la maison. Cependant cette maison, quoique presque inaccessible, n'est pas facile à défendre, & offre peu de sûreté à son maître, parce que les Shangallas peuvent aisément y mettre le feu en attachant au bout de leurs flèches de la filasse enflammée, ou quelque autre matière combustible. Les Abyssiniens peuvent également la détruire à coups de fusil, en enveloppant leurs balles dans du coton. Les appartemens de cette maison sont garnis de tapisseries, & le parquet est partout couvert de tapis.

Les environs de Tcherkin sont remplis de gibier de toute espèce. Il y a aussi beaucoup d'éléphants, de rhinocéros & de buffles qui, pour la forme, ne diffèrent en rien des buffles d'Égypte & d'Europe, mais qui sont infiniment plus féroces & plus dangereux. Il y a même en outre une chose très-remarquable,

c'est que, contre l'ordinaire des animaux qui ne sont point carnivores, ils attaquent les voyageurs & les chasseurs; & il faut beaucoup d'adresse pour pouvoir leur échapper. Il semble en même temps qu'ils ne cherchent que leur aise & leur plaisir. Couchés à l'ombre des arbres les plus épais, au bord des eaux dont ils font beaucoup d'usage, ils dorment profondément pendant le jour. La chair de la femelle est excellente quand elle est grasse: mais celle du mâle est dure, maigre & d'un goût désagréable. Les cornes de ces animaux sont employées à différentes choses par les tourneurs Abyssiniens, qui sont très-adroits. On trouve aussi dans les bois de Tcherkin l'animal dont on tire la civette; mais les gens du pays ne savent pas l'extraire. Les Mahométans seuls connoissent cet art.

Quoique nous fussions tous heureux dans la montagne enchanteresse de Tcherkin, l'esprit ardent d'Ayto-Confu ne lui permit pas de jouir long-temps du repos. Il étoit venu pour chasser l'éléphant, & il ne voulut pas différer la chasse. Tous ceux qui avoient quelque expérience dans ce genre de chasse, s'étoient rassemblés de fort loin à Tcherkin. Ayto-Confu

& Engedan, dès l'instant de leur arrivée, ne cessioient de regarder, du haut de la montagne, leurs gens, qui arrangeoient & dresseoient leurs chevaux dans la place du marché. On avoit porté du Kuara beaucoup de paquets de ces superbes roseaux dont on fait des javelines; & toute la maison de mon jeune ami étoit occupée à y faire des pointes de la manière qu'on éroyoit la plus avantageuse. Pour moi, quelque satisfait que j'eusse été de rester comme j'étois, je ne pus voir tous les préparatifs qu'on faisoit sans éprouver le désir de partager un si noble amusement. D'un autre côté, les dames avec lesquelles nous étions disoient que nous les quittions pour aller chercher la mort ou l'esclavage, & qu'elles ne doutoient pas que si les Shangallas ne nous rencontroient point, ils ne vinssent jusques sur la montagne pour les égorger. Mais on leur laissa l'Azage-Kiryllos & le Biletana Gueta-Ammonios, avec un grand nombre de soldats pour les défendre; & d'ailleurs nous étions sûrs que les Shangallas, sachant que nous étions sortis en troupe & bien armés, auroient soin de se tenir cachés dans le fond de leurs forêts, & le plus loin de nous qu'ils pourroient.

Le 6 Janvier 1772, nous montâmes à cheval une heure avant le jour, après avoir bien déjeuné. Nous étions une trentaine de la suite d'Ayto-Confu; mais nous fûmes joints par un autre parti de cavaliers & de gens de pied, qui faisoient leur principale occupation de la chasse de l'éléphant. Ces gens vivent continuellement dans les bois. Ils ne connoissent presque pas l'usage du pain, & ne se nourrissent que de la chair des animaux qu'ils tuent, principalement de l'éléphant & du rhinocéros. Ils sont extrêmement adroits, légers, agiles, soit à cheval, soit à pied. Leur peau est très-brune, mais très-peu d'entr'eux l'ont tout-à-fait noire. Leurs cheveux ne sont point laineux, & leurs traits ressemblent assez à ceux des Européens. On les appelle les *Agagéers*, & ce n'est point le nom de leur nation, mais de leur profession. Ce mot, qui vient d'*Agar*, signifie couper le jarret avec une arme tranchante, ou plutôt couper le nerf du talon; & il caractérise véritablement la manière dont on tue les éléphants, manière que je vais décrire en peu de mots.

Deux hommes, absolument nus, montent un cheval. Ils sont, dis-je, absolument nus,

parce qu'il ne faut pas que le moindre hail-
lon puisse les faire accrocher par les branches
des arbres & des buissons, quand ils veulent
fuir devant leur vigilant ennemi. Un de ces
cavaliers, placé sur le devant du cheval, tan-
tôt ayant une selle, tantôt n'en ayant point,
tient un bâton court de la main droite, &
de l'autre la bride du cheval, qu'il manie
attentivement. Son camarade, en croupe der-
rière lui, est armé d'un large sabre, pareil à
ces sabres esclavoniens qu'on nous apporte de
Trieste. Il tient dans sa main gauche la poi-
gnée du sabre. Quatorze pouces de la lame
sont bien recouverts avec de la ficelle. Ainsi
il peut prendre cette partie de la lame avec
la main droite, sans courir risque de se blef-
ser; & quoique cette arme soit tranchante
comme un rasoir, il la porte sans fourreau.

Des qu'on a découvert l'éléphant occupé à
brouter, l'homme qui conduit le cheval s'a-
vance droit à lui le plus près qu'il lui est
possible, ou s'il fuit, il traverse devant lui
dans toutes les directions, en criant de toute
sa force: " Je suis un tel, ou un tel. C'est-
là mon cheval, qui porte un tel nom. J'ai
tué votre père dans tel endroit, & votre

grand-père dans tel autre ; à présent je viens pour vous tuer. Vous n'êtes qu'un âne en comparaison de vos pères. » — Le cavalier croit réellement que l'éléphant comprend ces paroles insensées, parce qu'irrité du bruit qu'il entend devant lui, l'animal cherche aussitôt à frapper avec sa trompe l'objet qui l'importune ; & au lieu de se sauver comme il le pourroit en fuyant, il poursuit le cheval qui tourne & retourne sans cesse autour de lui. Après avoir ainsi fait tourner deux ou trois fois l'éléphant, le cavalier galoppe tout auprès de lui, & en passant, laisse glisser à terre son compagnon, qui, tandis que l'éléphant est occupé du cheval, qui passe devant lui, donne adroitement un coup de son sabre sur le haut du talon, & lui coupe le nerf qui, dans l'homme, est appelé le *tendon d'Achille*.

C'est-là le moment difficile, car il faut qu'aussitôt le cavalier revienne en-arrière pour reprendre son compagnon, qui s'élance sur la croupe de son cheval. Ils poursuivent alors avec une extrême vitesse les autres éléphants, s'ils en ont fait écarter plus d'un du troupeau ; & quelquefois un habile agageer en tue jusqu'à trois dans un même troupeau. Si le

fabre est bien affilé, & que l'homme n'ait pas peur en donnant son coup, le tendon est entièrement séparé, ou s'il ne l'est pas, le poids de l'animal a bientôt achevé de le casser. Quoiqu'il en soit l'éléphant ne peut plus avancer d'un pas, & les cavaliers, revenant vers lui, le percent à coups de javelines, jusqu'à ce qu'il tombe & expire en perdant tout son sang.

L'agageer, qui étoit le plus près de moi, coupa le tendon d'un éléphant & laissa l'animal debout. Ayto - Engedan, Ayto - Confu, Guebra-Mariam & plusieurs autres percèrent de leurs lances un autre éléphant, auquel l'agageer n'avoit fait encore aucune blessure. Cependant mon agageer, après avoir réussi, comme je viens de le dire, auprès d'un premier éléphant, manqua le second; & se trouvant à l'entrée d'un bois, il reçut un coup terrible d'une branche d'arbre que l'animal avoit fait plier par son poids, & qui en se relevant jeta les deux cavaliers à terre & blessa le cheval. C'est-là ce qu'il y a de plus dangereux dans cette chasse. Quelquefois, des arbres qui sont secs & cassans, tombent sous la pression de l'immense animal qui les heurte en courant.

avec une extrême rapidité, & leur chute écrase les chasseurs ou leur ferme le passage. Mais la plupart des arbres de ce pays-là ont beaucoup de sève & plient sans se rompre; ce qui n'est pas moins dangereux, car souvent en se relevant ils frappent si rudement les chevaux & les cavaliers, qu'ils les mettent en pièces. Quelqu'adroits que soient les chasseurs, l'éléphant les attrape aussi par fois avec sa trompe; & d'un seul coup terrassant le cheval, il lui met le pied dessus & lui arrache tous les membres les uns après les autres. Beaucoup de chasseurs périssent de cette manière. En outre, dans le temps où se fait la chasse, la terre est tellement desséchée par le soleil, qu'il y a beaucoup de crévasses, & qu'il est conséquemment très-dangereux de courir à cheval.

Quand on a tué l'éléphant, on coupe toute la chair en aiguillettes, aussi minces que les rênes d'une bride, & on suspend ces aiguillettes aux branches des arbres, où elles sont bientôt séchées par le soleil. Après quoi, les agageers les serrent sans les saler en aucune manière, & ils s'en nourrissent pendant la saison des pluies.

Je ne donnerai point ici une nouvelle des-

cription de l'éléphant. Sa figure, ses mœurs, les anecdotes de sa vie sont citées par plusieurs auteurs. On les trouve surtout peintes par la main d'un grand maître, dans l'Histoire Naturelle de M. de Buffon, mon respectable & savant ami, lui qu'on doit nommer à juste titre le Pline moderne, & qui peut à-la-fois servir de modèle à l'écrivain & à l'homme du monde (1).

J'oserais cependant essayer de résoudre une difficulté qui a embarrassé M. de Buffon. — Quel usage l'éléphant peut-il faire de ses longues dents, & le rhinocéros de sa corne ? M. de Buffon rapporte le préjugé vulgaire, d'après lequel on croit que la nature n'a donné ces armes à ces animaux que pour qu'ils combattent l'un contre l'autre ; & ensuite il demande quelle peut être la raison de leur animosité ? Ni l'un ni l'autre ne sont carnivores. Ils ne s'accouplent point ensemble, ils ne sont point rivaux en amour ; & quant à leur nourriture, les vastes forêts qu'ils habitent, leur en fournissent une provision toujours abondante & nouvelle.

(1) Quand M. Bruce écrivoit ceci, la France n'avoit pas encore perdu son Pline.

Mais ni l'éléphant, ni le rhinocéros ne mangent de l'herbe. Les brebis, les chèvres, les chevaux, les bœufs se nourrissent en Afrique de branches d'arbres. Il croît dans toute l'étendue de ces immenses forêts, des arbres dont les branches sont tendres, moelleuses, pleines de suc; & l'éléphant s'en nourrit, ainsi que le rhinocéros. Ils broutent d'abord les bourgeons & les feuilles les plus tendres de ces branches. Ensuite, avec leurs cornes ou leurs dents, ils prennent l'arbre le plus près qu'ils peuvent de la racine; le dépouillent & fendent le tronc en plusieurs parties aussi minces que des lattes; puis ils prennent dans leur bouche immense tous ces morceaux du tronc & les tordent aussi facilement que nous torcions les feuilles d'une laitue. On voit tous les jours, dans les forêts de l'Afrique, des preuves différentes de ce que je viens de dire. On y voit des arbres commencés à fendre, d'autres tout-à-fait fendus; & on y trouve quelquefois des morceaux de dents d'éléphant ou de cornes de rhinocéros, qui se brisent quand ces animaux attaquent des arbres trop gros & trop durs.

Mais revenons à notre chasse. Il ne nous

restoit plus à vaincre que deux éléphants de ceux que nous avions découverts. C'étoient une femelle & son faon. Les agageers les auroient volontiers laissés tranquilles, parce que les dents de la femelle étoient très-petites, & que le jeune éléphant n'avoit aucune valeur, sa chair n'étant pas même bonne à sécher. Mais nos jeunes chasseurs ne vouloient point se borner à ce qu'ils avoient déjà. Ayant observé le lieu où les deux éléphants s'étoient retirés, ils les poursuivirent avec ardeur. La femelle fut bientôt blessée par les agageers, & tous les chasseurs vinrent l'un après l'autre lui lancer leurs dards; mais à notre grand étonnement, le jeune éléphant qui s'étoit d'abord enfui, sans qu'on le poursuivît, sortit tout-à-coup du bois & fondit avec fureur sur les hommes & sur les chevaux. Je fus surpris & véritablement touché de l'extrême sensibilité de ce jeune animal, qui voyant sa mère blessée, essaya de la défendre aux dépens de sa propre vie. Je criai alors à mes compagnons d'épargner la mère; mais il n'étoit plus temps. Le jeune éléphant m'attaqua plusieurs fois moi-même; mais je l'évitai sans peine, & je me félicite encore, quand je pense que je ne cherchai point à lui faire du mal. Cependant Ayto-

Engedan ne fut pas aussi modéré que moi, Le jeune animal l'ayant légèrement blessé à la cuisse, Engedan le perça de sa lance; plusieurs autres chasseurs le frappèrent aussi, & il tomba mort à côté de sa mère, qu'il avoit si courageusement voulu venger. Ce jeune éléphant étoit à peu près de la hauteur d'un âne, mais bien plus gros, bien plus massif; & dans sa fureur, il n'eût pas douté qu'il n'eût cassé la jambe d'un homme ou d'un cheval, s'il avoit bien pu l'atteindre avec sa trompe.

Voilà sans doute un exemple frappant des sentimens abstraits qu'un animal peut avoir à un très haut degré. Sa fuite au premier aspect des chasseurs, prouve qu'il connoissoit son propre danger; mais réfléchissant ensuite au danger de sa mère, il revint pour la défendre. Cette affection, ce devoir, qu'on peut appeler comme on le voudra, pourvu que ce ne soit point du nom d'instinct, fut plus fort que la crainte du péril; car lorsque l'animal revint, il dut avoir totalement vaincu la crainte, puisqu'il fit tous les efforts dont il fut capable, sans plus chercher à fuir.

Je pardonne volontiers à ceux de mes lec-

teurs qui s'abuseront assez sur mon compte & sur le leur, pour croire que je ne cherche ici qu'à mériter l'honneur de les amuser, honneur que pourtant je n'ambitionne ni n'estime. Mais s'ils soupçonnoient que dans ce que je viens de raconter, faisant usage du privilège des voyageurs, je me sois jeté un peu dans le merveilleux, il me semble qu'ils donneroient une plus grande preuve de leur discernement, que lorsqu'ils ont montré tant de répugnance à croire qu'on pût réellement manger de la viande crue; chose qui a pourtant été attestée par tous ceux qui ont voyagé en Abyssinie dans les deux derniers siècles; chose qui bien que contraire à nos usages, n'a rien de déraisonnable en soi, & qui ne peut être révoquée en doute que par l'ignorance, la petitesse d'esprit & le désir immodéré de trouver des torts partout, défaut qui est ordinairement le partage de ceux-là mêmes qui ont cru qu'un homme pouvoit se mettre dans une bouteille d'une pinte.

Ce que j'ai dit sur le jeune éléphant contient des difficultés d'un autre genre, quoique je sois bien persuadé que ce fait sera aisément cru par ceux qui ne peuvent croire qu'on

mange de la viande crue. Cependant, dans l'un & l'autre cas, je me suis conformé à la plus exacte vérité; & je prie mes lecteurs de croire que s'ils connoissoient bien l'auteur de cet ouvrage, ils sauroient qu'il est moins probable qu'il invente un mensonge pour le plaisir de les divertir, que non pas que les deux faits dont il vient de parler soient vrais. Cet auteur met toute sa gloire à avoir exécuté son entreprise toute entière, & non à avoir été témoin d'un incident qu'on peut croire, sans que cela lui fasse aucun honneur & dont on peut douter, sans que ce doute influe en rien sur l'estime que lui doivent les gens éclairés. Ce n'est que pour ces gens éclairés qu'il écrit, & ce sont les seuls à qui son ouvrage peut être utile.

Les agageers s'étant procuré assez de viande pour se nourrir long-temps, ne voulurent absolument pas continuer leur chasse. Une partie d'entr'eux se mit à dépecer la femelle, parce qu'elle sembloit la plus grasse. Le premier éléphant qu'on avoit abattu étoit celui qui valoit le plus, à cause de la longueur de ses dents. Il restoit encore en vie; & quoiqu'il eût le nerf du talon coupé, & qu'il ne pût plus se

défendre qu'avec sa trompe, il ne paroïssoit pas encore aisé à tuer, sans le secours des agageers.

Nous allâmes à la poursuite des rhinocéros & des buffles: mais quoiqu'il y en eût beaucoup dans les environs, nous ne pûmes pas les trouver. Le bruit que nous avions fait le matin en combattant les éléphants, les avoit sans doute engagés à se cacher. Il n'y eut qu'un seul rhinocéros qui fut aperçu par un de nos gens. Nous nous rassemblâmes le soir autour d'un grand feu, & nous passâmes la nuit sous les arbres. Je vis là de quelle manière on s'y prenoit pour arracher les grandes dents de l'éléphant. On mit les mâchoires sur le feu & on les fit rôtir jusqu'à ce que la partie creuse & mince des dents, c'est-à-dire, la partie la plus proche de la racine, fût presque entièrement consummée; alors les dents cédèrent aisément. Il faut observer que quand on ne brûleroit pas le bas des dents, il n'auroit aucune valeur.

Le lendemain, à la pointe du jour, nous montâmes à cheval pour chercher les rhinocéros que nous avions entendu mugir en

grand nombre aux approches du matin. Les agageers se joignirent à nous ; & après que nous eûmes cherché environ une heure dans le plus épais du bois, un rhinocéros sortit tout-à-coup & traversa la plaine avec une extrême violence pour gagner un champ de roseaux qui étoit à environ deux milles de distance : mais, quoiqu'il courût avec une étonnante rapidité, vu l'énormité de sa masse, il fut bientôt percé de trente ou quarante javelines, ce qui lui fit changer sa course ; & au lieu d'entrer dans les roseaux, il pénétra dans le creux d'un étroit ravin, où il n'y avoit point d'issue, & en s'y enfonçant, il brisa une douzaine de javelines attachées à son corps. Nous le crûmes pris là comme dans une trape, puisqu'à peine il avoit assez de place pour pouvoir se retourner. Un esclave, qui étoit sur la hauteur, lui tira alors un coup de fusil à la tête, & l'animal tomba aussitôt, comme s'il eût été mort. Tous ceux de nos gens qui étoient à pied, sautèrent dans le ravin, armés de leurs coutelas, & ils commençoient à frapper le rhinocéros, quand l'animal se releva sur ses genoux. Heureusement, un des agageers lui coupa aussitôt le nerf de la jambe

de derrière. Sans cela, les chasseurs auroient passé un mauvais quart-d'heure.

Quand on eût achevé de tuer le rhinocéros, je fus curieux de voir où avoit porté le coup de fusil qui avoit terrassé un animal si énorme. Je ne doutois point que ce ne fût dans la cervelle : mais je me trompois. La balle n'avoit attrapé que la pointe de la corne, dont elle avoit cassé un peu plus d'un pouce ; & la commotion occasionnée par ce coup, l'avoit tellement étourdi, qu'il étoit tombé roide & n'étoit revenu à lui que quand son sang avoit coulé. Je vis très-certainement que le rhinocéros n'avoit point été touché ailleurs ; & je pris la corne que je conserve encore (1).

Tandis que nous étions encore autour du rhinocéros, le Billetana-Gueta-Ammonios vint nous joindre & nous apprit qu'un message du roi avoit obligé l'Azage-Kyrillos à s'en retourner à Gondar. Il nous dit aussi que deux envoyés de l'iteghé étoient arrivés, l'un portant un message pour Ayto-Confu, & l'autre pour Ozoro-Esther ; & qu'en conséquence, Ozoro-Esther ordonnoit à son fils de quitter

(1) Voyez dans l'appendix l'article du rhinocéros.

la chasse. Il fallut obéir. Cependant Ammonios vouloit prendre part à nos amusemens ; & les gens du pays nous ayant dit qu'il y avoit beaucoup de buffles sous les grands arbres & près des étangs , à l'ouest de l'endroit où nous étions , nous convînmes de nous en retourner en continuant à chasser & sans trop nous presser.

A peine avions-nous fait quelques pas , qu'il partit entre Engedan & moi , un sanglier que je tuai à l'instant d'un coup de javeline. Un quart-d'heure après , un autre se leva devant Engedan , & il eut le sort du premier. J'avois été accoutumé à cette sorte de chasse pendant mon séjour en Barbarie , & j'y étois bien plus adroit que les Abyssiens ; ce qui me mit un peu de pair avec mes compagnons qui n'avoient pas manqué de plaisanter beaucoup de ce que mon cheval refusoit de s'approcher des éléphants & des rhinocéros. Cependant , personne ne voulut emporter les sangliers que je venois de tuer. Les Abyssiens regardent ces animaux comme immondes.

Ammonios étoit un homme d'une conduite & d'un courage éprouvés , & âgé d'une soixan-

tainc d'années. Il avoit servi dans toutes les guerres du ras Michael, & on l'avoit placé auprès d'Ayto-Confu pour lui servir de guide & modérer son ardeur belliqueuse & son impétuosité. Cependant Ammonibs, grand, mal fait, plus gros que ne le sont en général les Abyssiniens, étoit d'une lenteur ridicule dans ses discours & dans tous ses mouvemens, & aussi pédant, aussi grave qu'on puisse l'imaginer. Il employoit tous ses momens de loisir à lire l'Ecriture-Sainte, & il en auroit volontiers parlé sans cesse. Il avoit presque toujours servi dans l'infanterie; & quoiqu'il montât à cheval comme le commun des Abyssiniens, quoiqu'il eût assez bonne mine en galoppant dans la plaine, il sembloit manquer d'agilité; & les longues courroies au bout desquelles est un anneau de fer où l'on passe l'orteil, & sa mauvaise bride, ne lui permettoient pas d'arrêter son cheval, de le faire tourner, de le manier enfin comme il vouloit.

Un sanglier passa à notre droite, blessa un cheval & un esclave d'Ayto-Confu, & se sauva. Du même côté on fit partir deux buffles, dont un blessa aussi un cheval. Ayto-Confu, Engedan, Guebra-Mariam & moi, partageâ-

mes l'honneur de tuer l'autre sans courir aucun risque. Tout cela se passa en une heure de temps. Notre chasse sembloit ne devoir nous promettre que du plaisir. Nos chevaux étoient un peu essoufflés, mais non pas fatigués ; & quoique nous eussions repris le chemin du logis, nous n'en étions pas moins attentifs à chercher de quoi nous exercer encore. Ammonios marchoit alors à notre gauche parmi les halliers & les grands arbres qui ombragent les bords de la rivière de Bedowi, rivière qui forme là plusieurs bassins très-profonds. Soit qu'Ammonios eût attaqué le buffle, qui s'étoit enfui de nous, ou que le buffle eût attaqué Ammonios, bien est-il sûr que celui-ci blessa légèrement le premier à la croupe ; mais en revanche l'animal renversa d'un coup de corne & l'homme & son cheval. Heureusement le manteau d'Ammonios se détacha de lui, & le buffle s'arrêta un instant à le mettre en pièces, puis à fouler le cheval sous ses pieds : mais dès qu'il vit l'homme se relever, il courut à sa poursuite. Ammonios se mit derrière un gros arbre, puis derrière un autre encore plus gros. Le buffle tournoit autour de l'arbre en ferrant Ammonios de fort près, & il y avoit apparence qu'il l'alloit percer d'un coup

de corne, parce que le pauvre Abyssinien n'étoit pas accoutumé à se remuer très-vivement. Ayto-Engedan qui étoit assez près de lui, & qui auroit pu le secourir, s'amusoit à rire aux éclats de la bizarre figure d'un homme ordinairement fort grave, qui étoit tout nud & se remuoit avec une extrême légèreté; & en même-temps Engedan appeloit Confu pour qu'il vînt jouir du même divertissement que lui.

Dès que j'entendis les cris d'Engedan, je traversai les halliers & je courus à l'endroit où il étoit. J'avoue que je ne pus m'empêcher de rire aussi de la mine que faisoit notre pauvre ami, en veillant attentivement les moindres mouvemens de l'animal, qui le pressoit toujours davantage & sembloit s'obstiner à ne pas l'abandonner. Engedan me cria, sitôt qu'il m'aperçut: "Yagoubé, au nom du Christ & de la Sainte-Vierge, ne faites rien jusqu'à ce que Confu soit arrivé." Confu vint bientôt & rit encore plus qu'Engedan, sans chercher à débarrasser Ammonios. Au contraire, il lui cria, en joignant ses deux mains: "Fort bien, Ammonios. Je n'ai jamais vu un combat mieux afforti."

Cependant le pauvre Ammonios fuyant tou-

jours d'un arbre à l'autre, étoit arrivé très-près de la rivière; & les buissons, & surtout l'attention qu'il avoit à se garantir de la fureur du buffle, l'empêchoient de voir combien les écores de cette rivière étoient élevées. Il n'y avoit rien de plus plaisant que de le voir embrasser l'arbre, derrière lequel il se réfugioit, & regarder, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, pour découvrir par où l'animal vouloit l'attaquer. Il avoit raison d'y être attentif, car le buffle irrité, frappoit du pied la terre & la faisoit voler au loin. — "Seigneur, dis-je alors à Ayte-Coufu, il seroit bien malheureux pour nous que ce jeu finit par nous obliger à emporter le corps d'Ammonios tué au milieu de nous, sans que nous eussions essayé de le défendre." — En achevant ces mots, je me glissai par derrière les arbres, & je criai à Ammonios de se jeter dans la rivière, pendant que je frapperois le buffle; & comme je vis que l'animal tournoit la tête d'un autre côté, je lui enfonçai dans le bas du ventre une lance qui lui perça les intestins & alla sortir de plus d'un pied de l'autre côté. Cette lance n'étoit pas très-grosse par le bout: mais elle avoit le fût d'un bois dur & fort que l'animal ne put pas casser en se frottant contre

les arbres & les buissons. Tandis qu'il se débatoit ainsi, Ammonios s'échappa entre les halliers, & se jeta dans la rivière. Mais il y avoit un autre danger que je n'avois pas prévu. La rivière étoit très-profonde; Ammonios ne savoit pas nager; & il se seroit infailliblement noyé, s'il n'avoit pas eu le bonheur de saisir les racines d'un arbre qui étoit très-près de l'eau; & il resta là délivré de son ennemi, jusqu'à ce que nos gens allassent l'en retirer & le missent enfin en sûreté.

Cependant le buffle mortellement blessé, & ne voyant plus Ammonios, tourna sa fureur contre nous, dont il étoit à environ quarante pas de distance. Il accouroit pour frapper le cavalier le plus près de lui, quand Aytô-Confu ordonna à deux de ses gens de tirer chacun un coup de fusil à la tête de l'animal, qui aussitôt tomba foudroyé. Les deux premiers buffles que nous avions tirés étoient des femelles, mais celui-ci étoit un mâle, & même un des plus gros que j'eusse jamais vus. Quoiqu'il ne fût point gras, je jugeai qu'il devoit peser au moins de 350 à 400 livres. Ses cornes avoient environ cinquante-deux pouces de longueur, en prenant depuis la racine &

suivant leur courbe; leur circonférence étoit de neuf pouces, & elles étoient plates & non pas rondes. Ayto-Confu fit couper la tête de ce buffle, & en fit bien ôter toute la chair; après quoi il la suspendit dans la galerie, parmi plusieurs trompes d'éléphant & plusieurs cornes de rhinocéros, qui en faisoient déjà l'ornement, & il y mit cette inscription en abyssinien; "Yagoubé (1) tua ce buffle aux bords du Bédowi."

Nous étions déjà à la vne de la maison de mon ami, où nous nous rendîmes sans chasser davantage. Ni les plaisanteries de nos jeunes gens, ni leurs consolations ne purent arracher un seul mot à Ammbnios. Je lui demandai s'il étoit blessé, & il ne me répondit que par ce passage de l'Ecriture: "Celui qui aime le danger, périra au milieu du danger." Cependant le soir, Ozoro-Esther parut fâchée contre son fils, soit qu'elle le fût réellement, ou qu'elle seignât de l'être; & Ammonios, qui aimoit sincèrement Ayto-Confu, ne voulant pas lui causer du désagrément, reprit son humeur ordinaire, & fit par ce moyen renai-

(1) Il y a dans l'original Yagoubé le Kipt.

tre le contentement dans toute la société. Ce qui augmenta notre joie, c'est que les deux messagers nous apportèrent une forte provision d'eau-de-vie. Ils portèrent en même temps à Ozoro-Esther des ordres de sa mère & du roi, pour qu'elle me déterminât à retourner à Gondar, ou bien pour y revenir tout de suite elle-même.

Le jour que nous étions partis pour la chasse, il étoit arrivé du Ras-el-Feel des chameaux, que Yafine m'envoyoit pour charrier mon bagage; car à Tcherkin on ne se sert que de mulets. Les conducteurs des ces chameaux me dirent que les Shangallas étoient descendus vers les bords du Tacazzé; ainsi c'étoit l'inst. tant de passer sans crainte. Ils m'apprirent aussi qu'Abd-el-Jelliel, le shum, qui avoit précédé Yafine, & qui étoit à-la-fois son beau-père & son mortel ennemi, avoit été vu du côté de Sancabo, qu'il n'avoit que quatre hommes, & que comme il étoit lui-même un franc poltron, il n'étoit pas probable qu'il osât rien entreprendre contre nous; mais que nous ferions pourtant bien de nous tenir sur nos gardes.

Le marché de Tcherkin se tient le samedi.

On

On y vend du coton, qui n'est point préparé, ainsi que de grosses toiles de coton, du bétail & du miel. Jadis les Shangallas inquiétoient beaucoup Tcherkin : mais depuis trente ans, ils y ont fait très-peu de mal. La petite vérole a fait tant de ravage parmi cette nation des Shangallas, que leur nombre est extrêmement diminué, & ils sont conséquemment hors d'état de troubler leurs voisins. Je vis à Tcherkin une prodigieuse quantité de scorpions noirs, d'une très-petite espèce. Ils ne se tiennent guère dans les maisons, mais on les trouve cachés sous des pierres. Plusieurs de nos gens en furent piqués ; & ces piqures ne leur occasionnèrent qu'une très-petite enflure, & une sorte de froid douloureux dans la partie piquée, ce qui se dissipoit toujours au bout de quelques heures.

Depuis la descente de Mōura, (1) jusqu'à Tcherkin, tout le pays est couvert de bois. Les chemins y sont raboteux & remplis de fonderies : mais à mon passage j'en fus dédommagé par le beau temps que j'eus. Le ther-

(1) Sur la montagne de Debra-Tzaï, où est situé Koscam.

momètre (1) s'élevoit à la vérité jusqu'à 115 deg. : mais il faisoit frais à l'ombre ; & sur le bord des rivières, je trouvois toujours une jolie brise de nord-est, surtout vers midi. Le matin, il faisoit calme ou très-peu de vent de nord-est, & à neuf heures la brise passoit régulièrement au nord-ouest, & le calme succédoit bientôt. Vers les quatre heures de l'après-midi, le vent souffloit communément de l'ouest : mais pendant la nuit, on distinguoit constamment deux courans d'air. Celui qui étoit le plus bas venoit du nord-est, & tournoit vers le matin, un peu à l'est, tandis que des nuages blancs très-légers & très-élevés, courant rapidement du sud-ouest, indiquoient que le vent régnoit en-haut dans cette direction. Depuis le premier Janvier, les nuits & les matinées furent un peu sombres : mais le reste du jour étoit extrêmement ferein.

Le mercredi 8 Janvier 1772, ayant rectifié mon quart-de-cercle, je pris la hauteur du soleil à midi, & je trouvai la latitude de Tcherkin, par les 13 deg., 7 min. 30 sec. nord ; & prenant le medium entre cette obser-

(1) Le thermomètre de Farenheit.

vation & la hauteur de onze étoiles que j'observai la nuit suivante, je déterminai la latitude de Tcherkin-Amba, par 15 deg. , 7 min. , 35 sec. nord.

Quoique dès l'instant que j'eus achevé mes observations, je fusse prêt à partir, je fus obligé de promettre à mes amis de rester avec eux jusqu'au 15, parce qu'Ozoro-Esther & sa société ne devoient reprendre le chemin de Gondar que le 16. Mais je ne consentis pourtant à ce retard, qu'à condition qu'on ne me retiendrait pas davantage. Le roi avoit recommandé à mes amis de faire un pareil accord avec moi, si je persistois absolument à vouloir m'en aller; & les choses étant ainsi arrangées, nous nous abandonnâmes à la joie & au plaisir.

CHAPITRE III.

Route de Tcherkin à Hor-Cacamoot, dans le Ras-el-Feel. — Détails sur Hor-Cacamoot

LE 15 Janvier 1772, à huit heures un quart du matin, nous partîmes de Tcherkin, & en quittant la ville, nous entrâmes dans le bois. Nous marchions lentement, car nos chameaux étoient excessivement chargés, & le mauvais chemin que nous suivions, si tant est qu'on puisse l'appeler un chemin, nous étoit tout-à-fait inconnu. Après une heure de marche, nous laissâmes à notre droite un petit village habité par les gens (1) qui font la chasse de l'éléphant. Nous allions alors droit au nord. A mesure que nous avançons, nous trouvons le bois plus épais, plus sombre & rempli d'herbe très-haute. Une demi-heure ensuite, nous rencontrâmes encore un petit village dont nous passâmes très-près, & que nous laissâmes aussi à notre droite. Nous tournâmes alors au nord-ouest, & en suivant la même direction, nous trouvâmes plusieurs autres vil-

(1) Les agageers.

lages, tous habités par des chasseurs qui pour la plupart sont Mahométans.

A midi trois quarts, nous arrivâmes sur le bord d'une petite rivière qui court droit à l'ouest-nord-ouest, & va se jeter dans le Germa. Nous fîmes là une petite halte ; & à une heure dix minutes, nous nous remîmes en route, à travers le bois le plus fourré, le plus difficile à pénétrer que j'aie jamais vu. A quatre heures & demie, nous campâmes à environ deux milles à l'ouest d'Amba-Daid, petit village souvent détruit par les Shangallas, mais alors nouvellement rebâti & fortifié par les agageers & leurs familles, sous la protection d'Ayto-Confu. Nous n'allâmes pas loger dans ce village, parce que nous aimâmes mieux rester sur le bord d'un ruisseau que nous avions trouvé là, & qui court vers le nord pour aller se perdre dans l'Angrab.

Le 16, à sept heures & demie du matin, nous reprîmes notre route & nous marchâmes alors droit à l'ouest. Au bout d'une heure & demie, nous vîmes sur le bord du Germa, grande rivière qui court au nord-nord-ouest & se réunit à l'Angrab. A neuf heures un

quart, nous guéâmes le Germa; & suivant alors une direction nord-ouest, toujours à travers des bois très-épais, nous arrivâmes à Dabdo, montagne jadis assez peuplée, mais devenue presque déserte, parce que les Shangallas en ont fréquemment détruit les habitans.

A dix heures vingt minutes, marchant toujours dans le bois & sur un sol où nous trouvions à chaque pas des crevasses occasionnées par la chaleur, nous vinmes auprès d'un marais plein d'herbe, & où il y a une source assez abondante d'eau sale & trouble. C'est-là que viennent les chasseurs de l'éléphant, ainsi que les Shangallas leurs rivaux. C'est-là qu'il a été versé des flots de sang humain par des gens qui n'étoient partis de chez eux que dans l'intention de tuer des bêtes sauvages. Les Baafas ou les Dobenas-Shangallas possèdent le pays qui est à quatre journées de marche au nord-est de ce marais.

A onze heures un quart, nous vinmes auprès de la rivière de Terkwa, qui court au nord-ouest & tombe dans l'Angrab. Cette rivière de Terkwa formoit alors plusieurs grands étangs. Ses bords étoient couverts d'herbe

très-haute, & son eau étoit trouble & avoit un goût terreux. A midi, nous traversâmes le Terkwa, & marchant droit au nord, nous arrivâmes une heure après sur les bords du Dongola, dont le cours est de l'est à l'ouest. Une heure après avoir passé le Dongola, nous rencontrâmes une autre rivière qu'on appelle le *Jibbel-Myrat*, qui coulant aussi de l'est à l'ouest, servit jadis de limites entre le Senaar & l'Abyssinie.

L'histoire ne nous apprend point à quelle époque, ni à quelle occasion ces limites furent changées; mais il est probable que ce fut l'effet de quelqu'invasion de la part des Abyssiniens; car la Nubie a perdu dès-lors une grande portion de son territoire. Quelques minutes après avoir passé la rivière de *Jibbel-Myrat*, nous trouvâmes celle de *Woodo* qui est plus grande, qui coule sur un fond de roches & qui est remplie de petits poissons bruns & argentés. Dans l'endroit où nous guéâmes le *Woodo*, cette rivière va de l'ouest à l'est & tombe dans l'*Angrab*. Nous passâmes la nuit sur les bords du *Woodo*: mais ce ne fut point sans inquiétude, car nous découvrîmes dans le sable les traces toutes fraîches

de pieds humains , qu'à leur longueur & à la grandeur du talon , nos gens assurèrent être ceux des Shangallas. Cependant il ne nous arriva rien de fâcheux.

Le 17 , nous nous remîmes en route avant sept heures du matin. Nous suivîmes alors une direction nord , puis nord-ouest , & ensuite nous fîmes face à l'ouest. Nous vîmes la montagne d'Andoval , à quatre milles de distance , à l'ouest-nord-ouest de nous. A huit heures quarante minutes , marchant droit à l'ouest , nous avions cette même montagne d'Andoval au nord , & les montagnes d'Awassa au sud. Les montagnes d'Awassa forment une chaîne qui part du nord & s'étend au sud jusques à Dabda & à Abra-Amba. Cette chaîne est bornée au nord par Landoval qui est une petite montagne très pointue. Nous fîmes halte quelques minutes , puis nous reprîmes notre route vers l'ouest & le nord-ouest jusques à une heure & demie , que nous arrivâmes à Sancaho , où nous nous arrêtâmes.

Sancaho est une ancienne ville frontière de l'Abyssinie. Elle renferme environ trois cent maisons , très-proprement construites avec des

roseaux, dont les feuilles servent aussi à couvrir ces maisons & sont singulièrement bien arrangées. La montagne sur laquelle est la ville de Sancaho, s'élève au milieu de la plaine & ressemble à Tcherkin-Amba; mais elle est plus considérable. Un territoire fort étendu en dépend, si on peut dire toutefois que des bois entièrement abandonnés aux bêtes sauvages, dépendent des hommes. Du côté de l'est, la pente de la montagne est très-rapide, & c'est là qu'on a pratiqué un sentier étroit & tortueux, où il y a dans chaque angle de grosses pierres pour servir de retranchement à ceux qui voudroient défendre la montée avec des mousquets ou avec des arcs & des flèches. Tous les autres côtés de la montagne forment autant de précipices où il est impossible d'escalader. Les habitans de Sancaho sont les Baafas, tribu des Shangallas, convertie au mahométisme. Le gouverneur de Sancaho est absolu & a les honneurs du nagareet (1) pour faire ses proclamations. Cependant il est inférieur à celui du Ras-el-Feel. Il est même censé en dépendre, & il étoit en effet soumis à Ayto-Confu, kasmati du Ras-el-Feel, parce qu'à

(1) Tymballe.

mon départ, ce noble Abyssinien reprit le gouvernement de cette province, qu'il m'avoit cédé pendant mon séjour à Gondar.

Gimbaro, Erbab (1) de Sanchaho, étoit l'homme le plus grand & le plus gros de toute sa nation. Il avoit six pieds six pouces de haut & étoit parfaitement bien proportionné: mais son visage étoit d'une laideur hideuse. Chassant toujours à pied, il avoit, disoit-on, tué plusieurs fois des éléphants d'un seul coup de lance. Il payoit son tribut en peaux de buffles, en dents d'éléphants & en cornes de rhinocéros. Les peaux servent à faire les meilleurs boucliers, & les cornes de rhinocéros, les dents d'éléphants fournissent les manches des couteaux recourbés, que les Abyssiniens portent à leur ceinture. Tous les habitans de Sanchaho s'occupent de la chasse à l'éléphant; & la chair de cet animal est leur principale nourriture. L'Erbab Gimbaro, à la tête d'une centaine de Shangallas, avoit accompagné Yafine à Serbrakos: mais les Maures disoient qu'il ne s'étoit point distingué dans la bataille. J'avois alors eu de grandes attentions pour

(1) Chef ou gouverneur.

lui; & comme il déſiroit beaucoup de voir le roi de près, je l'avois conduit moi-même dans la tente de ce prince.

Nous campâmes à l'extrémité de la montagne de Sanchah & au ſud-oueſt de la ville, ſur les bords d'une rivière qui ayant ſa ſource à ſix milles plus loin dans le ſud, vient contourner toute la montagne & prend enſuite ſon cours vers le nord. Cette rivière étoit alors preſqu'à ſec. Tandis que nous étions occupés à planter notre tente, je chargeai un des gens de Yaſine de porter ordre à Gimbaro de nous envoyer les proviſions qui nous étoient néceſſaires pour nous & pour nos chameaux; & je lui fis dire en même temps que n'ayant que peu de chameaux, & encore affez foibles, je le priois de m'en envoyer un ou deux, qu'il pourroit porter dans ſon deſtar, à compte du tribut qu'il devoit payer cette année-là. Bientôt après, mon émiſſaire revint avec un noir aux cheveux laineux, qui étoit fils de l'Exbab, & qui me dit d'un air familier, & en très-bon amharic: "Mon père vous ſalue. Si vous mangez de ce qu'il mange, ſoyez le bien venu. „ — "Je lui demandai ce que ſon père mangeoit. „ — "Il mange d'un éléphant tué

hier, me répondit-il. Quant aux chameaux que vous demandez, mon père m'a chargé de vous dire qu'il n'en avoit point. Les éléphans sont ses chameaux, & les rhinocéros ses mules. »

Les gens d'Ayto - Confu ayant entendu ce message, & désirant autant que moi d'être rendus au Ras-el-Feel, me conseillèrent d'aller moi-même à la ville de Sancaho pour m'expliquer avec l'Erbab, qui sans doute, ajoutèrent-ils, auroit honte de me refuser. En conséquence, je mis une paire de pistolets à ma ceinture; je pris un fusil armé d'une bayonnette, & je me fis suivre par deux domestiques, ayant également chacun deux pistolets & une grosse carabine. Nous grimpâmes la montagne avec assez de peine, étant obligés plusieurs fois de nous donner la main l'un à l'autre pour nous aider à monter. Mais enfin nous entrâmes dans une grande chambre d'environ cinquante pieds de long, & garnie tout autour de têtes & de trompes d'éléphant, ainsi que de têtes de rhinocéros, de têtes monstrueuses d'hypopotame & même de quelques têtes de giraffes. On voyoit en différens endroits de grandes peaux de lion étendues à terre en guise de tapis; & quand nous entra-

mes, nous appercûmes dans le fond l'Erbab-Gimbaro, n'ayant pour tout vêtement qu'un petit morceau de toile autour des reins. C'étoit, comme je l'ai déjà remarqué, l'homme le plus grand & le plus gros que j'eusse vu de ma vie. Il avoit la peau très-noire, le nez applati, les lèvres épaisses, les cheveux laineux, & il ressembloit parfaitement à ces géans cannibales qu'on nous peint dans les contes des fées comme habitant des châteaux enchantés.

L'Erbab sembla ne s'appercevoir de mon entrée, que lorsque je fus très-près de lui. Il s'avança alors d'un air embarrassé, s'inclina, & voulut me baiser la main, que je retirai en lui disant d'un ton très-sévère. — “ Je crois, Erbab, que vous ne me connoissez point. „ — Il fit une révérence, & me répondit qu'il me connoissoit, mais qu'il n'avoit pas cru que ce fût moi qui étois campé au bord du ruisseau. — “ Vous le saviez bien, lui répliquai-je, quand vous avez envoyé votre fils, avec l'esclave de Yafine, & vous saviez aussi que vous m'aviez beaucoup d'obligations. Si vous aviez la moindre gratitude, vous ne pourriez point oublier les arrérages de tribut que je vous ai remis, ni les présens que je vous ai

faits à Serbraxos, quoique vous vous y foyez assez mal conduit. Le messager, que vous venez de m'envoyer au bord du ruisseau étoit du ton d'un rebelle. Voulez-vous être déclaré tel ?

Il me répondit que non assurément, qu'il avoit toujours été fidelle serviteur d'Ayto-Confu, du ras Michaël & du roi ; qu'il s'étoit rendu à Serbraxos dès qu'il en avoit reçu l'ordre, & qu'il obéiroit à tout ce que je lui commanderois. — “ Eh bien, lui dis-je, payez-moi le meery (1) que vous me devez, & commencez par me fournir deux chameaux. ” — Il dit qu'il n'avoit point refusé les chameaux, & que le message qu'il avoit envoyé étoit une plaisanterie. — “ Etoit-ce aussi par plaisanterie, Erbab, que vous m'avez fait dire que vous m'enverriez de la chair d'éléphant pour manger ? Avez-vous jamais vu un chrétien manger d'un animal tué par un mahométan ? ” — Il me répondit que non. Puis il me demanda pardon, en m'assurant qu'il m'enverroit du pain & du miel, & que les chameaux seroient prêts le lendemain matin. — “ Il faut qu'ils soient prêts ce soir, lui répliquai-je, &

(1) Impôt, tribut.

même avant ce soir; sans quoi j'enverrai un exprès à Ayto-Confu, pour me plaindre de vous; car je ne fais pas ce que vous pouvez méditer contre moi dans le chemin du Ras-el-Feel. „ — Il me pria avec instance de ne pas porter des plaintes à Ayto-Confu; & il me dit qu'il mettroit tous ses espions en campagne du côté du levant, afin qu'il ne pût pas passer un seul Shangalla, sans que nous en fussions avertis. Les principaux de ses gens joignirent leurs sollicitations aux siennes, & je consentis à pardonner & même à oublier tout ce qui s'étoit passé. Nous mangeâmes du pain & nous bûmes du bouza, pour prouver que notre réconciliation étoit sincère; & cette affaire finit là.

Vers les six heures du soir, je vis arriver au bord du ruisseau, deux chameaux très-vigoureux, avec trente pains de dora, & deux grands pains de farine de froment, pour moi particulièrement, une jarre de miel sauvage, qui paroissoit excellent; & à tout cela étoit joint un présent pour le domestique d'Ayto-Confu.

Le 18 à six heures du matin, l'Erbab-Gim.

baro vint lui-même dans notre tente, & nous apporta encore trente pains de dora & quatre de froment. Nous avions déjà assez de miel. Nous déjeûnâmes avec l'Erbab, pour confirmer la paix & l'amitié entre nous, & nous bûmes deux ou trois verres d'eau-de-vie très-forte, ce qui le mit de la meilleure humeur possible. Son fils voulant réparer le tort qu'il avoit eu la veille, nous mena un chameau supérieur à tous ceux que nous avions, & il en reprit un de ceux qu'on nous avoit fournis la veille. De mon côté, je fis présent à l'Erbab d'une pièce de toile de coton, & de diverses bagatelles, qui lui firent un extrême plaisir. Après quoi, nous nous séparâmes bons amis, & je promis qu'à mon retour, je m'arrêteroie une semaine à Sancaho, pour chasser l'éléphant & le rhinocéros.

Avant de partir de Sancaho, j'eus occasion de vérifier un fait d'histoire naturelle, lequel avoit été jusqu'alors douteux. M. Hasselquist, voyageur Suédois, vit pendant son séjour au Caire, deux peaux de giraffe empaillées, qui venoient de Sennaar; & il fit de ce giraffe une description aussi détaillée qu'on puisse la faire d'après l'inspection seule de sa peau, mais il

ne

ne dit rien des cornes de cet animal, parce qu'apparemment il ne les vit point. Sur quoi il resta incertain si les cornes de la giraffe étoient pleines comme celles du cerf, & s'il en pouffoit une nouvelle branche tous les ans, ou si elles étoient creuses & attachées à un os, comme celles des moutons, & conséquemment toujours la même chose. C'est ainsi que M. de Buffon a conjecturé qu'elles étoient; & j'ai eu la preuve que ce savant ne s'étoit point trompé. Les cornes de la giraffe sont tor- dues comme celles de l'antelope.

Nous quittâmes Sancaho à huit heures dix minutes. Malgré la manière amicale dont l'Er- bab Gimbaro avoit fini par en agir avec nous, mes gens se mirent dans la tête qu'il nous tendroit quelque embuche, pour pouvoir nous voler & nous assassiner. Pour moi, j'étois persuadé du contraire. Mais cela ne les empê- cha pas de quitter le chemin accoutumé pour passer dans une roselière très-fourrée, où nous ne marchions qu'avec beaucoup de peine. Nous étions obligés de couper les roseaux pour nous ouvrir un chemin, quand notre direction étoit ouest ou sud - ouest. Mes compagnons crai-

gnoient non-seulement l'Erbab, mais encore Abd-el-Jilleel.

A onze heures dix minutes nous traversâmes le Bedowi, que nous avions déjà traversé deux fois. A onze heures & demie nous le traversâmes encore. Nous marchions alors droit au sud. A midi un quart nous nous trouvâmes si embarrassés par les bois, qui nous barroient le chemin, & si fatigués d'être sans cesse obligés de baliser devant nos chameaux, que nous crûmes que nous ne pourrions aller plus loin. Cependant nous reprîmes un peu courage; & à une heure trois quarts, marchant au sud-est, nous vîmes que nous n'étions pas à plus de six milles de Sancaho. A deux heures & demie, nous tournâmes au sud-ouest, & nous campâmes près la grande rivière de Tokoor-Ohha, c'est-à-dire, la rivière noire. Elle prend sa source au sud-est dans les montagnes d'Awassa, & après avoir fait beaucoup de détours, elle va se jeter dans le Gangue, à environ huit milles de Guanjook.

Le Tokoor-Ohha est fameux par l'immense quantité de buffles qu'on trouve sur ses bords, & qui y viennent sans doute par rapport aux

grands arbres qui les ombragent. Ces arbres sont d'un bois rouge & très-dur, qu'on appelle Dengui-Sibbar, c'est-à-dire, casseur de pierres. Ils n'avoient à mon passage, ni fleurs ni fruits d'après lesquels je pusse juger de quelle espèce ils étoient : je m'assurai seulement que ce n'étoient point des ébéniers, parce que les ébéniers sont connus dans ces contrées sous le nom de zopé.

Le 19 à six heures trois quarts nous nous remîmes en route, & après une heure un quart de marche le long du Tokoor-Ohha, nous le traversâmes, dirigeant notre route à-peu-près au sud-ouest. Le canton où nous étions s'appelle Gilmaber, d'après le petit village de Gilma, qui est à un mille & demi au sud. Le Gilmaber a un mille & demi de long, & est couvert de roseaux très-élevés. Depuis l'instant que nous quittâmes les bords du Tokoor-Ohha, nous fûmes suivis, ou plutôt précédés par un lion, car il marchoit sans cesse à une portée de fusil devant nous, & toutes les fois qu'il arrivoit dans quelque endroit découvert, il s'arrêtoit, nous regardoit, & grondait, comme s'il avoit intention de nous disputer le passage. Nos animaux trembloient,

étoient couverts de sueur, & nous pouvions à peine les faire marcher. Comme il n'y avoit qu'un seul moyen de nous défaire de cet ennemi, je pris un long fusil turc, & m'étant avancé le plus qu'il me fut possible, sans qu'il me vît, je l'ajustai si bien, que je lui mis une balle dans le milieu du corps. L'animal étoit sur une hauteur, & tomba roide mort dans le milieu du chemin. Nous reconnûmes alors que c'étoit une femelle très-grande. Tous les habitans de ces contrées mangent de la chair de lion, & j'ai vu en Barbarie des tribus entières (1) qui s'en nourrissent. Nous laissâmes aux gens du voisinage notre lionne avec sa peau, car nous étions si fatigués que nous ne voulûmes point prendre la peine de l'écorcher.

Au bout de quelques minutes nous passâmes deux fois la rivière de Gilma, qui court au nord. A neuf heures & demie nous prîmes le chemin de Dabda, & peu de temps après nous traversâmes le Quartucca, petite rivière qui court au nord.

(1) La tribu des Welled-Sidi-Boogannim, à Hydra. Vezez les voyages de Shaw.

Là, le pays est un peu plus découvert. Ses forêts épaisses sont entremêlées de quelques petites plaines, où il n'y a que de l'herbe. A l'entrée d'un bois nous trouvâmes un homme qui avoit été assassiné très-récemment; car les bêtes sauvages n'y avoient pas encore touché. On lui avoit coupé le jarret & la gorge; & ce meurtre étoit sans doute l'ouvrage des Shangallas du voisinage. A dix heures cinquante minutes, dirigeant notre route à l'ouest, nous laissâmes à un mille de distance à notre droite une petite montagne, sur laquelle est le village de Salamgué. A onze heures un quart nous traversâmes la petite rivière de Kantis; & un quart d'heure après nous montâmes sur une colline où il y a un village du même nom de Kantis, village habité par des Shangallas Mahométans de la tribu de Baasa.

Le 20 nous ne fîmes qu'un mille & demi de chemin. Nos animaux & nous étions également fatigués, & nos vêtemens avoient été mis en pièces par les branches des arbres & par les buissons. Guanjoock est arrosé par une jolie rivière, & dans une situation délicieuse. Il y a plusieurs bosquets d'arbres très-élevés, entre lesquels sont des plaines superbes, dont

une partie est cultivée en coton. Il y a beaucoup de gibier, surtout des pintades, & les arbres sont couverts de perruches de toute couleur & de toute espèce. Je n'y vis pourtant point de perroquets, & j'imagine qu'il n'y en a point : mais ayant tiré un coup de fusil, le premier qui ait été entendu dans ces bois, il s'éleva tant d'oiseaux différens, & ils firent tant de bruit, les uns volant où le coup avoit été tiré, & les autres s'enfuyant, qu'ils nous assourdissoient au point de nous empêcher de nous entendre nous-mêmes. C'est-là que je tuai cet oiseau curieux, qui en Amhara est appelé l'Erkoom (1), en Tigré, Abba-Gumba, & à Guanjook, Teir-el-Naciba, c'est-à-dire, l'oiseau de la destinée.

Nous ne partîmes de Guanjook que le 22 à six heures trois quarts. Au bout de quelques minutes, nous passâmes la petite rivière de Gambacca, & ensuite nous traversâmes encore le Tokoor-Ohha. A huit heures & demie nous nous reposâmes, & trois heures après nous vîmes aux bords du Guangué. Le Guangué est après le Nil & le Tacazzé, la plus grande

(1) Voyez dans l'appendix l'article de l'Erkoom.

rivière que j'aie vu en Abyssinie. Le Guangué a sa source près de Tchelga, ou plutôt entre Tchelga & Nara, & il va joindre le Tacazzé dans le Barabra, c'est-à-dire, dans le royaume de Sennaar. Le Tacazzé grossi par la Guangué, prend alors le nom d'Atbara, nom qu'il donne à la province qu'il traverse. On y voit beaucoup de crocodiles, & plus encore d'hippopotames, que je crois cependant être la plupart moins gros que ceux du Nil.

A une heure un quart nous arrivâmes à Mariam-Ohha, & à trois heures & demie à Hor-Cacamoot. Hor signifie dans la langue du pays, le lit profond d'un torrent qui est à sec, & Cacamoot veut dire l'ombre de la mort; de sorte que le village où habite Yafine, s'appelle la vallée de l'ombre de la mort, nom qui ne pouvoit être que d'un mauvais présage pour de foibles & malheureux voyageurs comme nous, sans cesse environnés de périls, & si loin de notre patrie qu'il n'y avoit sans doute que Dieu seul qui pût nous y ramener. Nous nous confiâmes en lui, & il ne trompa point nos espérances.

Hor-Cacamoot est situé au milieu d'un bois,
K iv

où il a fallu découvrir le terrain pour construire les misérables huttes, qui composent le village & les champs où les habitans cultivent le maïs (1) dont ils font leur pain. Ils ne vivent que de ce pain & de chair d'éléphant, & de rhinocéros, mais surtout du premier; car il est moins difficile à prendre que le rhinocéros, & la chasse en est bien plus avantageuse. Non-seulement la chair de l'éléphant est meilleure & en plus grande quantité, mais les dents sont précieuses, & faciles à vendre partout. Les habitans de ces contrées n'ont point d'armes à feu. Aussi les bêtes sauvages se multiplient au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. Elles ne sont jamais inquiétées, si ce n'est par les Shangallas qui étant armés d'arcs & de flèches en tuent quelques-unes.

Le Ras-el-Feel avoit autrefois trente-neuf villages. Tous les Arabes de l'Atbara venoient y vendre leur beurre, leur miel, leurs chevaux, leur or, & plusieurs autres sortes de marchandises. Le sheik de l'Atbara, résidant sur les frontières de Sennaar, vivoit toujours en bonne intelligence avec le sheik du Ras-

(1) Le maïs s'appelle dans ce canton *mashilla*.

el-Feel, à qui il envoyoit chaque année en présent, un cheval de Dongola, deux chiens & deux rasoirs. Le sheik du Ras-el-Feel lui donnoit en retour, une femme esclave & une mule; & il résultoit de cette amitié, que tous les Arabes errans dans les déserts, qui séparent les deux sheiks, étoient maintenus dans le devoir.

Mais depuis l'irruption que Yafous II fit dans le Sennaar, la paix a été rompue entre les deux états. Les Arabes se liguerent avec Yafous, & quoique vaincus avec lui, ils n'ont plus payé de tribut au Sennaar, & vivant sur les frontières de l'Abyssinie, ils sont protégés par elle. Cependant le chef de l'Atbara & celui du Ras-el-Feel s'entendent très-bien, & sans inquiéter les Arabes, celui auquel le tribut est payé le partage scrupuleusement avec l'autre. Nous avons vu que c'étoit par le moyen de ces Arabes que le roi d'Abyssinie se procuroit des chevaux pour monter le corps de cavalerie pesamment armé, qui compose une partie de sa maison; & ce fut parce que je comptois sur l'amitié du sheik de Teawa, que j'entrepris de traverser sa province pour me rendre au Sennaar.

Quelque temps avant de partir de Gendar, j'avois été menacé de la dyssenterie. A mon arrivée à Hor-Cacamoot, cette maladie m'incommodoit beaucoup, & j'en avois tout à craindre, quand je fus presque tout-à-coup guéri, par le moyen du Wooginoos (1), arbruste très-commun, dont un Shangalla m'apprit l'usage.

Le pays qui s'étend entre Tcherkin & Hor-Cacamoot, est partout composé d'un terrain noir, qu'on appelle Mazaga, nom que quelques auteurs ont pris pour celui de la province. Le mot Mazaga signifie dans le langage de ces contrées, une terre grasse, noire & divisée, tel qu'est tout le sol de cette partie de l'Afrique, depuis les 13 deg. jusqu'aux 16 deg. de latitude, ou du moins jusqu'aux déserts de l'Atbara, limite des pluies du Tropique.

Le Ras-el-Feel est, je crois, un des pays les plus chauds du monde connu. Le premier de Mars à trois heures de l'après-midi, le thermomètre de Farenheit monta à l'ombre à 114 deg., & il n'avoit été au soleil levant

(1) Voyez dans l'appendix l'article du Wooginoos.

qu'à 61 deg., & il ne fut au soleil couché qu'à 82 deg. Cependant cette chaleur excessive ne nous fit pas une impression proportionnée à ce qu'elle étoit réellement. La soirée nous paroïssoit fraîche, & nous pouvions chasser à midi. J'ai toujours observé dans ces contrées brûlantes, que mes sensations étoient au-dessous de ce que le thermomètre m'indiquoit.

Le Ras-el-Feel payoit autrefois un tribut de quatre cent onces d'or, c'est-à-dire, de quatre mille écus. Mais depuis la guerre de Yafous II, le commerce ayant diminué, sans que le roi en exigeât un moindre tribut, beaucoup d'habitans ont quitté le Ras-el-Feel, & sont allés s'établir à Tcherkin.

J'ai déjà parlé plusieurs fois, dans le cours de cet ouvrage, d'une nation de nègres nommés les Shangallas, qui entourent tout le nord-nord-ouest & le nord-est de l'Abyssinie, & dont le territoire forme une portion de cercle très-étendue, qui n'a guères plus de soixante milles de large. Les Abyssiniens appellent ce pays des Shangallas le Kolla ou le pays chaud, & ils se servent du même nom pour désigner l'enfer. Cependant on a ouvert deux passages

à travers ce pays pour la facilité du commerce; l'un est à Tchelga, & l'autre au Ras-el-Feel, & on y a placé des colonies d'étrangers, afin de contenir les Shangallas. C'est aussi à Tchelga & au Ras-el-Feel qu'étoient les douanes où l'on percevoit les droits dûs au Sennaar & à l'Abyssinie, avant que les liens d'intérêt & d'amitié, qui unissoient ces deux royaumes, fussent rompus par l'expédition impolitique du roi Yafous.

Le Ras-el-Feel sépare donc ce peuple au teint noir & aux cheveux laineux; & une partie reste à l'ouest, au-dessous de Kuara, sur les frontières de Fazuclo, pays dépendant du Sennaar, & l'autre du côté de la province des Agows. Ces derniers sont les Shangallas qui trafiquent de l'or, charrié dans leur pays par les torrens qui se précipitent du haut des montagnes durant la saison des pluies; car il n'y a point de mines chez eux, ni ils n'ont d'autre manière de se procurer de l'or qu'en le ramassant sous les pierres & au pied des arbres & des buissons auxquels il s'est arrêté. Il n'y a pas non plus d'or en Abyssinie, comme quelques personnes l'ont avancé avec un air de confiance, excepté celui qu'on tire de chez

les Shangallas. Les missionnaires catholiques ont trop cherché à cet égard à en imposer aux rois de l'Europe, pour les exciter à conquérir cet empire.

L'autre nation, qui habite sur les frontières du Kuara, a le Ras-el-Feel dans l'est de son pays, & est à environ trois journées de Hor-Cacamoot. Elle est connue sous le nom des Ganjars, tribu de chasseurs, tribu redoutable, qui met sur pied une cavalerie très-nombreuse. L'origine des Ganjars est, dit-on, due au parti que prirent les Funges (1) de chasser de cette province les Arabes qui la peuploient. Les esclaves nègres de ces Arabes s'enfuirent tous à-la-fois loin de leurs maîtres, & se réunirent dans le pays voisin du Kuara, où ils se sont prodigieusement multipliés & où ils ont vécu jusqu'à ce jour dans l'indépendance. Ils sont les ennemis naturels des habitans du Ras-el-Feel, & ces deux peuples commençant l'attaque, tantôt l'un, tantôt l'autre, ont versé des torrens de sang; le vainqueur massacre toujours les hommes & réduit les femmes à l'esclavage. Cependant Yafine, aidé par Ayto-

(1) Nation de Noirs qui occupe le Sennaar.

Confu, se rendit si redoutable aux Ganjars, qu'ils offrirent de faire la campagne de Serbraxos dans l'armée du roi d'Abyssinie. Mais comme on n'osoit pas se fier à eux, on les refusa, sous prétexte qu'il valoit mieux qu'ils attaquaissent Coque-Abou-Barea, gouverneur du Kuara, afin de l'empêcher d'aller au secours des rebelles. Les Ganjars le promirent : mais ils ne tinrent point leur promesse.

Le chef des Ganjars porte le titre de sheba, mot qui signifie vieillard. Le lieu de sa résidence est appelé *Cashumo* par les Ganjars eux-mêmes, & *Dendi-Kolla* par les Abyssiniens du Kuara. Heureusement Yafine étoit en paix avec ce peuple, sans quoi il m'eût été presque impossible de passer. Le sheba envoya son fils me rendre visite au Ras-el-Feel, & nous jugeâmes que le jeune homme venoit m'espionner. Cependant, quand nous nous séparâmes, je lui fis un petit présent, & nous nous jurâmes une amitié mutuelle, d'après laquelle il devoit être toujours prêt à combattre mes ennemis, & nous devions nous secourir l'un l'autre en quelque lieu & de quelque manière que nous pussions nous rencontrer, à cheval ou à pied dans le désert.

D'un autre côté, Yafine avoit fait tout ce qu'il avoit pu pour me ménager un accueil agréable de Fidèle, sheik de l'Atbara. Ce sheik avoit donné toutes les assurances possibles, & j'avois déjà fait des milliers de lieues sur de moindres promesses qui m'avoient été religieusement gardées; de sorte que je ne soupçonnois pas qu'on pût me faire éprouver quelque perfidie à Teawa où résidoit le sheik Fidèle. Cependant, comme ma vie dépendoit de la moindre méprise, je tâchois toujours de ne rien épargner pour doubler ma sureté.

Mahomet-Gibberti avoit, comme je l'ai déjà dit, été chargé, à son départ de Gondar, d'une de mes lettres pour Métical-Aga, son maître, & Sélictar du shérif de la Mecque. J'avois mandé à Métical - Aga qu'il pouvoit déjà me regarder comme arrivé à Teawa, & je l'avois prié en conséquence d'écrire à quelque homme puissant au Sennaar, pour qu'on m'envoyât un passeport du roi, par le moyen duquel je pusse me rendre en sureté de la frontière dans la capitale. Yafine avoit aussi écrit directement à Sennaar pour demander la même chose, & il avoit envoyé sa lettre par un de ses gens qui, pour plus de sureté,

ne portoit que cette lettre & un haillon autour des reins. Cet homme étoit déjà depuis longtemps à Sennaar, quand j'arrivai à Hor-Camoot.

Parmi les tribus d'Arabes qui, sous la protection de Yafine, trouvoient des pâturages dans le Ras-el-Feel, ainsi qu'un marché où elles venoient vendre leur bétail, leur lait & leur beurre, on distinguoit la tribu des Daveinas, la plus puissante de l'Atbara : mais les Daveinas, en s'avancant dans le sud, ne dépassent jamais Beyla, de peur de rencontrer les troupes du Sennaar.

Le sheik de Beyla, nommé *Mahomet*, étoit renommé par son courage & par sa probité. J'avois souvent correspondu avec lui pendant mon séjour à Gondar, à l'occasion des chevaux qu'il fournissoit au roi d'Abyssinie. Ce sheik étoit tourmenté de la pierre, & je lui avois fait parvenir, à plusieurs reprises, par le moyen de Yafine, des pillules savonneuses & de la chaux, avec des instructions pour faire l'eau de chaux. Quand je fus au Ras-el-Feel, je fis partir un de mes gens avec une lettre pour Mahomet, que je prévenois de l'intention où j'étois de me rendre à Sennaar.

en

en passant par Teawa & par Beyla. Je le priois aussi de faire passer mon domestique à Hagi-Belal, mon correspondant à Sennaar, & d'écrire lui-même à quelqu'un de ses amis pour savoir si le roi de Sennaar enverroit bientôt un de ses gens pour me joindre à Teawa. Je confiai le domestique, porteur de ces lettres, au sheik des Daveinas, qui me promit de le conduire lui-même en sûreté à Beyla; & par une faveur particulière de la Providence, tous ces messages, toutes ces lettres arrivèrent heureusement à leur destination, quoique leur effet me laissât long-temps en suspens.

Enfin, croyant avoir fait tout ce qu'il étoit possible de faire pour me procurer la sûreté nécessaire dans mon voyage & une réception favorable à Sennaar, j'étois prêt à quitter pour jamais le Ras-el-Feel, quand je reçus la visite de Mahomet, sheik du Nil; ce qui ne veut pas dire sheik du fleuve, mais bien d'une tribu du même nom qui fait partie des Daveinas. Ce sheik étoit venu souvent à Gondar, où je lui avois toujours marqué une attention particulière; & plein de reconnoissance pour moi, il s'intéressoit singulièrement à ma sûreté.

Il me dit qu'il voyoit que j'allois partir content des mesures que j'avois prises, & qu'il confessoit qu'elles étoient conformes à tout ce que la prudence humaine pouvoit suggérer: " Mais, ajouta-t-il, je ne crois pourtant pas que vous vous foyez assez défié de Teawa. Je connois bien le sheik Fidèle, & je soupçonne que le péril vous attend chez lui & non à Sennaar. „ Mahomet me fit alors le portrait le pus odieux de ce sheik, qu'il m'assura être dès l'enfance un voleur & un meurtrier, & de plus fils d'un père qui ne valoit pas mieux que lui. Il me dit que Fidèle n'étoit ni chrétien, ni mahométan, ni payen, mais un homme sans religion & sans aucune crainte de Dieu. Il observa ensuite qu'il le croyoit cependant un grand poltron, & que ma sureté ne dépendoit absolument que de la peur qu'il pouvoit avoir de Yafine; que si Yafine lui inspiroit réellement de la crainte, je devois être tranquille: mais que s'il ne lui en inspiroit pas, ou qu'il s'imaginât, comme les méchans qui l'entouroient pourroient le lui persuader, qu'une fois que je serois parti, Yafine ne se soucieroit plus de moi, il étoit vraisemblable que je ne passerois jamais Teawa, ou du moins, que je n'en sortirois qu'après

avoir souffert des affronts & des mauvais traitemens dont on ne pouvoit pas prévoir les bornes.

Ces observations judicieuses firent une forte impression sur Yafine & sur moi. Yafine croyoit être certain que Fidèle craindroit de le désobliger : mais en supposant que Fidèle n'eût point cette crainte, Yafine avouoit n'avoir pris aucune mesure qui pût y remédier. Nous fûmes alors tous bien fâchés d'avoir laissé partir nos amis les Daveinas, sans les engager à me prendre avec eux pour me conduire à Beyla par la route de Sim-Sim. Mais il étoit trop tard pour songer à cela. Les Daveinas devoient être déjà rendus depuis quelques jours à leur station la plus près de Beyla & la plus éloignée du Ras-el-Feel. Nous convînmes alors que Mahomet-Nil feroit partir avec moi un de ses parens, marié dans une des tribus des Jehainas qui campoient sur le Jibbel - Isriff, près de Teawa, & avec qui Fidèle négocioit alors la paix pour qu'on ne brûlât pas ses moissons. Cet homme ne devoit pas entrer à ma suite dans la ville de Teawa : mais il devoit y venir le lendemain comme de la part de ses amis du Jibbel-Isriff; & si je lui disois

que je courois le moindre danger, il devoit retourner auprès des Jehainas, monter un dromadaire & courir avec toute la rapidité possible, avertir Yafine. Les choses étant ainsi arrangées, je me préparai à partir. J'avois déjà, d'après plusieurs observations du soleil & des étoiles, déterminé la latitude de Hor-Cacamoot par les 13 deg. 1 min. 33 sec. nord.

CHAPITRE IV.

Route de Hor - Cacamoot à Teawa, capitale de l'Atbara.

LE 17 Mars 1772, nous partîmes de Hor-Cacamoot, pour nous rendre à Teawa, capitale de l'Atbara. Nous marchions droit au nord-nord-ouest, dans un pays couvert de halliers, parmi lesquels on ne voit s'élever que quelques grands arbres. Il s'étoit joint à notre petite caravane onze hommes nus, qui conduisoient des ânes chargés de sel. Nous nous arrêtàmes plusieurs fois au commencement de cette journée. A trois heures après-midi, nous campâmes à Falati, village du côté de l'est du Ras-el-Feel, un peu au nord. Une petite montagne qui est immédiatement au nord de

Falati, & dont l'extrémité ressemble à une tête d'éléphant, donne son nom à un village & à la province. (1) Cette montagne s'étend dans une direction nord & sud, ainsi que les villages & la petite rivière qui est auprès, & qui paroissoit alors à sec. Cependant en creusant dans le sable on y trouve de l'eau : mais cette eau est puante, mal-saine, & c'est pourtant la seule qu'ait à boire ce misérable canton. Aussi les habitans ont tous un mauvais teint & un air malade. Falati est à trois milles & demie de Hor-Cacamoot; son nom signifie la pauvreté.

Nous nous remîmes en route le 18 à six heures & demie du matin. Nous marchions alors dans des bois presque impénétrables & remplis de buissons & d'arbres épineux. Au bout de deux heures, nous traversâmes un lit de torrent, qui étoit en apparence desséché; mais en écartant le sable avec nos mains, nous y trouvâmes de l'eau excellente en abondance, ce qui étoit dû sans doute à des rochers, dont la projection met cet endroit à l'abri du soleil. Ce torrent s'appelle Surf-el-Sheik. Comme

(1) Ras-el-Feel signifie une tête d'éléphant.

on ne trouve que fort peu de bonne eau, entre cet endroit & Teawa, nous remplîmes nos girbas.

Une girba est une peau de bœuf coupée quarrément, & dont on fait une outre bien cousue par une double couture, presque semblable à la couture des ballons anglois, de manière qu'elle ne laisse point échapper l'eau. Il y a au haut de la girba une ouverture semblable au trou qui est au-dessus d'un baril; tout autour de ce trou le cuir est plissé & prolongé d'environ quatre travers de doigt, & quand la girba est pleine, on noue bien fort ce cuir avec de la ficelle. Ces girbas contiennent environ deux cent quarante pintes chacune, & deux girbas font la charge d'un chameau. On les graisse bien au-dehors, afin d'empêcher l'eau de couler, ou de s'évaporer par l'action du soleil; ce qui pourtant nous arriva deux fois, & nous exposa au danger imminent de périr de soif.

Yafine nous avoit fourni un chameau & deux girbas, ainsi que toutes les autres provisions dont nous avions besoin pour nous rendre à Teawa. Surf-el-Seik sert de borne au

Ras-el-Feel. C'est-là que je dis un tendre adieu à mon ami Yafine, qui, en se séparant de moi, me témoigna ainsi que tous les siens le même attachement, la même affection qu'il m'avoit montré depuis le premier instant que nous nous étions connus.

Soliman, cet ancien & fidelle domestique, qui avoit porté ma première lettre à Hagi-Belal, (1) & à qui j'avois fait assurer une place chez le roi d'Abyssinie, voulut absolument m'accompagner à Sennaar, & mourir avec moi, si telle étoit ma destinée, ou bien obtenir la récompense qui lui avoit été promise, s'il rapportoit à Gondar la nouvelle de mon heureuse arrivée dans la capitale des Funges. A mon départ je fis présent au fidelle Yafine d'un de mes chevaux, & de la cotte de maille que je portois ordinairement. Ozoro - Esther m'en avoit donné une autre qui avoit appartenu au roi Yafous, & dont je n'aurois pu revêtir Yafine, homme d'un rang inférieur & Mahométan, sans faire affront à la princesse de qui je la tenois. Aussi avant de partir je la céдай, avec son agrément, à Ayto - Enge-

(1) Correspondant de M. Bruce au Sennaar.

dan, petit-fils de Yafous. Yafine ne se sépara de nous qu'après avoir rassemblé autour de lui notre troupe & avoir, en bon voyageur, prononcé le *fedtah*, c'est-à-dire, la prière de paix.

Il étoit plus de sept heures & demie du soir, quand nous arrivâmes à Engaldi, grand bassin, qui a plusieurs cent pas de long, & trente pieds de large, & que les Arabes ont creusé pour recueillir les eaux de pluie, parce qu'ensuite ils campent sur les bords. Ce bassin étoit alors presque à sec, & ce qui y restoit d'eau avoit une odeur infecte. Cependant nous y vîmes une immense quantité de pintades, de perdrix & de divers autres oiseaux, qui ne trouvant point d'eau ailleurs, viennent boire là. Je suis sûr qu'il y avoit plusieurs milliers de ces espèces emplumées. Mes Arabes les assaillirent à coups de pierres & à coups de bâtons, & ils en eurent bientôt leur charge: mais ils ne purent pas en profiter, à cause de l'état de maigreur auquel la faim & la soif avoit réduit ces pauvres animaux. Cette raison & la crainte d'attirer quelques bandits errans dans ces déserts, furent cause que je ne voulus pas permettre qu'on tirât un seul coup de fusil.

A huit heures nous vîmes à Eradeeba. Il n'y a là ni village, ni eau. C'est seulement une place d'environ un demi-mille en quarré, qu'on a bien balisée, afin que les voyageurs pussent s'y arrêter, vissent autour d'eux, & ne se laissassent pas surprendre par les brigands, qui rôdent quelquefois à l'entour.

A onze heures un quart, nous arrivâmes à Quaicha, où est le lit d'un torrent que nous trouvâmes à sec. Le bois est plus épais dans les environs, & il est rempli de bêtes féroces, surtout de lions & d'hyènes. Ces animaux ne fuyoient point comme ceux que nous avions vus jusqu'alors. Ils venoient au contraire fièrement vers nous, comme s'ils avoient été prêts à nous attaquer; & les hyènes étoient toujours les plus audacieuses. Nous nous en délivrâmes, cependant, quelque temps, en allument du feu: mais le matin ils revinrent en plus grand nombre. Un lion emporta un de nos ânes, & une hyène attaqua un homme, lui déchira ses vêtemens, & le blessa au dos. Comme nous nous crûmes à l'instant d'être dévorés, une crainte fait oublier l'autre; & malgré la résolution que nous avions prise de ne pas faire usage de nos armes à feu, excepté

dans un cas très-pressant, je tirai deux coups de fusil, & j'ordonnai à mes gens de tirer aussi deux gros mousquetons, ce qui écartera nos voraces assaillantes. Nous tuâmes deux hyènes, & nous blessâmes à mort un énorme lion, que nos gens achevèrent de tuer le matin. Les bêtes féroces ne revinrent pas auprès de nous : mais nous les entendîmes rugir jusques à ce qu'il fût jour, soit qu'elles fussent poussées par la faim, soit que les blessures qu'elles avoient reçues les fissent souffrir. Peut-être aussi étoit-ce cette double cause ; car chaque mousqueton avoit cinquante petites balles, & on ne les avoit tirés qu'à vingt pas d'un endroit rempli d'animaux. J'expliquerai dans l'histoire naturelle de l'hyène, qu'on trouvera dans mon appendix, la raison pour laquelle cet animal est plus féroce dans cette partie de l'Afrique qu'en Barbarie.

Quoique nous eussions marché onze heures dans cette première journée, pour nous rendre de Falati & du Ras-el-Feel à Quaicha, nous n'avions pourtant fait que dix milles. Nos animaux étoient extrêmement chargés, & ce n'étoit qu'avec la plus grande difficulté qu'eux & nous pouvions nous démêler à tra-

vers l'épaisseur de ces bois, où les rayons du soleil pénètrent à peine. A Quaicha nous jouîmes d'une vue magnifique. Les montagnes éloignées qui sont vers les bords du Tacazzé, tout le Debra-Haria, & les montagnes du côté de Kuara étoient en feu.

Les troupeaux qu'élèvent les Arabes ne broutent que les bourgeons & les feuilles des arbres. Il n'y a point dans ces contrées d'animal qui mange de l'herbe. Ainsi quand l'eau est achevée d'évaporer dans un canton, & que conséquemment les pasteurs ne peuvent plus y rester, ils mettent le feu aux bois & aux herbes sèches. La flamme courant rapidement brûle les feuilles & les jeunes branches, sans faire périr l'arbre. Dès que les pluies du Tropique recommencent la végétation se fait sentir. Les sources croissent, les rivières coulent, les étangs sont remplis d'eau, & la verdure étant dans sa plus grande vigueur, les Arabes viennent revoir leur premier séjour. Cet incendie a lieu deux fois l'année. D'abord ce sont les Shangallas & les chasseurs des parties méridionales de ces immenses forêts, qui y mettent le feu au mois d'Octobre, quand le soleil revient, comme je l'ai déjà expliqué.

Ensuite les Arabes allument au mois de Mars un feu qui dure jusqu'à la fin d'Avril. Ils veulent par ce moyen, non-seulement préparer de la nourriture pour leurs troupeaux, mais prévenir ou au moins diminuer les ravages de la mouche, fléau singulier & terrible, que j'ai déjà décrit.

Nous partîmes de Quaicha le 18 de Mars un peu avant quatre heures du matin, & à cinq heures & demie, nous arrivâmes à Jibbel-Achmar, petite montagne isolée, d'une forme très-régulière, & n'ayant pas plus de trois cent pieds de haut. Elle est couverte d'herbe verdoyante jusqu'au sommet: aussi je ne fais pas pourquoi on lui a donné le nom de Jibbel-Achmar, qui signifie la montagne rouge. Le sol qui l'environne est à la vérité d'une couleur rouge; mais il y a beaucoup d'herbe, & on auroit dû appeler cette montagne, la montagne verte (1), dans le milieu du pays rouge. Il n'y a rien de plus vague & de plus incertain, que la manière dont les Arabes parlent des couleurs. Le Jibbel-Achmar entoure d'épaisses forêts, fert au commence-

(1) Jibbel-Achdar.

ment de l'automne de rendez-vous aux Arabes-Daveinas, parce qu'alors il y a de l'eau, & qu'il y vient une immense quantité de rhinocéros & d'autres animaux sauvages. Il n'y a pourtant pas beaucoup d'éléphans : mais ceux qu'on y voit sont de la plus haute taille & la plupart mâles. Les jeunes Arabes chasseurs chérissent singulièrement ce canton.

A onze heures & demie nous gagnâmes Imferrha. Quand on est arrivé à cette halte, il faut aller chercher de l'eau à un demi-mille au sud-ouest, où il y a des citernes sur une petite chaîne de montagnes, dont le gissement est presque est & ouest. A l'extrémité de cette chaîne s'élève un mont pointu, sur lequel étoit jadis un village appartenant à la tribu des Jehainas ; mais il a été détruit par les chasseurs Daveinas, tyrans désolateurs, qui ne contribuent pas moins que la rareté de l'eau à rendre désertes ces vastes contrées. Quoique le sol soit sablonneux & peu propre à la culture, il est partout couvert de bois, & si les endroits où l'on trouve de l'eau étoient habités, on pourroit y élever de nombreux troupeaux de bétail, puisque, comme je l'ai déjà observé plusieurs fois, le bétail ne se nourrit

dans ce pays-là que de branches d'arbres, même lorsqu'il trouve de l'herbe en abondance.

Le 20 à six heures du matin, nous quitâmes Imferrha, & après deux heures de marche, nous arrivâmes à Rashid, où je vis avec surprise toutes les branches des arbustes & des buissons couvertes d'un coquillage univale, blanc & rouge, de l'espèce qu'on nomme turbines. Quelques-uns avoient trois ou quatre pouces de long, & il eut été impossible à l'œil le plus connoisseur de les distinguer de ces coquillages marins de la même espèce, qu'on porte en grande quantité des Antilles, & surtout de Saint-Domingue.

Je ne m'arrêterai pas à chercher ici comment ces coquillages ont pu venir originairement dans un désert aussi éloigné de la mer. Il y en a beaucoup dans la mer Rouge & dans l'Océan Indien; & il est assez curieux de savoir comment ils se trouvent sur les branches & aux racines des buissons. Tout en rapportant ce fait, je me bornerai à observer qu'il y a au milieu des déserts de l'Atbara plusieurs sources d'eau salée. Une grande partie du désert même est composée de sel fossile,

qui enfoui à différentes profondeurs, suivant le degré d'inclinaison que tous les minéraux ont vers l'horison, doit quelquefois paroître dans les sources très-près de la surface. J'imagine que c'est-là qu'est le germe des coquillages; & quand les pluies du Tropique tombent, la quantité d'eau salée se trouvant singulièrement accrue, ces coquillages se répandent dans la plaine comme sur un nouvel océan. Le soleil revient sur ses pas. Les pluies diminuent. Les coquillages, qui sont près des sources s'y retirent & se préparent à leur reproduction pour les années suivantes, tandis que ceux qui sont trop loin des eaux sont obligés de chercher les arbres & les buissons pour se mettre à l'abri des ardeurs du soleil. Mais l'excessive chaleur les fait bientôt périr avec les branches auxquelles ils sont attachés, & c'est la raison pourquoi nous vîmes une si grande quantité de coquilles au pied des arbrustes. Nous dirons pourquoi nous avons trouvé aussi ces animaux vivans dans les sources & les fontaines de ces déserts, quand nous écrirons l'histoire naturelle des perles (1).

Rashid étoit autrefois rempli de villages ,

(1) Voyez dans l'appendix l'article des perles.

que les Arabes-Daveinas ont entièrement détruits. Il y a sept ou huit puits ou citernes où l'on trouve de l'eau excellente, & toute la campagne est d'une extrême beauté. C'est un pays enchanté, au milieu d'un vaste & horrible désert. Les arbres majestueux qui y croissent, sont chargés de fleurs & de fruits, & on voit sous leur ombre des troupeaux innombrables de bêtes sauvages. Nous y distinguâmes surtout un animal de la grosseur d'une antelope. Il avoit une partie du dos & toute la croupe blanche; & cette blancheur étoit terminée par une ligne noire, qui prenoit depuis la hanche, & qui descendoit jusqu'à la jointure de la jambe de derrière. C'étoit la première fois que j'ai vu de ces animaux. Les Arabes les nomment ariels. Ils ne vont qu'en troupes, & courent avec une extrême légèreté. Malgré cela étant obligés de chercher de l'eau, & se rendant conséquemment dans des endroits connus, ils deviennent aisément la proie des chasseurs qui les guètent la nuit.

Sim-Sim est une source très-abondante, qui remplit un vaste bassin creusé par les Arabes, d'environ trente pieds de profondeur. Sim-Sim

Sim est à l'ouest de Rashid, & même un peu au sud-ouest. Cette source se trouve au milieu d'un désert sablonneux, & sur la route de Beyla. Les Daveinas conduisent avec d'autant plus de plaisir leurs troupeaux en cet endroit, qu'ils y sont à l'abri du zimb, & de la soldatesque du Sennaar, les deux ennemis les plus redoutables qu'ils aient. Etant en outre dans le voisinage du Ras-el-Feel, ils lui fournissent abondamment des provisions, & ils y trouvent en revanche les choses qui leur manquent.

Nous ne fûmes que deux heures à nous rendre à Rashid, car nous allions avec la vitesse de gens qui cherchent à sauver leur vie. Le Simbon, c'est-à-dire, le vent chaud, nous avoit frappés peu après notre départ d'Imferrha, & toute notre petite caravane, excepté moi, étoit mortellement malade de la vapeur empoisonnée que charrie ce vent. Il y a je crois cinq milles d'Imferrha à Rashid, & quoique ce soit une des plus dangereuses stations qu'on puisse trouver entre le Ras-el-Feel & le Sennaar, nous étions si fatigués, nous avions l'estomac si débile, & la tête si malade, que nous n'eûmes pas le courage de planter notre tente: mais chacun s'envelop-

pant dans son manteau, essaya de dormir à l'ombre fraîche des grands arbres. Il est vrai aussi qu'on y étoit invité par une jolie brise du nord, qui sembloit renfermée dans l'espace de ce petit bois, & qui étoit due sans doute au voisinage de l'eau, & à l'agitation que nous y avions produite.

Cependant je ne continuai pas à résister seul au simoom, & au besoin de me livrer au sommeil. Un Ganjar qui conduisoit un âne chargé de sel, profita de cette occasion pour voler la lance & le bouclier d'un de mes gens. Mais le pays étoit si couvert de bois, le voleur étoit déjà si loin de nous, & ma troupe étoit dans un tel état de faiblesse, & de découragement, que nous jugeâmes inutile de le poursuivre. Ainsi il se sauva avec son butin, à moins toutefois qu'il ne fût arrêté par quelque une de ces bêtes féroces, qu'il dut rencontrer en son chemin, soit qu'il retournât au Ras-el-Feel, soit qu'il prît la route des frontières du Kuara, qu'habite la tribu

Après que le sommeil eut un peu rafraîchi notre troupe, la première chose qui nous restoit à faire étoit de mettre de l'eau dans nos

girbas. Mais avant de commencer cette opération, je voulus faire une expérience; & mêlant une vingtaine de gouttes d'esprit-de-nitre dans une corne qui contenoit à-peu-près un grand gobelet d'eau, je l'avalai. Je m'aperçus bientôt que cette boisson m'avoit beaucoup rafraîchi. Malgré cela, mon mal de tête continuoit: mais mes gens furent plus heureux. Ayant bu, comme moi, de l'eau avec de l'esprit-de-nitre, ils parurent aussitôt ranimés, & d'autant plus contens, qu'ils espérèrent d'avoir un remède efficace contre les sinistres effets du vent du désert.

Nous partîmes de Rashid le 21, à deux heures du matin, & nous arrivâmes à Imhanzara, un peu après huit heures. Nous marchâmes toujours dans ce trajet droit au nord-ouest & au nord-quart-d'ouest. Imhanzara est, ainsi que Rashid, un endroit où les Arabes - Deveinas ont coutume de camper, & on y a creusé des marres qui ont vingt à trente pieds de profondeur & au moins soixante pas de long. Elles étoient à notre passage presque entièrement à sec. Il n'y en avoit qu'une seule, dans laquelle il restoit environ un pied d'eau. Ces marres sont entourées d'acacias & de jujubiers: mais

le fruit de ces derniers arbres étoit flétri & desséché par le soleil, & la terre en étoit parsemée. Nous en ramassâmes environ deux picotins qui nous rafraîchirent beaucoup. Ce fruit, quoique plein d'un acide piquant, a aussi une sorte de douceur qui ressemble assez à celle du tamarin; & nous n'avions besoin que d'en faire infuser une poignée dans un vase d'eau pour qu'au bout d'une demi-heure l'eau eût bien acquis le goût du fruit. Le jujube qui vient de Barbarie est oblong comme une olive: mais celui-ci est rond & un peu plus petit qu'une cerise. D'ailleurs, l'arbre qui le porte est épineux & parfaitement semblable au jujubier de Barbarie. Quand le fruit est sec, il a une couleur dorée. Les Arabes appellent *nabca*. Ils en font leur principale nourriture, tandis qu'ils campent près des marres d'Imhanzara: mais quand ces marres sont sèches, ils sont obligés d'aller chercher plus loin, & de l'eau & de quoi manger.

Ce jour-là étoit le cinquième de notre départ; & nous marchâmes cinq heures avec beaucoup de diligence, vu l'état de foiblesse où nous nous trouvions. Cependant nous, ne fîmes pas plus de sept ou huit milles. Je

voyois clairement que nos chevaux, nos chameaux, nos mulets n'étoient pas moins affectés que nous du terrible souffle du simoon. Ces animaux burent long-temps & à plusieurs reprises : mais plus ils buvoient, plus ils paroissoient malades.

A l'instant que mes gens approchoient de la marre où il y avoit de l'eau, j'étois encore loin d'eux, & ils m'envoyèrent dire de venir promptement avec des armes à feu. Un lion avoit tué un ariel & le dévorait, lorsqu'entendant mes gens mettre pied à terre, il abandonna sa proie : mais aussitôt cinq ou six hyènes se jetèrent sur le corps de l'ariel, & cette première troupe fut bientôt suivie par une autre plus nombreuse qui venoit partager les restes du repas du lion. J'accourus soudain avec un fusil, armé d'une bayonnette & un gros mousqueton de vaisseau, dans lequel il y avoit une charge de quarante petites balles. Je me glissai par-derrière les halliers, aussi près des hyènes qu'il me fut possible. Je ne voulois point être vu par elles : mais cette précaution étoit bien inutile ; car, quoiqu'elles m'apperçussent, elles ne quittèrent pas leur curée. Au contraire, leur poil se hérissa sur

leur dos, & ces animaux se secouant comme les chiens, quand ils sortent de l'eau, firent un hurlement terrible. Aussitôt je vis ces hyènes se remettre à dévorer leur proie, comme si elles avoient voulu se hâter de l'achever pour venir m'attaquer ensuite. J'avoue que je commençai à me repentir de m'être tant approché. Mais sachant que l'effet du mousqueton dépendoit de la proximité de l'objet sur lequel il étoit tiré, je m'avançai encore davantage, & ayant pris une position avantageuse derrière les racines d'un gros arbre renversé dans la marre, j'armai mon fusil pour qu'il fût tout prêt, & je dirigeai en même temps le gros mousqueton sur les hyènes qui mangeoient avec la même avidité qu'un troupeau de cochons, faisant un bruit horrible & se donnant réciproquement des coups de dent. Le coup parti, deux hyènes tombèrent roides mortes sur la place. Deux autres allèrent mourir à vingt pas de distance, & tout le reste s'enfuit sans regarder en-arrière. Je pris alors mon fusil, au bout duquel étoit une bayonnette, & je restai derrière l'arbre sans tirer; car je ne savois pas si les hyènes en trouvant d'autres en chemin, n'auroient pas la fantaisie de revenir sur moi.

Une vingtaine de petits renards & un nombre immense de pintades sortirent alors de la marre. Les pintades s'arrêtèrent en me voyant, & rentrèrent dans la marre; mais les renards gagnèrent le bois. J'ignorois si ces renards étoient venus pour manger leur part de l'ariel ou s'ils n'en vouloient qu'aux pintades; mais je crois plus volontiers qu'ils attiroient, parce que le lion n'est jamais accompagné dans ses chasses que par un seul de ces animaux.

Nous vîmes différens pièges très-ingénieux dont les Daveinas ou d'autres Arabes ont coutume de se servir pour attraper des pintades. Plusieurs pintades s'étoient prises dans ces pièges & y étoient mortes, & quelques-unes n'avoient pas encore été touchées par les animaux de proie. Comme les pièges étoient très-près de l'eau, & que conséquemment il n'avoit pas pu y avoir beaucoup d'évaporation depuis qu'ils avoient été tendus, nous jugeâmes que les Daveinas ou d'autres Arabes n'étoient partis de-là que depuis fort peu de jours. Nous trouvâmes dans le limon de la marre une grande quantité de colimaçons vivans. Ils avoient absolument la forme de nos colimaçons de

jardins mais ils étoient beaucoup plus gros, car quelques-uns pesoient jusqu'à une livre.

Nous ne fîmes pas peu alarmés en découvrant que les Arabes étoient près de nous, & nous partîmes d'Imhanzara à quatre heures du soir (1), dirigeant notre route presque au nord-ouest. A huit heures, nous étant aperçus que nous nous trompions de chemin, nous fîmes halte dans un bois. Qu'on juge de notre inquiétude ! Nos girbas avoient presque perdu toute leur eau, soit par l'effet du vent brûlant du désert, soit par je ne sais quelle autre cause. Ce qui sembloit plus étrange, c'est que les girbas avoient l'air d'être pleins, & que ce ne fut qu'en les ôtant de dessus nos chameaux que leur légèreté nous fit connoître qu'il n'y avoit presque plus rien dedans. Quoique tous nos gens fussent malades, cette fâcheuse découverte nous rendit le courage & le désir de pousser plus loin. Nous nous remîmes en marche à onze heures ; mais nous ne fîmes qu'errer dans le bois jusques à trois heures du matin (2), que nous fîmes

(1) Le 21 Mars 1772.

(2) Du 22 Mars.

obligés de nous arrêter de nouveau. Je crus alors que nous étions véritablement perdus. Je fis examiner encore nos girbas. Une très-grande que nous avions remplie à Rashid, étoit totalement vuide; & une autre, dans laquelle nous n'avions mis qu'un peu d'eau à Imhanzas, parce que cette eau étoit mauvaise, ne contenoit plus que le limon qu'y avoit déposé l'eau. Toute mauvaise qu'elle étoit, la partie liquide de ce limon fut bientôt bue. Ceux de nos compagnons qui conduisoient des ânes, voyant nos grandes girbas, avoient négligé de remplir leurs petites outres de peau de bouc. Les plaintes, les murmures se firent entendre dans toute la caravane; car nous étant écartés de notre route, nous ne pouvions pas savoir si nous étions loin des puits, & quelques-uns de nos gens osoient même prétendre que nous les avions déjà passés. Cependant, quoique nous eussions marché treize heures, je ne crois pas que nous eussions fait plus de quatorze milles.

C'étoit le sixième jour de notre départ du Ras-el-Feel. A cinq heures & demie nous recommençâmes à marcher, le cœur rempli de désespoir. Dès que l'aube parut, je pris ma

bouffole pour voir quel chemin nous faisions. Je trouvai que nous allions au nord-quart-d'est & même un peu plus est. Cette route ne sembloit pas devoir être celle du Sennaar, après avoir marché au nord-ouest, aussi long-temps que nous l'avions fait les jours précédens. Mais avant que j'eusse le temps de faire beaucoup de réflexions, un des voyageurs déclara qu'il connoissoit le chemin; que nous nous en étions écartés de fort peu, & que nous allions alors droit au puits. Effectivement, nous y arrivâmes à neuf heures & demie. Ce puits se nomme *Ingellalib* (1). Il contient beaucoup d'eau, & on y trouve un sceau de cuir & une corde de paille pour la puiser : mais cette eau est fort mauvaise. Cependant, la crainte de mourir de soif, plus encore que le besoin de se désaltérer, engagea nos gens à en boire beaucoup, & malheureusement ils furent bientôt punis de leur imprudence. Deux Abyssiniens moururent après avoir bu. L'un étoit un homme, qui expira sur le champ, & l'autre une femme, qui ne lui survécut que quelques minutes.

(1) Ce mot signifie le puits des caravanes. J'imagine qu'on a voulu parler des caravanes qui, comme la nôtre, charrient du sel dans l'Atbara; car il n'y a pas d'autre commerce entre les Abyssiniens & les Funges.

Pour moi, quoique très-altéré, je songeai que j'aurois pu supporter la soif encore plus long-temps, & je commençai par me bien laver le cou, le visage & la tête. Je me lavai ensuite la bouche & le gosier; & après avoir achevé de me rafraîchir de cette manière, je satisfis peu-à-peu ma soif. Je conseillai à mes compagnons de faire comme moi, mais ils ne m'écouterent seulement pas; & on auroit cru qu'à l'imitation des chameaux ils vouloient boire eu une seule fois pour plusieurs jours. Cependant personne ne s'étoit plaint de la soif que lorsqu'on s'étoit apperçu que les girbas étoient vuides; c'est-à-dire, depuis douze heures que nous étions égarés & que nous avions fait halte dans le bois. Quatre heures auparavant, tout le monde avoit beaucoup bu à Imhanzara.

L'épaisse & vaste forêt, à travers laquelle nous marchions depuis Tcherkin, finit à Imgellalib. Tout ce pays est extrêmement plane, & l'eau y est rare. Quoique les bois soient épais, ils nous donnent fort peu d'ombre; parce que les chasseurs, pour rendre leur chasse plus facile, & les Arabes Pasteurs, dans l'espoir de détruire la mouche, avoient mis le feu aux herbes & aux halliers. Ce feu courant avec

rapidité de l'est à l'ouest, n'a pas le temps de faire périr les arbres; mais il les flétrit & fait tomber toutes les feuilles, excepté dans les endroits où il y a des villages & de l'eau. Dans ces endroits-là, le terrain étant balisé, les grands arbres restent intacts & étendent au loin leurs branches verdoyantes. Mais le plaisir de respirer sous leur ombre n'étoit presque rien pour nous; nous n'avions pas le temps d'en jouir.

Le soleil étoit alors si près du zénith, & parcouroit si rapidement son cercle vertical, que j'étois obligé de changer à chaque minute le tapis sur lequel je m'étois couché au pied d'un arbre qui me servoit d'abri. Je voulois dormir & je m'étois mis à l'ombre du tronc & des branches de l'arbre: mais bientôt le soleil dépassant l'arbre, me fit sentir ses rayons brûlans; & cet inconvénient devenoit d'autant plus grand pour nous, que la plupart du temps les arbres, sous lesquels nous nous mettions, étoient des arbres épineux, qui sont l'espèce la plus commune de ces forêts. Les épines dont la terre étoit couverte, faisoient que nous trouvions aussi désagréable de changer de place que de rester au même endroit; & quoique le simoom nous accablât de fatigue, nous prenions souvent le

parti d'élever le haut de notre tente & même de la planter toute entière, parce que c'étoit le seul moyen de nous garantir d'un soleil insupportable. Le feu ayant, comme je viens de le dire, dépouillé les arbres de leurs feuilles, nous n'en avions pas trouvé jusqu'alors qui nous eussent donné de l'ombre.

..... Latè tibi gurgite rupto
Ambitur nigris Meroë fecunda colonis,
Læta comis hebeni; quæ quamvis arbore multa
Frondeat, æstatem nulla sibi mitigat umbrâ,
Linea tam rectum mundi ferit illa, leonem.

Lucan.

Nous partîmes d'Imghallib, après nous être reposés pendant deux heures, & après avoir couvert de sable les corps de deux compagnons de voyage, que nous venions de voir expirer. La pitié & la décence nous engagèrent seules à rendre à ces infortunés un devoir, qui fut sans doute inutile, car les hyènes ne durent pas tarder à les dévorer. Ils n'avoient pas été plutôt morts, que ces animaux voraces les avoient sentis, & s'étoient avancées par petites troupes jusques à une portée de fusil du puits où nous nous désaltérions.

Il étoit onze heures quand nous nous mîmes

en route. Nous marchions alors dans une plaine vaste & découverte, & à deux heures après-midi nous arrivâmes à un autre puits, appelé Garigana, dont l'eau étoit très-mauvaise, & en petite quantité. C'est dans cette plaine qu'est situé Teawa, le principal village de l'Atbara. Le thermomètre que j'avois mis sur un chameau, & qui étoit à l'ombre de la girba, monta dans l'espace de ces trois heures de marche de 111 deg. à 119 deg. & demi.

A cinq heures nous nous éloignâmes de Garigana, faisant route au nord-est. A six heures un quart, nous arrivâmes dans un village, qui portoit le même nom de Garigana, & dont tous les habitans étoient morts de faim l'année précédente. Ces malheureux n'avoient point été ensevelis, & leurs os étoient encore épars parmi les débris de leur village. Nous campâmes au milieu, sans pouvoir trouver un endroit où il n'y eût pas quelques restes de cadavre. Le 23 à six heures du matin, le cœur rempli de l'horreur que nous inspiroit le triste spectacle de ce village, nous partîmes pour Teawa. C'étoit le septième jour que nous marchions depuis que nous avions quitté le Ras-el-Feel. Au bout d'une heure nous vin-

mes à une petite rivière, dans le lit de laquelle il y avoit encore quelques bassins remplis d'eau, quoique ses bords fussent dépourvus de toute espèce d'ombrage.

A sept heures trois quarts, nous arrivâmes dans le village de Teawa, résidence du sheik de l'Atbara. Teawa est à trois ou quatre milles de distance des ruines de Garigana. Si mes calculs ne sont point erronés, il doit y avoir de Hor-Cacamoot à Teawa soixante-cinq milles, c'est-à-dire, de Hor-Cacamoot à Rashid trente-deux milles, & de Rashid à Teawa trente-trois : mais Rashid est au nord-ouest, quart de nord de Hor-Cacamoot.

La latitude de Teawa est $14^{\circ} 2' 4''$ nord.

Celle de Hor-Cacamoot, $13^{\circ} 1' 33''$.

Différence $1^{\circ} 0' 31''$.

La différence de longitude n'est donc que de cinq ou six milles. Teawa est un peu à l'ouest du nord de Hor-Cacamoot, & presque sous le même méridien du village de Ras-el-Feel, qui git à quatre milles à l'ouest de Hor-Cacamoot. Depuis Imhanzas jusqu'à Teawa, & surtout depuis Imgellalib, nous fîmes tou-

jours route droit au nord-est. Voici les gissemens & les distances que j'observai à Teawa.

Beyla à l'ouest-sud-ouest, à 28 milles au plus.

Hafib au sud-quart-d'ouest.

Jibbel-Imfiddera, au sud, à environ 8 milles. Il y a de bonne eau.

Mendera au nord, à 48 milles. Puits profonds. Eau médiocrement bonne.

Rashid au sud, près de 33 milles. Bonne eau toute l'année.

Jibbel-Isriff, est nord-est, à 13 milles. Eau.

Jibbel-Attesh & Habarras, ouest-quart de nord, à 50 ou 60 milles.

La rivière de Guangué à l'est, à 14 ou 16 milles.

Derkin, à l'est nord-est, à environ 27 milles.

Plusieurs des voyageurs qui conduisoient les ânes chargés de sel, se séparèrent de nous à Garigana, soit qu'ils craignissent d'entrer à Teawa, soit parce que les Jehainas leurs amis étoient à Jibbel-Isriff. Cette tribu des Jehainas campoit en cet endroit, parce qu'elle crai-

gnoit

gnoit les Daveinas, qui l'année précédente avoient détruit ses récoltes, ou plutôt les avoient recueillies pour eux-mêmes. La tribu des Jehainas est à tous égards de beaucoup inférieure aux Daveinas : mais en se rassemblant sur le Jibbel-Hriff, petite chaîne de montagnes basses, mais très-escarpées, elle a de l'eau en abondance, ainsi que des cavernes où elle ferre ses grains & les effets les plus précieux, & elle est à portée de secourir les habitans de Teawa, & d'en être secourue à son tour contre les Daveinas, ces terribles dévastateurs de l'Atbara.

Les Daveinas, étant pasteurs, vivent constamment sous des tentes, & sont ennemis implacables de tous les habitans des villes ou des villages. Aussi portent-ils sans cesse la famine & la désolation dans les contrées où ils errent. Le gouvernement du Sennaar les a proscrits pour s'être ligüés avec Yafous II lorsqu'il vint attaquer ce royaume : mais en revanche l'Abyssinie les a bien traités depuis, & ils vivent indépendans, & dans une défiance continuelle des Funges. A mon passage les Daveinas avoient souvent menacé Teawa : mais, comme Yafine avoit épousé une fille

du sheik de Beyla, ils avoient juré amitié à ce sheik.

Les forces de Teawa, consistoient en vingt-cinq hommes de cavalerie, dont dix étoient revêtus de cottes de maille. Il y avoit une douzaine de fusils, que le mauvais ordre dans lequel ils étoient tenus, & les hommes qui les portoient, rendoient fort peu redoutables. Le reste des habitans s'élevoit au nombre de douze cent Arabes nuds, indigens, méprifables, & pareils à tous ceux qui peuplent les villages, & qui sont bien loin d'égal en courage les Arabes, qui habitent sous des tentes. Cependant, quelque foible que fût Teawa, il étoit le siège du gouvernement, & il paroïssoit avoir une sorte d'importance.

Fidèle, sheik de l'Atbara, passoit parmi ses gens pour un homme brave : mais à Sennaar on doutoit de son courage. Walled-Hassan, père de Fidèle, avoit été employé par Nasser, dernier roi du Sennaar, lorsqu'il avoit voulu monter sur le trône de Baady, & Walled-Hassan avoit, comme ja l'ai déjà dit, assassiné le père, par l'ordre du fils. Dans l'état où étoit Teawa, il paroïssoit certain que dès

que les Daveinas voudroient l'attaquer, ses moissons seroient brûlées en une seule nuit, & les os des habitans resteroient épars sur la terre, comme ceux des infortunés habitans du village de Garigana.

J'ai déjà observé que le sheik des Arabes-Nils, qui depuis l'expédition de Yafous, résident sur les terres de l'Abyssinie, dans le voisinage du Ras-el-Feel, étoit venu à Hor-Camoot m'avertir de me défier des belles promesses & des protestations d'amitié du sheik Fidèle. Mahomet-Nil m'avoit tellement inspiré de craintes, que si alors les Daveinas n'avoient pas été partis de Sim-Sim, j'aurois, au risque d'être mal reçu au Sennaar en y arrivant avec cette tribu, voyagé avec elle plutôt que de passer par Teawa: mais les Daveinas étoient déjà loin quand le sheik Mahomet vint me voir.

Le sheik de l'Atbara n'ayant en apparence aucun intérêt à nous tromper, avoit toujours tenu le langage d'un véritable ami, & avoit promis tout ce qu'il étoit en son pouvoir de faire pour moi. Mais il ne faut pas oublier que pour prévenir tout accident, Nil m'avoit

donné un homme de confiance, allié au principal sheik de la tribu des Jehainas. Cet homme conduisoit un âne chargé de sel, avec les autres Arabes de notre petite caravane, & il devoit repartir pour le Ras-el-Feel, si je courois le moindre risque; il étoit convenu qu'il en pourroit être informé en venant une fois tous les deux jours, & plus souvent s'il le falloit à Teawa, où on ne le connoissoit que comme appartenant à la tribu des Jehainas, ou bien il devoit venir seulement auprès des bassins de la rivière, où mon domestique Soliman iroit se joindre. Cet accord n'étoit connu que de l'Arabe, de Soliman, de moi, de mon domestique Grec Michaël. Depuis notre départ de Hor-Cacamoot l'Arabe n'avoit pas eu la moindre entrevue particulière avec moi; mais la nuit où nous étions près de périr de soif dans le bois, il m'avoit envoyé secrètement par Soliman, une corne pleine d'eau, qu'il avoit prise dans son outre de peau de bouc; & je l'avois aussitôt généreusement récompensé, content de trouver une occasion de le raffermir dans son devoir.

Cet Arabe eut l'air de nous quitter comme un étranger, & il s'en alla au Jibbel-Ifrif,

après avoir reçu en particulier l'ordre de revenir dans trois jours ; car nous étions persuadés que, quelques mauvaises intentions qu'on eût contre nous, on commenceroit par nous accueillir d'une manière gracieuse. Nous croyions même un peu que les soupçons que nous avoit inspirés Mahomet Nil étoient suffisamment démentis par toutes les promesses du sheik Fidèle. Malgré cela, comme notre vie étoit compromise, nous convinmes tous que nous ne pouvions pas être trop attentifs à profiter de tous les moyens de nous garantir du danger.

CHAPITRE V.

Séjour à Teawa. — Le sheik de Teawa cherche à retenir M. Bruce. — Ce voyageur donne des remèdes au sheik & à ses femmes. — Conversations de M. Bruce avec Fidèle, & preuves de perfidie de ce sheik.

Au passage de la petite rivière, qu'on rencontre à un quart de mille avant d'arriver à Teawa, nous vîmes venir à nous un cavalier vêtu d'une grande robe de camelot rouge, ou d'une étoffe à-peu-près pareille, & coiffé d'un

turban blanc. Il étoit suivi d'une vingtaine de gens de pied presque nus, mais tous armés de lances & de boucliers ; & deux petits tambours & un fifre retentissoient devant lui. Cette troupe s'arrêta à peu de distance de nous, mais le chef hésita d'abord à me saluer, parce qu'il étoit à cheval, & que j'étois sur une mule, faisant conduire derrière moi mon cheval sellé, bridé & couvert d'un grand caparaçon bleu.

Soliman, qui le premier accosta le cavalier Arabe, lui dit que la coutume d'Abyssinie étoit de ne remonter des chevaux qu'en temps de guerre. Sur quoi l'Arabe mit pied à terre, & je descendis aussi de ma mule. Nous nous saluâmes mutuellement avec beaucoup de civilité. L'Arabe étoit un homme d'environ soixante-dix ans, portant une très-longue barbe, & ayant très-bonne mine. J'eus toutes les peines du monde à l'obliger de remonter à cheval. Il vouloit absolument marcher à pied à côté de ma mule, jusqu'à ce que nous fussions entrés dans Teawa : mais je ne voulus point le souffrir. Ayant enfin cédé à mes instances, il s'élança sur son cheval avec toute l'agilité d'un homme qui n'auroit eu que vingt ans.

Alors il fit prendre divers pas à son cheval & lui fit faire divers sauts; ce qui n'étoit qu'une politesse de sa part, attendu que ces sortes de choses ne se font jamais que par de jeunes Arabes, devant ceux qui sont plus âgés qu'eux, ou par un inférieur devant son supérieur. Nous passâmes devant une maison qui paroissoit commode; & l'Arabe ordonna à mes domestiques d'y décharger mon bagage, parce que c'étoit le logement que m'avoit destiné le sheik. Ensuite l'Arabe, moi & Soliman, qui marchoit à pied à côté de ma mule, nous traversâmes une place d'environ cinquante pas de large, où l'on tient le marché. Mon conducteur me témoigna plusieurs fois combien il étoit honteux de monter un cheval, tandis qu'un *grand* comme moi montoit une mule.

Un peu au-delà du marché nous vîmes le logement du sheik. C'étoit une maison, ou plutôt un groupe de maisons à un seul étage, construites de roseaux. Nous entrâmes cependant d'abord, en montant trois ou quatre marches, dans une grande salle bâtie en briques, qui n'avoient point été cuites au four. Cet appartement étoit fort propre. On avoit étendu des nattes sur le parquet, & on voyoit

dans le milieu un fauteuil (1), qui étoit censé être la place du monarque. Le sheik étoit alors assis à terre par humilité, lisant le Koran, ou plutôt feignant de le lire. Il parut surpris de nous voir, & fit un mouvement pour se lever; mais je l'en empêchai, & je baisai sa main dont je m'étois saisi.

Je ne fatiguerai point mes lecteurs des détails peu intéressans de cette première entrevue. Le sheik parut admirer ma taille & l'air de force que j'avois; & il lâcha quelques mots sur les femmes Abyssiniennes; puis il me blâma un peu de m'exposer à voyager dans un pays comme l'Atbara. En revanche je me plaignis de l'extrême fatigue que m'avoit occasionnée la route que je venois de faire; je me plaignis de la chaleur, des bêtes féroces, des forêts où il n'y a point d'ombre, & surtout de ce vent empoisonné, de ce simoom, qui m'avoit presque étouffé, & dont je sentoisi encore les terribles effets.

(1) Dans ces contrées, lorsque le gouverneur est revêtu d'un pouvoir suprême, on a coutume de placer dans le milieu de la salle où l'on rend justice, une chaise à bras, qui reste toujours vuide, & est respectée comme représentant le souverain.

Alors, avec cette politesse naturelle aux Arabes, il se blâma lui-même d'avoir souffert que je vinssse chez lui avant de m'être reposé, & il m'assura qu'il n'y avoit été déterminé que par le désir de voir un *grand* comme moi. Il me dit en même temps qu'il ne vouloit pas me retenir davantage, & qu'il me conseil-
loit de me reposer un ou deux jours bien tranquillement. Je me levai pour me retirer; & le sheik se levant aussitôt me prit par la main, en disant: " Vous ignorez peut-être les plus grands dangers auxquels vous avez été exposé. Votre Maure Yafine, du Ras-el-Feel, est un voleur plus à craindre que tous ceux de l'Habesh. Vous avez plusieurs fois manqué d'être arrêté, & le hasard seul a fait que vous ne l'avez point été, surtout à Ras-hid, où Yafine avoit posté les Daveinas pour vous faire assassiner. Mais vous avez un cœur pur & des mains pures. Dieu a vu vos des-
seins, & vous a protégé; & je puis dire aussi que de mon côté je faisois tout ce qui étoit en mon pouvoir. "

J'étois alors debout, prêt à sortir, & je ne répondis autre chose au sheik que la phrase ordinaire, Ullah kerim ! c'est-à-dire, Dieu est

miséricordieux ! Soliman , qui étoit à l'autre bout de l'appartement , répéta ces mots Ullah kerim ! & je vis bien qu'il m'entendoit. Nous fortîmes , & le vieillard qui étoit venu m'accueillir au bord de la rivière marchant alors devant moi , me conduisit à la maison qui m'avoit été préparée. Cette maison ne consistoit qu'en une seule chambre , mais elle étoit grande , fort propre , & placée sur le bord de la rivière. Soliman avoit eu soin de choisir cette situation , pour pouvoir entretenir plus aisément une correspondance avec l'homme que nous avoit donné le sheik Mahomet-Nil , & qui étoit allé chez les Jénarnas , & en faisant la demande de cette maison , il avoit dit au cavalier Arabe , qui nous avoit reçus , que le voisinage de la rivière m'étoit nécessaire pour les fréquentes ablutions auxquelles ma religion m'obligeoit avant de faire mes prières. Cet Arabe se nommoit Hagi-Soliman , & il étoit kaya , c'est-à-dire lieutenant du gouverneur. Il étoit allé à la Mecque , & il avoit vu Metcal-Aga , dont il connoissoit le rang & le crédit. Mais Hagi-Soliman , kaya , n'en étoit pas moins un voleur & un assassin , comme son maître ; & il savoit mentir & dissimuler au delà de tout ce qu'il est possible d'imaginer.

A peine avions-nous achevé de prendre possession de notre logement, & de nous débarrasser de nos habits de voyage, que plusieurs esclaves des deux sexes nous apportèrent plusieurs plats de viande, avec beaucoup de complimens de la part du sheik. Ces mets furent bientôt expédiés, & nous en fîmes part à quelques-uns de nos pauvres compagnons de voyage, qui charriolent le fel, & qui acceptèrent notre offre avec reconnoissance & sans cérémonie, suivant l'usage du pays. Quand nous eûmes achevé de manger, je ne fus pas peu étonné de voir un jeune homme approcher ses lèvres de mon oreille, & me dire en langue arabe ces propres mots : "Seitan Fidèle ! el sheik el Atbara Seitan !" C'est-à-dire, Fidèle est un diable ! Le sheik de l'Atbara est le diable lui-même !

Nous congédiâmes alors tous les étrangers, sous prétexte que nous voulions prendre du repos. Nous avions effectivement besoin de nous reposer : mais nous étions encore plus pressés de tenir conseil sur notre situation, & nous nous recueillîmes pour cela après avoir bien fermé la porte. Je commençai par demander à Soliman ce qu'il pensoit du sheik de

l'Atbara & des discours qu'il m'avoit tenus ? Soliman me répondit sans hésiter : " C'est un traître, qui a trompé Yafine, & qui cherche à vous faire du mal. „ — Le titre de *grand*, dont le sheik m'avoit si souvent qualifié, & le mal qu'il venoit de me dire de Yafine, tandis qu'il ne lui écrivoit qu'en l'appelant son cher frère ; l'étonnement qu'il témoignoit en me voyant venir à Teawa après m'avoir fait assurer si souvent, par ses lettres & par ses émissaires, que c'étoit la meilleure route, & même la seule praticable ; tout enfin sembla devoir ne plus nous laisser douter que nous étions tombés dans un piège d'où il ne falloit rien moins que beaucoup de courage & d'activité, & la protection immédiate de la Providence, pour pouvoir nous retirer.

On peut se rappeler que quelque temps avant de quitter le Ras-el-Feel, j'avois fait partir pour le Sennaar un domestique que les Arabes Daveinas avoient promis d'escorter jusques à Beyla, & de remettre au sheik de Beyla, Mahomet, qui devoit le faire passer à Sennaar. Mais ce plan ne fut malheureusement point exécuté en entier, parce qu'il survint un accident qu'on ne pouvoit pas prévoir.

En se rendant à Beyla, les Daveinas apprirent qu'il étoit venu dans l'est de l'Atbara une tribu d'Arabes qui avoient coutume de camper sur les bords du Nil. J'ignore si les Daveinas se proposèrent d'attaquer ces Arabes, ou s'ils craignirent que ces Arabes ne tombassent sur eux : mais au lieu d'aller à Beyla, ils tournèrent à gauche & marchèrent vers l'ouest. Cependant, après avoir fait perdre quelque temps à mon domestique, ils l'envoyèrent à Mahomet, sheik de Beyla, & Mahomet le fit passer à Sennaar. Il fut encore retardé là par le sheik Adelan, premier ministre du Sennaar, parce que ce sheik étoit occupé à lever des tributs sur les Arabes.

Pour nous, ignorant tous ces événemens, nous nous attendions à chaque instant à voir paroître mon domestique, & son retard nous étonnoit. Nous étions également surpris de ne pas trouver à Teawa un domestique que le sheik de Beyla devoit nous y envoyer pour nous informer de l'état où étoient les choses du côté de Beyla. La chose me paroissoit même d'autant plus étrange, que dans ses lettres à Yafine, ce sheik qui étoit attaqué de la gravelle, avoit témoigné un grand desir d'avoir

de l'eau de chaux, que je devois remettre à son domestique, à Teawa. Je ne savois pas alors, comme je l'appris bientôt, que ce domestique m'avoit attendu à Teawa, & qu'il s'en étoit retourné, parce que le sheik Fidèle l'avoit assuré que je ne venois pas par l'Atbara : mais que Coque - Abou - Barea m'avoit donné une escorte de cavaliers Ganjars, & que j'avois pris le chemin du Kuara & du Dender. D'après ce rapport, le sheik de Beyla cessa de m'attendre.

Tandis que nous ignorions tous ces détails, nous attendions avec impatience, & les gens qui devoient nous venir du Sennaar, & le message du sheik de Beyla. Mais comme nous convenions tous que nous étions en péril, nous résolûmes que le lendemain, quand nous verrions l'Arabe que nous avoit donné le sheik Mahomet - Nil, nous l'expédierions pour le Ras-el-Feel, afin qu'il avertît Yafine d'envoyer à Teawa un exprès, qui se présentant comme de la part du roi d'Abyssinie ou d'Ayto-Confu, & demandant la raison pour laquelle on nous retenoit, feroit témoin de la conduite du sheik Fidèle & de notre départ. Toutefois, en attendant les secours qui pourroient nous arriver,

nous résolûmes de voir le sheik, le plutôt que nous pourrions. Soliman vit l'Arabe de Mahomet- Nil, & lui remit la lettre pour Yafine, en lui expliquant tout ce qu'elle contenoit.

Dans la nuit du 24 Mars, c'est-à-dire, le lendemain de notre arrivée à Teawa, notre exprès partit pour le Ras-el-Feel. Il y arriva promptement: mais il trouva Yafine parti pour aller joindre Ayto. Confu à Tcherkin: sans quoi, cet Arabe eût, sans contredit, été le premier à nous procurer des secours, car il avoit exécuté sa commission avec beaucoup de fidélité. Le 24, je ne sortis point de mon logement, parce que je me sentis encore toute la journée des effets du simoom: mais je fis prévenir le sheik Fidèle que j'irois le voir le lendemain. Je ne lui avois pas encore offert de présent, & il me tarδοit de savoir comment il recevroit celui que je lui destinois.

Le 25, je me rendis, à quatre heures de l'après-midi, dans la maison du sheik. Le Maure Soliman, le janissaire Hagi-Ismaël, qui étoit un sheriff, & mon domestique Grec, m'accompagnèrent dans cette visite. Le pré-

sent que je fis au sheik consistoit en une grande pièce de toile bleue de coton des Indes, à fleurs d'or, une ceinture de soie & de coton, environ deux onces de civette, deux livres de muscade & dix livres de poivre. Le sheik reçut ce don avec un air très-gracieux, & le laissa devant lui. Je le priai alors de vouloir bien me faire partir le plutôt possible, & d'ordonner en conséquence qu'on me préparât des chameaux. Il me répondit que tous les chameaux avoient été dans le désert de sable, à quinze journées de marche de Teawa, & qu'on les avoit envoyés si loin, pour les mettre à l'abri de la mouche: mais que cela ne l'empêcheroit pas de nous faire partir, s'il en obtenoit la permission de Senaar, où il alloit envoyer un exprès la nuit suivante. Il ajouta qu'on mettoit toujours de la lenteur dans l'expédition des affaires à Senaar, & qu'en ce moment, on n'étoit en sûreté ni dans les chemins, ni même dans la capitale.

Je répondis à Fidèle que j'étois d'autant plus étonné de ce qu'il me disoit là, que j'avois en main une lettre qu'Hagi-Belal avoit écrite à Yafine & à moi, par laquelle il mandoit qu'on

qu'on avoit donné des ordres, & au sheik de Teawa & au sheik de Beyla pour qu'ils m'accueillissent amicalement & me fissent conduire avec promptitude & avec sûreté dans la capitale; que lui-même, sheik de Teawa, avoit confirmé toutes ces choses à Yafine & l'avoit assuré par une lettre que j'avois lue, que je pouvois venir sans tarder, parce que tout étoit prêt pour accélérer mon voyage. Fidèle parut extrêmement surpris de ce qu'il venoit d'entendre. Il leva les yeux & les mains au ciel, comme si j'avois dit les plus insignes faussetés. Il dit qu'il n'avoit jamais écrit à Yafine à mon sujet, ou du moins, qu'il ne lui avoit point écrit cette année un seul mot qui me concernât; que tout cela n'étoit qu'une invention de Yafine, qui sachant que je portois beaucoup d'or, avoit voulu m'envoyer dans le désert pour pouvoir me voler & m'affaîner. Il ajouta que je pouvois bien voir qu'il n'avoit jamais reçu l'ordre de me faire partir immédiatement, parce qu'il l'auroit exécuté, sans quoi il lui en auroit coûté la vie; mais que bien au contraire, je n'avois qu'à chercher dans tout le village, & que si j'y trouvois un chameau ou toute autre bête de somme, il consentoit à m'en faire présent; que

je devois être bien sûr que Yafine avoit imaginé tout ce qu'il m'avoit dit.

Soliman ne put pas se contenir plus longtemps. Il dit au sheik que c'étoit lui seul qui mentoit, & non Yafine. " Est-ce que vous prétendrez me persuader, ajouta-t-il, que je n'ai pas vu vos lettres ? Vos esclaves, Nasser & Ibrahim, porteurs de ces lettres, n'ont-ils pas vécu des semaines entières avec nous dans le Ras-el-Feel ? Ne les ai-je pas vues dans leurs mains, ces lettres, avant qu'on les ouvrit, & ne les ai-je pas lues après qu'on les a eu ouvertes ? Nasser & Ibrahim sont maintenant à la porte. Appelez-les, si vous l'osez, & interrogez-les devant nous. Que pensez-vous que puisse dire Yafine du caractère que vous lui prêtez si indignement ? „ — " Soliman, répondit le sheik, d'un ton de voix très-doux, il me passe chaque jour tant d'affaires & de lettres par les mains, que je puis avoir oublié celles-ci. Mais Yafine est mon frère, & je ferai pour lui & pour vous tout ce que vous souhaiterez. Demeurez ici seulement cette semaine ; & si mes chameaux ne sont pas de retour, j'en enverrai prendre chez les Arabes, partout où l'on pourra en trouver. Ce

fera pour les affaires du roi & non pour les miennes. „ — Il dit cela avec un tel air de sincérité & de candeur, qu'il n'étoit pas possible de s'en méfier.

Dans la matinée du 26, je retournai chez le sheik. Je ne restai assis que quelques minutes avec lui. Puis je me levai pour me retirer. Il me demanda alors si je n'avois rien de particulier à lui demander? Je lui dis que non; que j'étois venu seulement pour le voir. Il me fit une révérence très-affectueuse, & je sortis. Le 27, je passai toute la journée chez moi. C'étoit un jour de fête pour le sheik. Le soir, le vieux kaya, qui m'avoit accueilli à mon arrivée, vint chez moi, & me fit des complimens de la part de Fidèle. Il me dit en même temps que ce sheik étoit souvent attaqué de douleurs d'estomac, & il me donna à entendre que ces douleurs lui venoient de trop boire. Il me pria de lui donner quelque médecine qui pût le faire vomir & lui rendre son appétit totalement perdu. Le vieillard ajouta que cela vaudroit mieux que tous les présens du monde pour me faire obtenir ce que je désirois du sheik. Je le chargeai d'assurer Fidèle que je ferois ce qu'il demandoit,

& qu'en conséquence, je ferois le lendemain à fix heures du soir chez lui.

Je lui tins parole. Le 28 je me rendis le soir chez lui, je lui fis prendre de l'ipécacuanha, qui eut tout le succès que nous pouvions en attendre. J'observai que pendant que Fidèle tenoit la coupe où étoit cette médecine, ses mains trembloient; & quand il fut au moment de l'avalier, ses lèvres tremblèrent également. Sa conscience lui inspiroit sans doute des craintes sur ce qui étoit en mon pouvoir de lui faire éprouver. Les habitans de ces contrées se servent d'une espèce d'émétique, qui leur occasionne des convulsions terribles. Je ne fais pas précisément d'où on le tire. Les uns prétendent que c'est la graine très - menue d'une espèce de pavot; d'autres assurent que c'est la moële d'un arbre, qu'on fait sécher & qu'on réduit en poudre. Mais quoiqu'il en soit, une dose ordinaire de cette drogue opère tellement, que les effets de la plus forte dose d'ipécacuanha ne font rien en comparaison. L'eau chaude que je fis prendre à Fidèle, & dont il ne connoissoit pas l'usage en pareille occasion, lui fit tant de bien qu'il ne pouvoit se lasser de boire. Quand il eut

achevé de vomir, il m'accabla de remerciemens, & me promit de faire tout ce que je voudrois, pourvu que je voulusse lui administrer encore deux ou trois doses de ma poudre, & lui en laisser à mon départ avec des instructions sur la manière de s'en servir en mon absence. Je le lui assurai, & nous nous séparâmes en apparence les meilleurs amis du monde.

Le 29 avant le lever du soleil, le vieux kaya vint encore me trouver de la part du sheik. Tandis que je m'habillois, je fis servir du café au kaya devant la porte. Il me dit, que Fidèle se trouvoit merveilleusement bien; que jamais il n'avoit été aussi content de sa santé, & qu'il me prioit de venir le soir chez lui, parce que deux de ses femmes étoient attaquées de la même maladie qu'il avoit eue. Je m'excusai alors de ne pouvoir pas aller chez le sheik, sous prétexte qu'il étoit dimanche, & que je ne fortois jamais ce jour-là pour affaire.

Cette excuse fut rapportée au sheik qui l'agréa. Mais à midi une négresse esclave vint m'apporter un message de la part de ses maîtres

treffes, qui avoient pris la réponse que j'avois faite au kaya pour un refus. Elles me firent dire qu'elles étoient bien fâchées si on ne me servoit pas de la viande à mon goût; qu'elles la préparoient pourtant elles-mêmes chaque jour, le mieux qu'elles pouvoient: mais qu'elles l'arrangeroient de la manière que je voudrois, si je daignois le leur enseigner. Je sentis alors la nécessité de contenter mes bienfaitrices. J'expliquai la réponse que j'avois fait faire au sheik, relativement au dimanche, & je priai l'esclave de dire à ses maîtresses que le lundi au soir je me rendrois auprès d'elles, & que je ne les quitterois pas jusqu'à ce qu'elles fussent soulagées. Je pris en même temps une petite coupe que je remplis de civette, & que je leur envoyai par leur négresse, à qui je donnai aussi deux poignées de poivre pour elle.

Conformément à ma promesse, j'allai le 30 au soir dans la maison du sheik. On me conduisit dans une grande chambre où il étoit seul assis dans un alcove, fumant & probablement méditant aussi quelque méchanceté; car il ne paroissoit pas s'occuper d'autre chose. Il étoit calme, & paroissoit pensif. Il me fit

beaucoup de civilités & me témoigna une extrême gratitude de ce que je voulois bien donner des soins à sa famille. Je lui demandai s'il étoit guéri? Il me répondit, que de sa vie il n'avoit joui d'une aussi bonne santé, comme depuis qu'il avoit pris l'ipécacuanha; mais qu'il avoit reçu de fort mauvaises nouvelles de Sennaar; que le premier ministre, Mahomet - Abou - Calec, avoit pris la plus grande partie de la cavalerie & de l'infanterie Nubane, & s'étoit retiré dans le Korfodan, province très-reculée, & entourée de déserts, où il gouvernoit despotiquement, & annonçoit par ses discours & par ses actions qu'il vouloit entièrement s'affranchir de ce qu'il devoit au roi, son maître. Fidèle ajouta que le sheik Adelan, frère puiné de Mahomet - Abou - Calec, s'étoit mis à la tête du reste des troupes, & campoit à Aira à quelques milles de Sennaar, où il agissoit aussi en maître absolu, parce que l'usage du pays étoit que dès qu'un ministre sortoit de la capitale, & se mettoit à la tête de l'armée pour aller recueillir les tributs imposés aux Arabes, il jouissoit d'un pouvoir sans bornes. Le sheik m'assura qu'en quittant le roi de Sennaar, Adelan avoit pris le ton d'un rebelle. Puis il

me dit : “ Puisque la Providence vous a conduit ici , & que vous ne pouvez aller à Sennaar , ni retourner en Abyssinie , si vous voulez demeurer ici , & embrasser la religion mahométane , qui est la seule vraie , je vous donnerai ma fille en mariage , & vous ferez la seconde personne du gouvernement de Teawa ; & comme mon intention est d’aller l’année prochaine à la Mecque , vous deviendrez alors gouverneur de l’Atbara , & moi je me procurerai à Sennaar une place plus convenable à un homme avancé en âge. ”

Quoique je n’aime guère à perdre une gravité , qui m’est naturelle , j’affectai en ce moment d’éclater de rire , ce qui parut mettre le sheik de mauvaise humeur. Il me demanda d’un ton sérieux si je risais de lui. — “ Précisément , lui dis-je. Je ris de ce qu’un homme comme vous , chargé du gouvernement d’une province , peut connoître assez peu les gens pour vous imaginer que je serai un renégat. Vous pouvez , par je ne sais quels motifs , feindre de ne pas me connoître : mais vous n’en êtes pas moins bien informé du degré de faveur & de considération , dont je jouissois en Abyssinie , où assurément rien de ce

que je défilais ne me manquoit. Les Abyssiens sont chrétiens comme moi, & cependant je n'ai jamais voulu consentir à y demeurer, ni à me marier parmi eux. Quelle seroit donc la raison qui me seroit marier, changer de religion, & vivre dans un pays désolé par la misère, la famine, la terreur & l'esclavage? „ — “ Arrêtez, s'écria le sheik, vous êtes un fou. Ce climat-ci est mille fois plus sain & plus doux que celui d'Abyssinie. Mais puisque vous refusez de suivre mes conseils, n'en parlons pas davantage. Venez voir mon harem. (1) „ — “ Très-volontiers, répliquai-je. Je me croirai heureux de vous rendre, ainsi qu'à votre famille, tous les services qui dépendront de moi.

Le sheik marchoit devant moi, Nous traversâmes plusieurs appartemens assez bien construits, mais mal meublés, sales & en désordre. C'étoit la maison qu'il habitoit. Elle étoit séparée des autres par une place que nous traversâmes, & à l'extrémité de laquelle étoient plusieurs autres appartemens plus élégans & mieux tenus. Le plancher étoit couvert de

(1) La maison où ils tiennent leurs femmes.

tapis de Turquie. Je trouvai dans une alcove une des femmes du sheik, couchée sur le tapis & environnée de plusieurs nègresses esclaves. Le cercle s'ouvrit pour me laisser passer. Cette femme avoit le visage découvert. Je portai ma main à mes lèvres. Puis du bout de mes doigts, je touchai le bout des siens. Pendant ce temps-là le sheik étoit allé dans un autre appartement chercher une autre femme, & il l'avoit menée s'asseoir vis-à-vis de la première. Ces femmes étoient toutes deux dans la maturité de l'âge : mais elles ne paroissoient pas avoir jamais été jolies. Elles étoient servies par un grand nombre d'esclaves : & j'appris par la suite que l'une d'entr'elles étoit fille du sheik Adefan, premier ministre du roi de Sennaar.

Je crus qu'il étoit nécessaire de m'expliquer un peu avec Fidèle. — “ Vous savez, lui dis-je, sheik, que vous & moi ne sommes pas toujours d'accord ; & quoique j'aie vécu pendant plusieurs années avec des gens de votre religion, de tous les états, & de toutes les classes, je suis encore loin de savoir quels sont les usages de l'Atbara. J'ignore ce qui peut ou ne peut pas vous offenser, vous ou

vos femmes. Je n'ai d'autre vue que de leur être utile, ainsi qu'à vous, & je ne voudrois pas m'exposer aux mauvais traitemens que pourroit m'attirer une simple méprise occasionnée par l'ignorance où je suis de vos coutumes. En un mot, j'ai besoin de faire beaucoup de questions à ces dames, dont vous pourrez être témoin si vous le voulez: mais personne plus ne les entendra; car tel est l'usage de mon pays. „

“ Qu'a-t-il besoin d'être entre nous & notre médecin? dit la plus âgée. Toutes ses affaires se bornent à vous payer, quand vous nous aurez guéries. „ — “ Que deviendrait-il, si nous étions plus malades, dit la fille d'Adelan? Il mourroit de faim, car il n'auroit personne pour lui apprêter à manger. „ — “ Et sa-boisson, qui la lui prépareroit? répondit la première, sa boisson, qu'il aime encore mieux que son manger. „ — “ Allons, allons, dit alors Fidèle, d'un ton fort gai, nous vous connoissons, Hakim. Vous n'êtes pas comme nous. Faites à ces dames toutes les questions qu'il vous plaira. Je ne veux ni ne prétends y être présent. Je les entends assez me contredire toute la journée. Aussi je prie

Dieu que vous les guérissiez ou que vous les rendiez muettes, afin qu'elles cessent de me fatiguer de leurs plaintes. Une femme malade est un fléau suffisant pour punir un diable. „ — “ Eh bien ! forttez donc , lui dis-je , ainsi que toutes ces femmes inutiles. Il faut seulement qu'il reste deux ou trois des esclaves qui sont le plus accoutumées à servir leurs maîtresses. „

Le sheik ne parut pas embarrassé de faire sortir les esclaves. Il saisit un petit fouet qui étoit pendu dans un coin de la chambre , & bienheureuses furent celles qui purent les premières gagner la porte. J'apperçus au milieu de toutes ces femmes une jeune & jolie personne couverte des pieds jusques à la tête. Fidèle la prit par la main & la fit rentrer en lui disant : — “ Viens , Aiscach ! „ Après quoi , il s'en alla.

Je sentoie fort bien que je jouois là un rôle dont le succès étoit très-important pour moi. Dans ces contrées, les ministres & les grands marient leurs filles à des gens qui leur sont inférieurs : mais c'est seulement pour qu'elles ne restent point filles. Elles sont les espions

de leurs époux, & elles conservent toujours sur eux l'ascendant que leur donne leur naissance. Je vis que c'étoit précisément ce que faisoit la fille d'Adelan. Quel que fût l'indigne caractère du sheik Fidèle, je savois qu'il n'oseroit pas me voler sans m'assassiner, & j'étois sûr qu'il ne m'assassinerait pas, dès qu'on seroit instruit de mon arrivée sur les terres du Sennaar; chose dont sa femme pourroit donner avis à son père Adelan, dès qu'elle le voudroit.

Je me garderai bien de rapporter ici les questions que je fis aux deux femmes du sheik, à l'occasion de leur maladie, non plus que les choses dont elles se plaignoient. Ce sont des secrets que je ne révélerai point, quoi que je sois très-loin de l'Atbara. L'ipécacuanha que j'employai, réussit à merveille. Mais pendant que je l'administrais, je remarquai que la jeune personne, qui jusqu'alors avoit été couverte, ôtoit son voile & le laissoit tomber jusques sur ses épaules. Aussitôt l'esclave qui la servoit, acheva, comme par un coup de théâtre, d'arracher le voile. Je fus frappé de son extrême beauté. Elle n'avoit point les cheveux laineux. Au contraire, elle les avoit fort longs & en très-grande quantité, & ils

étoient tressés, roulés autour de sa tête, en forme de couronne, & ornés de grains de verroterie & de ces petits coquillages blancs qui viennent de Guinée, & que nous appelons communément *dents de more*. Elle avoit des pendans d'oreille d'or unis & une chaîne d'or qui lui faisoit quatre fois le tour du cou, & à laquelle étoient pendus beaucoup de sequins percés. Tous ses vêtemens consistoient en une chemise bleue, qui lui tomboit jusques aux pieds, & qui n'étoit ni étroite, ni rigoureusement fermée par en-haut. Quoique cette jeune personne n'eût pas quinze ans, sa taille étoit déjà au-dessus d'une taille ordinaire. Tous ses traits charmans auroient pu servir de modèle à un peintre jaloux de trouver une beauté parfaite. Elle avoit le teint fort brun, parce qu'elle étoit née d'une femme arabe de la tribu des Jehainas. Voilà le portrait fidelle de la belle Aiscach, fille de la plus âgée des dames à qui je venois de faire prendre l'ipécacuanha.

Ni leur maladie, ni les médecines qu'elles venoient d'avalier, ne purent empêcher ces dames de s'appercevoir à quel point j'étois ému de ce que je venois de voir. La fille

d'Adelan me dit alors : “ Vous avez resté si long-temps en Abyssinie , que vous devez faire bien peu de cas des femmes de l'Atbara. Mais on'dit que les femmes d'Europe sont si blanches , que leur beauté l'emporte sur celle de toutes les autres. „ — “ Je n'ai jamais été moins persuadé de cette vérité qu'à présent, lui répondis-je , & je vois bien que vous vous en appercevez. „ — “ Oui, oui, dit la mère de la jeune personne, nous nous en appercevons. Si Aiscach étoit malade, vous prendriez plus de soin d'elle que de nous. „ — “ Pardonnez-moi, Madame, lui répliquai-je. Si la belle Aiscach étoit malade, je sens que je serois si affecté, que je n'aurois pas la force de la soigner. „

Aiscach me fit une inclination pleine de grâce, pour me montrer qu'elle entendoit fort bien ce compliment. Les femmes rirent beaucoup. Quelqu'un qui rioit derrière moi, me cria en bon amharic : “ Envoyez chercher Yafine & vos chevaux au Ras-el-Feel. Prenez-la & emmenez-la en Abyssinie. J'irai avec vous bien volontiers, & je vous jure qu'elle-même fera charmée d'y aller. „ — Je me retournai alors avec surprise pour regarder la personne qui parloit une langue qui ne frappoit plus mes

oreilles depuis quelque temps. — C'est, dit la mère d'Aiscach, une pauvre esclave chrétienne qui fut prise par les Jehainas, quand le Mek-Baady fut vaincu à son retour au Sennaar. Elle est un peu folle, mais gaie; comme vous voyez.

Après avoir prescrit à mes malades le régime qu'elles devoient suivre, je pris congé d'elles, & l'esclave abyssinienne m'accompagna, ainsi qu'Aiscach, qui sembloit l'aimer beaucoup. Quand elle fut à la dernière porte, elle remit le voile qui la couvroit de la tête aux pieds, & elle me dit d'une voix basse: "Ne reviendrez-vous pas demain?"

Le 31 Mars, Fidèle insista pour que je lui donnasse une nouvelle prise d'ipécacuanha. Je me rendis chez lui à l'heure accoutumée, curieux de savoir ce qu'il me diroit de ses femmes. Je lui en demandai d'abord des nouvelles, & il se contenta de me répondre qu'elles se portoient bien. Avant que je fortisse, il me fit servir du café, & il me dit qu'il avoit fort bien appris par des gens du Ras-el-Feel, qu'à mon départ de ce pays-là, j'avois, sous prétexte d'empaqueter des instrumens, arrangé dans

diverses

diverses caisses deux mille onces d'or, avec beaucoup d'étoffes d'or & plusieurs autres objets précieux dont je me proposois de faire des présens; que comme toutes ces choses étoient maintenant en son pouvoir, il croyoit que je ne serois pas assez fou pour lui refuser cinq cent piastres, c'est-à-dire, cinquante onces de cet or que je portois; que si je consentois à les lui donner honnêtement, il me feroit partir dans deux jours pour Sennaar : mais que si je ne les lui donnois pas, je devois songer que j'étois entre ses mains; qu'il pourroit s'emparer aisément de tout ce qui m'appartenoit, & faire ensuite de moi tout ce qu'il lui plairoit.

« Fort bien ! Le voilà donc, m'écriai-je, ce secret que je savois depuis long-temps caché dans votre cœur ! Mais laissez-moi vous mieux instruire. Je n'ai pas trois onces d'or en ma possession. Il me seroit inutile dans mon pays. Prenez toutes mes caisses. Visitez-les soigneusement, & je vous donne volontiers tout l'or que vous y trouverez. Pour l'étoffe d'or dont je suis porteur, c'est un présent que le roi d'Abyssinie envoie au roi de Sennaar, & que je dois lui donner avec une lettre qui l'accompagne. Le reste ne contient que quelques

bagatelles destinées aux principaux officiers du gouvernement de Sennaar. Voyez-les. Si vous pensez qu'elles soient trop considérables, prenez-en une partie pour vous, & informez-en le roi de Sennaar & le sheik Adelan, en leur expliquant les raisons qui vous auront engagé à en agir ainsi. Le peu d'argent dont j'aurai besoin à Sennaar me sera fourni par Hagi-Belal, chargé des affaires de Metical-Aga, premier ministre du shérif de la Mecque; & sur une lettre de moi, cet argent sera remboursé par mes compatriotes, commandant les vaisseaux des Indes qui sont à Jidda. Quant à la force dont vous prétendez pouvoir faire usage, ne vous y trompez pas. Si toutes mes caisses étoient pleines d'or, vous ne seriez pas capable d'en ouvrir une seule. Croyez que je ne suis ni une femme, ni un enfant. Considérez les périls que j'ai eu la force et le courage de braver, avec le secours de la Providence. Je suis bien armé. J'ai avec moi des hommes braves. Ainsi, essayez vos forces contre moi, quand vous le voudrez. J'ose dire que vous vous tiendrez alors vous-même loin du danger, pour pouvoir ensuite rendre compte de vos braves exploits au roi de Sennaar. „ — En achevant ces mots, je me levai, & je souhaitai le bon soir au

sheik. Il me pria de rester, mais je lui dis :
 “Une autre fois ! „ Et je le quittai aussitôt.

Le sheik nous avoit jusqu'alors envoyé une fois chaque jour des provisions en abondance. Il étoit nuit quand je rentrai chez moi, & on me dit qu'après le coucher du soleil (1), les femmes du sheik nous avoient fait porter un grand souper, pour me marquer leur reconnaissance des soins que je leur avois rendus. Cependant elles ne m'avoient fait parvenir aucun message particulier. Elles s'étoient contentées de me faire dire qu'elles se trouvoient bien de l'ipécacuanha, & qu'elles espéroient que je ne les abandonnerois pas, & que je viendrois les revoir. Mon domestique grec, qui connoissoit fort bien les coutumes du pays, répondit à l'esclave de ces dames que j'irois certainement les voir dès que le sheik m'en prieroit.

Le temps étoit excessivement chaud, & à l'imitation des gens du pays, nous évitions les ardeurs du soleil, & nous nous tenions debout toute la nuit pour profiter des seules heures où il nous étoit possible de respirer librement. A

(1) En langue du pays ce moment-là s'appelle *magrib*.

onze heures du soir, le vieux kaya, que je ne voyois jamais que quand il étoit chargé de quelque message pour moi, vint me demander du café, dont il buvoit au moins vingt tasses toutes les fois que je lui en faisois servir. Il eut d'abord l'air modéré, & il me parla, comme il le disoit, en ami. Mais, quand il fut assis, prenant un tout autre ton, il blâma hautement ma manière de me conduire avec le sheik, dont il vanta à l'excès le courage & la générosité. Il releva aussi beaucoup le crédit dont il jouissoit à Sennaar, tant à cause du mérite de son père (1), que parce qu'il avoit épousé une fille du sheik Adelan; & il me dit enfin qu'il falloit qu'un infidèle comme moi eût bien de l'audace pour oser parler, comme je l'avois fait ce jour-là, au sheik Fidèle.

“ Hagi-Soliman, lui répondis-je, vous êtes vieux : si les années ne vous ont point appris à être sage, votre voyage à la Mecque, où vous avez eu occasion de converser avec des gens de toutes les nations, devroit au moins vous avoir donné une apparence de sagesse, qui cependant vous manque en ce moment. Je

(1) On a vu que le père de Fidèle avoit assassiné le roi Baady, à l'instigation du fils de ce monarque.

fuis ici sous la protection immédiate du chef de votre religion, du shérif de la Mecque & de Metical-Aga son ministre. J'ai des lettres du roi d'Abyssinie pour le roi de Sennaar, réclamant seulement pour moi le droit des gens, & la liberté de traverser votre pays pour me rendre au Caire auprès d'Aly-Bey, dont je suis le médecin, & qui tient en cet instant dans ses mains plus de trois mille sujets du Sennaar & toutes leurs richesses. Je vous répète donc ce que j'ai dit aujourd'hui à votre maître, c'est qu'il ne peut me voler & m'assassiner à Teawa, sans que les gens de votre nation en répondent en quelque endroit qu'ils aillent. Mais je ne suis point un mouton, je ne suis point un agneau, je ne me laisserai point dépouiller de ce qui m'appartient, sans me défendre de tout mon pouvoir, & je vous avertis, pour que vous en fassiez votre profit, qu'il y a déjà probablement à Sennaar des envoyés du roi d'Abyssinie, pour se plaindre, & demander justice de ce qu'on me retient ici. „

Le vieux kaya ne parut pas faire attention à cette menace. Il ne pensoit pas qu'il fût possible que depuis mon arrivée j'eusse eu quelque communication avec le Ras-el-Feel. Mais il me

déclara qu'étant mon ami particulier, il avoit appaisé la colère du sheik & obtenu sa parole; que si je lui comptois deux mille piaftres, il m'expédieroit dans deux jours pour Sennaar. — “ Certes, lui dis-je, Hagi-Soliman, je n'ai pas vingt piaftres à pouvoir donner à votre sheik ni à vous, & quand je les aurois, je ne vous les donnerois pas. Le sheik peut prendre tout ce que j'ai par force. Il n'a qu'à l'essayer. Vous, comme son lieutenant & son ami, vous pouvez, si vous voulez, commander les satellites qu'il enverra contre moi. Mais, je suis résolu de ne quitter Teawa que sous la conduite d'un homme, qui ne fera ni du choix de Fidèle ni du vôtre. „ — A ces mots, il se leva, en secouant la partie de sa robe qui couvroit sa poitrine, & il dit qu'il étoit bien fâché, mais qu'il se lavoit les mains de tout ce qui pourroit m'arriver.

Aussitôt nous fermâmes nos portes; & ayant nos armes à feu bien propres, bien chargées, bien amorcées, nous résolûmes mes compagnons & moi d'attendre courageusement l'issue de cette mauvaise affaire, & de vivre ou de mourir ensemble. Cependant une chose nous divertit assez. Un de nos gros mousquetons avoit

été mis par hasard sur le seuil de la porte avant que le kaya vint, & ce vieux militaire en avoit été si effrayé, que quoique la bouche du canon fût tournée d'un côté opposé au sien, il n'avoit pas voulu entrer jusques à ce que cette arme fût ôtée & emportée fort loin de lui.

Voyant bien que la crise s'approchoit, nous étions à chaque instant plus impatiens de recevoir du secours de Senraar ou du Ras-el-Feel. Enfin, le premier d'Avril un exprès du sheik de Beyla arriva avec un message pour Fidèle. J'ignore ce qu'il contenoit : mais vers midi l'exprès vint nous rendre visite.

Fidèle avoit jusqu'alors fait un mystère de notre arrivée au sheik de Beyla. Mais les gens qui fréquentoient le marché de Teawa, ayant rapporté à leur gouverneur qu'ils y avoient vu des étrangers, il soupçonna tout d'un coup la vérité, & sous prétexte de quelque affaire particulière, il envoya à Fidèle un domestique de confiance, en lui recommandant de savoir en même temps qui étoient ces étrangers. Dès que ce domestique fut chez moi, nous nous expliquâmes avec lui, & il nous apprit entr'autres choses que Fidèle, sheik de l'Atbara, avoit

fait assurer le sheik de Beyla que j'avois pris la route du Kuara & du Dender. Il nous dit aussi que son maître avoit fait passer ou devoit faire passer cet avis à Sennaar, à mon domestique, lequel ne m'attendant plus par la route de Teawa, ne chercheroit point à y faire venir un officier du roi de Sennaar, ni à y venir lui-même; mais prendroit des mesures pour ma sûreté dans le chemin du Dender, ou plutôt m'attendroit dans la capitale, car la route du Kuara étoit remplie de brigands arabes, parmi lesquels le gouvernement du Sennaar ne pouvoit point me faire faire un pas en sûreté quelque bonne volonté qu'il eût pour moi. Il falloit pour qu'il me protégéât efficacement, que je ne fusse plus qu'à deux journées de la capitale.

En disant cela, l'expres du sheik de Beyla proposa de s'en retourner tout de suite auprès de son maître, afin que ce sheik fit soudain monter un de ses gens sur un dromadaire, & envoyât avertir Agi-Belal de notre situation, pour qu'il nous procurât un prompt secours. Cet homme fit plus encore, il nous promit que son maître enverroit à Teawa un moullah, (1) en présence duquel Fidèle n'oseroit rien entre-

(1) Un docteur ou un Saint Mahométan.

prendre contre nous, parce que ce mollah étoit beaucoup estimé d'Abou-Calec & d'Adelan, & jouissoit de la plus grande réputation à Sennaar, ainsi que dans tout l'Atbara. L'express repartit pour Beyla la nuit suivante.

Il faut que je réponde ici à une objection très-raisonnable, que peuvent me faire mes lecteurs. — “ Pourquoi donc sachant que votre sûreté dépendoit du gouvernement de Sennaar, ne faisites-vous point la première occasion de notifier au sheik Fidèle, que vous aviez d'avance fait informer votre correspondant à Sennaar, de votre départ pour Teawa, où vous veniez d'arriver ? — Cela fut effectivement proposé plusieurs fois dans notre petit conseil ; mais on le rejeta sans effet. On pensoit qu'il seroit dangereux pour nous, qu'un homme tel que Fidèle, le seul qui nous avoit vu dans l'Atbara, fût le maître de nous représenter sous de mauvaises couleurs. Ce sheik pouvoit avoir beaucoup de rapports & de correspondances dans la capitale, & sa place de gouverneur d'une province frontière, prouvoit qu'on devoit avoir nécessairement de la confiance en lui, & qu'ainsi il lui étoit aisé de prévenir contre nous l'esprit d'une nation superstitieuse.

tieuse & barbare, & d'obtenir des ordres pour nous faire attaquer en chemin, ou pour nous faire trouver dans la ville même de Sennaar un fort semblable à celui de l'ambassadeur François du Roule. Enfin, par une faveur particulière de la Providence, nous n'adoptâmes point ce projet, que nous considérâmes souvent comme le plus sage, mais qui, comme nous l'avons su depuis, eut certainement causé notre perte.

Il ne nous arriva rien d'extraordinaire le 3 d'Avril, jour de fête pour les Mahométans; mais le 4, on ne nous envoya point à manger. Cependant le dimanche 5, on nous en fit porter plus qu'à l'ordinaire. Nous passâmes toute la journée à former des conjectures sur ce qu'étoient devenus des gens que j'avois envoyés en différents endroits, & le moullah que le domestique du sheik de Beyla nous avoit promis. Le 6, le vieux kaya vint, & me dit sans cérémonie que le sheik savoit que j'avois intention de m'enfuir à Beyla, & que comme il ne vouloit pas que j'entreprisse un voyage dans lequel je périrais, il s'étoit emparé de mon cheval, qui jusqu'à là avoit resté dans une écurie un peu éloignée de mon logement. Dès ce moment

on ne nous donna plus que fort peu de chose à manger. Le 7, le sheik me fit dire de lui apporter de l'ipécacuanha le lendemain; ce que je promis. Je vis bien que l'exprès du sheik de Beyla ne nous avoit pas gardé le secret, & que c'étoit la cause qui empêchoit le moullah de venir. Mais rien ne pouvoit nous consoler de ne pas recevoir des nouvelles du Ras-el-Feel.

Le 8 Avril, un peu avant six heures du soir, j'étois prêt à me rendre chez le sheik, quand un message de sa part m'annonça qu'il étoit en affaire, & que je ne pouvois pas le voir; ce qui dans le moment me fit beaucoup de plaisir. Vers les dix heures, je vis entrer chez moi un homme presque nud, d'une vilaine figure, & ayant plutôt l'air d'un bourreau que de toute autre chose. Il portoit un grand sabre à la main, & paroissoit ivre. Il me dit qu'il étoit un des sheiks des Jehainas, & bientôt il devint fort insolent. On lui servit d'abord du café qu'il avoit demandé. Puis il voulut un habillement neuf, puis de la civette; & enfin, tirant son sabre, il dit que nous n'avions qu'à lui donner à l'instant un fourreau neuf. Le sien n'étant fait que d'un mauvais morceau de cuir, il le jeta sur le plancher avec une sorte d'indigna-

tion. J'étois alors occupé à rédiger mon journal, & je ne m'étois pas encore détourné. Je posai enfin la plume, non que j'eusse peur d'un ivrogne, mais je voulois voir jusqu'où il poufferoit l'insolence. Avant que j'eusse le temps d'ouvrir la bouche, j'entendis notre vieux ture Hagi-Ismaël, qui disoit à l'ivrogne : " Vous êtes Jchaina. L'êtes-vous ? Eh bien ! moi je suis Daveina. „ — En même temps il le prit à la gorge, lui arracha son sabre, qu'il jeta dehors, & le jeta lui-même à terre fort rudement.

L'étranger se traîna dehors, ramassa son sabre, & voulu rentrer dans la maison : mais Soliman saisissant son coutelas, qui étoit pendu à un clou, courut au-devant de cet homme, & auroit bientôt mis fin à la querelle, si je ne m'étois écrié : " Au nom de Dieu, Soliman, ne faites point de mal à cet homme. Rappelez-vous où vous êtes. „ — Certes, je n'avois pas besoin de tant de précaution, car dès que l'Arabe vit le coutelas dans les mains de Soliman, il se mit à courir vers la ville, en criant avec terreur : Ullah ! Ullah ! Ullah ! (1) & nous

(1) Dieu ! Dieu ! Dieu !

ne le revîmes plus. Au lieu d'emporter un fourreau neuf, il nous laissa le vieux. Cependant voyant jusqu'où alloient la malice & la lâcheté de nos ennemis, voyant que les choses étoient à la dernière extrémité, nous craignîmes le feu. Notre maison n'étoit construite que de roseaux secs, & il sembloit qu'on n'avoit d'autre moyen de la détruire qu'en la brûlant.

Dans la matinée du 9, j'envoyai Soliman porter à Fidèle le fourreau qu'on nous avoit laissé la veille, & se plaindre de l'extrême insolence du prétendu sheik des Jehainas. Fidèle feignit d'ignorer tout cela; il en parla légèrement, & dit que l'Arabe qui nous avoit insultés étoit fou. Mais mon nègre Soliman eut alors une violente altercation avec le sheik, & le menaça d'une prompte vengeance de la part de Yafine, qu'il lui assura être déjà pleinement informé de toute sa conduite. Cependant ils se séparèrent assez tranquillement. Le sheik recommanda seulement à Soliman de lui donner deux mille piastras, & il jura que si je ne les lui donnois pas, je ne sortirois jamais de l'Atbara. D'un autre côté, Soliman dit que j'étois un homme qui ne mettois aucun prix à l'argent, qu'ainsi je n'en portois point, & que c'étoit la

seule raison pour laquelle je lui refusois ce qu'il demandoit. Il l'avertit pourtant de bien prendre garde à lui avant de prononcer des expressions comme celles qui venoient de lui échapper.

Soliman me raconta que dans le cours de la conversation, le sheik lui avoit fait entendre à plusieurs reprises que s'il vouloit l'aider à me voler & à me massacrer, il partageroit le butin avec lui, & que jamais personne n'en sauroit rien. Mais Soliman feignant de ne pas l'entendre, l'assura toujours que je n'étois pas l'homme pour lequel il me prenoit, & qu'excepté le présent du roi d'Abyssinie, tout ce que je portois, étoit du cuivre, du fer & du verre, qui ne pouvoient être utiles qu'à moi, parce qu'il n'y avoit que moi qui connusse la manière de s'en servir. Le sheik finit par prier Soliman de me dire qu'il m'attendoit le lendemain 10 Avril à six heures du soir.

Ce rendez-vous me parut extraordinaire; car le lendemain étoit un vendredi, jour que fêtent les Mahométans, & où ils ont coutume de manger & de boire beaucoup. Je ne me rappelai pas d'ailleurs d'en avoir jamais vu aucun prendre médecine ce jour-là. Mais pour Fidèle

tous les jours étoient des jours de fête ; il mangeoit & buvoit toujours avec excès. Il ne daignoit pas même observer le Ramadan , c'est-à-dire le carême des sectateurs de Mahomet ; & il étoit généralement regardé comme un homme sans religion. Comme il avoit poussé l'indignité jusqu'à solliciter Soliman de l'aider à m'assassiner, je pouvois me servir de ce motif pour refuser d'aller la nuit dans sa maison : mais je considérai que nous n'avions pas le pouvoir de nous échapper de ses mains, & que le seul moyen de me soustraire au danger étoit d'oser le braver. Certes la Providence sembloit, en nous guidant, nous avoir réservé à nous seuls le soin de nous délivrer, puisque tous les moyens que nous avions employés jusqu'alors pour nous procurer des secours étrangers, avoient été inutiles.

Cependant nous résolûmes de n'aller chez le sheik que bien armés, de peur d'accident ; mais pour ne point donner d'ombrage, nous cachâmes nos armes. J'avois un petit mousquet bressien (1), dont le canon étoit de 22 pouces de longueur, & qui ayant un ressort dans la mon-

(1) De Bresse, ville d'Italie.

ture, se plioit aisément en double. Je le suspendis avec un crochet de fer à une petite ceinture, au-dessous de mon bras gauche, de manière qu'il étoit aussi caché qu'auroit pu l'être un coutelas. Je mis en outre une paire de pistolets à ma ceinture, avec le couteau recourbé que je portois ordinairement. Tout cela étoit bien couvert par ma longue capote arabe; de sorte qu'en m'asseyant avec attention, je pouvois éviter qu'on ne s'apperçût que j'avois des armes. Le Turc Hagi-Ismaël, Soliman, & deux autres domestiques maures, se munirent de toutes leurs armes à feu & de leurs sabres, & m'accompagnèrent. Nous nous rendîmes chez le sheik un peu avant sept heures du soir. J'entrai par la porte de derrière, dans la cour quadrée où étoit l'appartement des femmes: mais je ne voulus point aller chez elles sans permission, & je tournai à gauche pour gagner le côté où le sheik avoit coutume de se tenir. Je fus alors un peu surpris de ne trouver qu'un petit esclave nègre, qui, tandis que mes gens m'attendoient à la porte, me conduisit dans l'endroit où étoit le sheik.

Je trouvai Fidèle dans une chambre spacieuse, & assis dans une alcove sur un grand sofa

sofa orné de rideaux des Indes, relevés de chaque côté de manière qu'ils formoient des festons. Dès qu'il apperçut son petit nègre, il demanda sa pipe d'une voix brusque & fière, & me dit sans changer de ton : "Quoi ! seul ?" — "Oui, répondis-je, me voilà à vos ordres." — Je m'aperçus soudain qu'il étoit ivre, ou bien que, comme à son ordinaire, il tramoit quelque noirceur, & je me repentis beaucoup d'être entré seul chez lui.

Après qu'il eut sa pipe à la bouche, & que l'esclave fut sorti : — "Eh ! bien, me dit-il, êtes-vous préparé ? avez-vous apporté le nécessaire ?" — Je lui demandai à rejoindre Soliman. — "Mes gens sont devant la porte, & ont le vomitif dont vous avez besoin." — "La peste soit de vous & de votre vomitif, s'écria-t-il avec fureur ; j'ai besoin d'argent & non de poison. Où sont vos piastres ?" — "Sheik Fidèle, lui répondis-je, je ne suis en état de vous fournir ni l'un ni l'autre. Je n'ai ni argent ni poison. Mais je vous conseille de boire un peu d'eau chaude, pour débrouiller votre estomach & rafraîchir votre tête. Ensuite couchez-vous, calmez-vous, & je viendrai vous revoir demain matin."

En achevant ces mots je voulus sortir, mais il s'écria : Hakim, infidelle, diable, ou qui que vous soyez, écoutez-moi, considérez où vous êtes. C'est ici la chambre où le Mek-Baady, le roi, fut égorgé par la main de mon père. Regardez son sang. On n'en a jamais pu effacer la trace de dessus ce plancher. Je sais que vous avez vingt mille piastras en or. Donnez-m'en deux mille avant de sortir d'ici, ou vous êtes mort, Je vous tuerai de ma propre main. „ — Aussitôt il prit son sabre qui étoit appendu au bout de son sofa, & le tirant d'un air menaçant, il jeta le fourreau au milieu de la chambre ; puis, troussant sa chemise jusqu'au coude, comme un boucher, il me dit : J'attends votre réponse. „

Alors je fis un pas en arrière, & ouvrant ma capote, je portai la main à mon petit mousqueton, sans le tirer de ma ceinture, & je dis au sheik d'un ton de voix très-firme : “ Voilà ma réponse. Je vous ai déjà averti que je n'étois point homme à me laisser tuer comme un agneau par la main d'un ivrogne. Prenez-y donc garde. Ne remuez pas de votre sofa ; car votre vie en dépend. „ — Je n'avois pas besoin de lui recommander cela. Entendant le bruit que fit le

ressort du mousquet quand je le dépliai, il crut que je venois de le bander, & que j'allois faire feu; & laissant tomber son sabre, il se renversa sur son sofa, & me dit : " Au nom de Dieu, Hakim, croyez que je ne faisois que badiner. „ Aussitôt il cria de toute sa force : " Brahim ! Mahomet ! el-coom, el-coom (1) ! „ — " Si un seul de vos domestiques s'approche de moi, lui dis-je, à l'instant je vous mets en poudre. Je ne veux pas même qu'un seul entre dans la chambre sans qu'ils y fassent venir mes gens. J'en ai plusieurs qui m'attendent à votre porte. Ils sont armés, & ils l'enfonceront dès qu'ils m'entendront faire feu. „

Les femmes du sheik avoient accouru à la porte. Mes gens furent introduits ayant chacun son fusil dans sa main, & ses pistolets à sa ceinture. Nous étions alors bien plus forts que le sheik, qui, assis dans le fond de son sofa, prétendoit que tout ce qu'il avoit fait n'étoit qu'une plaisanterie. Ses domestiques assurèrent la même chose, & il s'ensuivit beaucoup de propos sans ordre & peu importants. Le turc Ismaël, appercevant sur le plancher le fourreau

(1) El-coom, c'est-à-dire ses gens.

du fabre du sheik, fit de très-grands éclats de rire. Il parloit, comme je l'ai déjà remarqué plusieurs fois, un mauvais arabe mêlé de ture. Il fit cependant en sorte de faire entendre au sheik que les ivrognes & les poltrons avoient moins besoin de fabre que de fourreau; & que lui sheik Fidèle, & l'autre ivrogne qui étoit venu deux ou trois jours auparavant faire du tapage dans ma maison, & qui se disoit sheik des Jehainas, étoient égaux en courage & en insolence.

Comme tous ces discours ne pouvoient produire aucun bien, je les fis cesser, & je sortis en priant le sheik de se coucher, de se tranquilliser, & de ne plus tenter des expériences qui ne tourneroient sans doute qu'à sa confusion, si elles ne le faisoient pas punir sévèrement. Il ne répondit rien à cela; mais il nous souhaita une bonne nuit.

CHAPITRE VI.

Suite des mauvais procédés du sheik Fidèle. — Un moullah & un sherif sont envoyés de Beyla à Teawa. — Nouvelles du Ras-el-Feel & de Senaar. — Eclipsé de lune. — M. Bruce part de Teawa.

Nous traversâmes en sortant les divers appartemens de la maison du sheik ; & comme on ne nous éclairoit point, nous prîmes bien garde à nous, de peur qu'on ne nous eût tendu quelque piège dans les antichambres ou dans les passages obscurs. Mais nous n'y trouvâmes personne ; & quand nous arrivâmes à la porte de la rue, nous fûmes obligés de l'ouvrir nous-mêmes. Il y avoit devant la maison une vingtaine d'hommes assemblés : mais pas un seul n'avoit des armes, & par les demi-mots & les expressions dont ils se servoient, nous pûmes juger qu'ils n'étoient point amis du sheik. Ces gens-là nous suivirent quelque temps, mais ils se dispersèrent avant que nous arrivassions à notre maison.

Soliman m'apprit en chemin que le mollah étoit arrivé, & que le domestique du sheik de Beyla m'attendoit chez moi depuis l'instant que j'étois allé chez Fidèle. En effet, nous trouvâmes en rentrant ce domestique, à qui nous expliquâmes ce qui venoit de m'arriver. Nous lui fîmes aussi part de la détresse que nous avoient occasionnée le retard du mollah & la privation de nouvelles du Ras-el-Feel & de Sennaar. Il nous dit que la raison qui empêchoit nos domestiques de venir nous joindre, étoit le faux avis que Fidèle avoit donné au sheik de Beyla, en l'assurant que nous venions par le Dender & non par Teawa. Ce domestique nous prévint que le lendemain matin, le mollah seroit assis avec le sheik Fidèle, à l'heure où l'on administre la justice; & il nous dit de venir nous montrer à lui, sans lui rien dire, mais en écoutant seulement ses discours avec beaucoup d'attention; " parce que, ajouta-t-il, s'il est nécessaire que vous fassiez autre chose, je vous en avertirai. „

Je recommandai à ce domestique de prévenir le mollah qu'il ne devoit point s'attendre que j'ouvrerois mon bagage à Teawa :

mais que je connoissois parfaitement le prix des services qu'on me rendoit, & que je lui donnois des marques de ma reconnoissance à Beyla, où je déairois de me rendre le plutôt possible. Il n'y a point sur le reste du globe de peuple qui sache entendre à demi-mot comme les habitans de ces contrées. Nous nous séparâmes du Beylan, bien persuadés que nous pouvions enfin tenir tête au sheik Fidèle, quand même il voudroit employer la force contre nous.

Depuis le soir où nous avions eu la visite de l'ivrogne, qui se disoit sheik des Jehainas, l'un de nous faisoit sentinelle toute la nuit, & nous laissions notre porte ouverte, de peur qu'on ne vînt mettre le feu à notre maison. Ce soir-là, c'étoit à moi de faire la garde, car je n'avois jamais voulu m'en exempter, pour ne pas donner un mauvais exemple : mais je me trouvai si accablé de tout ce qui venoit de se passer chez le sheik, que je donnai beaucoup de café & de tabac au vieux Turc Ismaël, pour qu'il prît ma place, & il y consentit très-volontiers. Soudain je me mis au lit & je tombai dans un profond sommeil. Mais un peu avant minuit, je fus réveillé par

un message dont les femmes du sheik avoient chargé l'esclave abyssinienne, dont j'ai parlé en rendant compte de la première visite que je leur avois faite. Ces femmes me firent dire de bien me tenir sur mes gardes, parce que le sheik avoit résolu de se venger cruellement de moi & de mes compagnons. Voici les détails de ce que l'esclave m'apprit ensuite de la part de ses maîtresses. Après que nous fûmes fortis de chez le sheik, il reçut par un exprès venu du bas de l'Atbara les nouvelles de ce qui venoit de s'y passer. Le sheik Ibrahim, homme puissant dans le Sennaar, & favori du premier ministre Adelan, étant parti pour aller recueillir les tributs imposés aux Arabes, en étoit venu aux mains avec la tribu des Shukoréas, vivant dans l'est du Sennaar. Ibrahim avoit été vaincu & blessé, ainsi que ses deux fils, & une grande partie de ses troupes étoit restée sur le champ de bataille. Fidèle manda soudain à Ibrahim qu'il avoit à Teawa un chirurgien ou médecin, assez habile pour pouvoir au besoin rendre la vie à un homme mort; mais que ce médecin ne consentiroit jamais à aller au fond de l'Atbara, à moins qu'on ne l'y forçât; que si cependant Ibrahim vouloit envoyer un nombre suffisant

de gens armés, Fidèle se chargeroit de les guider, de surprendre le médecin pendant la nuit, de le mettre aux fers & de le faire partir pour aller soigner le sheik blessé & ses deux fils. Fidèle ajouta que j'étois un infidelle venant d'Abyssinie, un homme blanc qui étoit accompagné de plusieurs soldats robustes & experts à manier les armes à feu dont j'avois une ample provision, & avec lesquelles je pourrois aider Ibrahim à soumettre les Arabes. — Le message des femmes du perfide sheik finissoit par beaucoup de protestations d'amitié de leur part; & elles me prioient de bien réfléchir au parti que j'avois à prendre, parce que je serois assailli par une foule de barbares qui ne manqueroient pas de me tuer, si je faisois quelque résistance.

Je fis faire de sincères remerciemens à ces femmes généreuses; je les fis assurer que je profiterois de leur avis, & je remis en même temps à l'esclave un peu de civette pour les deux femmes du sheik, avec un présent de la même poudre pour la jeune & belle Aïscach. Après cela, m'étant recouché, je dormis jusqu'au jour; car quoique mes affaires prissent une bien mauvaise tournure, je jouissois d'une

tranquillité d'esprit, à laquelle j'avois été tout-à-fait étranger depuis mon départ du Ras-el-Feel. Le matin, 11 Avril, mes gens m'éveillèrent. Je m'habillai, je bus du café & je me rendis à la maison du sheik, accompagné de Soliman & d'Ismaël. Nous ne portions point d'armes dans nos mains : mais nous avions chacun un coutelas & une paire de pistolets à la ceinture, pour montrer que nous avions raison de craindre.

Le moullah se nommoit *Welled-Meftah*, c'est-à-dire, le fils de l'interprétation ou de l'explication. Il avoit la réputation d'être parvenu à un si haut degré de sainteté, qu'il avoit fait plusieurs miracles, qu'il avoit eu des conversations avec des Anges, qu'il avoit même quelquefois fait venir le diable en sa présence pour le réprimander. Ce moullah étoit d'une taille au-dessus de la médiocre. Il avoit un teint fort noir, peu de barbe, les yeux creux, le visage décharné ; & il paroissoit âgé d'une soixantaine d'années ; enfin, s'il étoit saint, nous ne pouvons pas dire que c'étoit un beau saint. J'appris par la suite qu'il faisoit un grand usage d'opium, à quoi il devoit sans doute l'avantage de converser avec les Anges.

Le moullah avoit avec lui un autre saint, plus jeune & plus robuste, qui étoit allé plusieurs fois à la Mecque, & qui y avoit vu Metical-Aga, mais sans faire sa connoissance. Ce jeune saint avoit vu aussi les vaisseaux Anglois qui faisoient le commerce à Jidda, & il savoit le nom de notre nation; mais pas davantage. Il étoit sherif, c'est-à-dire, descendant de Mahomet, degré de noblesse très-respecté parmi les Arabes, & qu'on distingue toujours par un turban verd. Lorsque les Daveinas livrèrent aux flammes le pays, entre Teawa & Beyla, ils respectèrent la maison & les champs de cet homme, tant ils avoient de vénération pour lui.

Les deux saints étoient assis, un de chaque côté du sheik Fidèle; & debout devant lui étoient deux esclaves tenant un grand sabre. En m'approchant de cette puissance ecclésiastique & civile, j'étois aussi calme que si rien ne se fût passé entre moi & Fidèle: mais Ismaël faillit me faire perdre toute ma gravité, quand voyant les sabres dans les mains des deux esclaves de Fidèle, il dit dans son baragouin, moitié turc, moitié arabe, & assez haut pour être entendu: " Oh! oh! ils ont

aujourd'hui leurs sabres dans leurs fourreaux ! „

Fidèle avoit l'air extrêmement ferein : mais quand nous nous approchâmes de lui & qu'il vit nos pistolets, il parut déconcerté, & vraisemblablement il crut que mon mousquet n'étoit pas loin. Cependant je lui fis une révérence & je lui pris la main. Je fis également une révérence aux deux saintetés : mais comme des personnages aussi vénérables souffrent rarement que des profanes touchent seulement leurs vêtemens en public, je ne m'avançai pas davantage. Le jeune saint ne vit pas plutôt le turban d'Ismaël, qu'il se leva, l'embrassa ; & quoique mon sherif janissaire fût tout dépénailé, ce saint baïsa son front avec beaucoup de respect, parce qu'Ismaël étoit plus âgé que lui. Ismaël lui rendit cette politesse, & de plus il lui baïsa la main. Après quoi, le moullah en fit autant, d'un air moins cérémonieux. Ismaël ne fit au sheik qu'une légère salutation ; & nous nous assîmes tous.

“ Mon frère, dit le sherif à Ismaël, vous paroissez étranger dans ces contrées. „ — “ Je suis Turc, répondit Ismaël, né dans la Natolie, & servant dans les janissaires du Caire sous Ali-Bey. „ — Le sheik Fidèle, prenant la

parole, dit: il est venu dans l'Habesh à la suite de ce kafr (1), d'abuna ou grand-prêtre, & il retourne au Caire avec cet homme blanc, qui est médecin d'Ali-Bey. „ — “ kafr là, ou kafr ici, reprit Ismaël, qui ne comprenoit pas la moitié de ce qu'on disoit, le plus grand de tous les kafirs est, j'en suis sûr dans Teawa, & je ne pense pas qu'il y ait un seul musulman dans ce maudit endroit-ci. „ — Le moullah dit alors: Est-ce là le franc, dnot le domestique après avoir remis des lettres au sherif de Beyla, il y a quelques semaines, fut envoyé à Sennaar? „ — “ Non, répondit Fidèle, il ne connoît pas le sheik de Beyla. „ — “ Je suis sûr, dit le moullah, qu'un jour que j'étois à Sennaar, on parla d'un homme comme celui-là. Son domestique étoit à Ayra avec le sheik Adelan, & il avoit déjà obtenu des ordres pour se rendre ici avec un des officiers d'Adelan & un des serviteurs du roi; & en y réfléchissant bien, je suis sûr que c'est cet homme-là même dont il s'agissoit. — Puis se tournant vers moi qui gardois le silence, enchanté de la manière dont les choses tournoient, il me dit: “ Sheik,

(1) Ce mot veut dire infidèle.

venez-vous de l'Habesh? Avez-vous des lettres pour Sennaar? „

“ Je viens de l'Habesh, répondis-je, avec des lettres pour le roi de Sennaar. Je porte également à ce prince des lettres du sherif de la Mecque & d'Ali - Bey du Caire: vous êtes le maître de les voir toutes. Cependant contre la foi respectée même par les nations payennes, je suis retenu ici par le sheik Fidèle, qui la nuit dernière a tenté de m'assassiner dans sa propre maison, parce que je ne voulois pas lui donner deux mille piafres. „ — Le sheik Fidèle pâlit & eut à peine la force d'articuler ces mots: “ Cela n'est pas vrai! „ — “ Cela est aussi vrai, comme il est vrai que ce livre est l'ouvrage de Dieu, dit Ismaël en montrant le koran que tenoit le sherif. Regardez mon tarban, dit-il à Fidèle. Osez-vous prétendre que je suis un menteur? „ — “ Je ne vous ai point appelé menteur, répondit Fidèle; j'ai dit seulement que ce chrétien mentoit. „ — “ Et moi, reprit Ismaël, je soutiens qu'il n'a pas prononcé un mot qui ne fût vrai. N'aviez-vous pas votre sabre nud à la main? Le fourreau n'étoit-il pas à terre quand j'entrai dans la

chambre ? Contre qui tiriez-vous le sabre ? „
 — “ C'étoit par gaîté, pour m'amuser un moment, dit Fidèle en se tournant vers le moulah. Je badinois avec ce chrétien, qui étoit venu pour m'apporter des médecines. „

Le Maure Soliman lui dit alors : “ J'imagine cependant que vous aviez cessé de badiner, quand jetant votre sabre, vous appelâtes tous vos gens à votre secours. Les femmes esclaves n'étoient-elles pas toutes à la porte quand j'entrai chez vous ? „ — “ Eh ! quoi répondit Fidèle, voudriez-vous que je me fusse laissé tuer dans ma maison par un infidèle ? Ne m'avoit-il pas présenté un pistolet ? „ — “ Bon Dieu ! reprit Ismaël, il se divertissoit tout comme vous. Ne vîtes-vous pas cela ? Vous auriez dû continuer vos divertissemens. Qu'est-ce donc qui vous en empêcha ? „ — “ Prenez-y garde, sheik, lui dis-je. Vos plus secrètes pensées me sont connues. N'avez-vous pas envoyé en Atbara deux messagers au sheik Ibrahim, la nuit dernière, il n'y a pas encore douze heures, pour l'engager de me faire prendre par force quand je dormirois, & me retenir auprès de lui pour panser ses blessés ? Est-ce aussi un badinage ?

Tremblez ! Vous ne formez pas plutôt une pensée au fond de votre cœur que je la fais. »

Le sheik dit alors entre ses dents : " Hakim y'Eref, c'est un savant homme, il connoît les choses. " — " Le sheik Ibrahim est retourné à Sennaar, dit le moullah; ainsi il ne s'est pas assez dépêché. Mais tout ce qui s'est passé ici est fort déplacé. Si un homme s'amuse avec des fabres nuds, n'est-il pas vraisemblable que quand il sera irrité il s'en servira pour tuer les gens ? Sheik Fidèle, vous ne deviez pas en agir ainsi. Renvoyez cet homme. Il vous est facile d'avoir des chameaux des Jehainas. Les hommes tels que celui-là ne portent point d'argent. Ils sont toujours plusieurs, en tout temps & en tout lieux, errans sur la face de la terre, & il en sera de même jusqu'à la venue d'Hagiuge & de Magiuge (1). Ils sont derviches. Ils s'appliquent à l'étude des plantes & des eaux, & guérissent les maladies. " — " Béni soit Dieu ! m'écriai-je. C'est la pure vérité. Je suis un derviche, un pauvre, mais un homme innocent. "

(1) Gog & Magog. Nous verrons par la suite quelle est leur croyance à cet égard.

Le moullah sembloit s'enorgueillir de son savoir. "Quand j'allai à Jidda," dit le sherif, je vis plusieurs de ses compatriotes qui étoient venus des Indes dans de grands vaisseaux. On les appelle des Anglois. — Ce sont de braves hommes, reprit Ismaël. Leur origine est Turque (1). Le pays d'où ils sortent se nomme encore de nos jours Caz - Dangli. J'ai vu ce pays ; je suis bien certain que ceux qui connoissent Yagoubé n'auront jamais envie de lui faire du mal. — "Yagoubé est donc son nom," dit Fidèle. Voilà la première fois que je l'entends. — "Oh ! s'écria le moullah, Yagoubé-el-Hakim. Je me le rappelle parfaitement. Ali, Tchelebi, facteur de Mahomet Abou Calec, a été enforcé par un de ses ennemis. Ses intestins sont dérangés ; & c'est lui qui me demanda si cet homme n'étoit pas encore arrivé à Beyla. Assurément on s'attend que vous l'expédiez promptement pour Senaar. Oui, cela est vrai, Yagoubé-el-Hakim est le nom qu'on m'a dit."

Fidèle répondit au moullah : "Si je puis avoir des chameaux, je le ferai partir la semaine

(1) On voit dans le premier volume que les Turcs étoient les Anglois originaires de la Caramanie.

prochaine. „ — Aussitôt nous nous levâmes, parce que nous vîmes entrer du monde. En sortant, je pris la main du sheik, & il me vit avec une gaîté feinte: “Eh bien! Yagoubé, sommes-nous amis à présent? „ — “Je lui répondis du ton le plus doux qu’il me fut possible de prendre: sheik, je n’ai jamais été votre ennemi; bien au contraire, ma seule crainte est que votre conduite ne vous attire de puissans adversaires, auxquels vous n’êtes pas en état de résister. Les mauvais traitemens que vous m’avez fait essayer ne s’oublieront pas aisément en Abyssinie ni à Sennaar. Je ne suis ni un marchand, ni un homme attaché au service de personne; & vous avez joué de malheur en voulant exercer vos méchancetés envers quelqu’un, qui n’a jamais beaucoup d’argent avec lui, parce qu’il n’en a jamais fait grand cas. „ — Le moullah me dit: “Il faut oublier tout ce qui s’est passé; & puisque vous êtes recommandé par le sherif de la Mecque, je serai votre ami ainsi que le sheik. „ — “Et moi aussi, dit le jeune sherif, je serai votre ami pour la bonté que vous avez eue de tirer notre frère Ismaël des mains des Kafir d’Habesh; & si Fidèle ne peut trouver des chameaux, nous essayerons de vous en procura-

rer : ainsi allez en paix , & tenez-vous prêt à partir. »

Nous étions à peine délivrés d'un danger réel , qu'un danger imaginaire vint nous assaillir. L'eau qu'on boit à Teawa est stagnante & excessivement mauvaise , & cette eau ou le bouza nouveau qu'on nous envoyoit avec notre manger , nous occasionna à tous une violente diarrhée. J'avois une soif dévorante , depuis que j'avois été exposé au fimoom. Comme le bouza étoit acide , je le trouvois non-seulement plus agréable que de la mauvaise eau , mais je pensois qu'il me soulageroit davantage , & j'en buvois avec trop peu de ménagement. Cependant nous trouvant malades tous à-la-fois , nous nous imaginâmes follement que le sheik Fidèle avoit mêlé du poison dans notre dîner , & nous étions dans le plus grand embarras sur ce que nous avions à faire le lendemain. Aucun de nous n'osa manger de la viande qu'on nous apporta. Le soir la nègresse abyssinienne étant venue , nous fîmes franchement part de nos doutes à cette amie. Mais la pauvre fille partit d'un grand éclat de rire , qui fut suivi par un second , & par tant d'autres si longs & si forts que je

crus, qu'elle en mourroit. Enfin revenue à elle, elle nous dit : " Votre incommodité vient de l'eau. Tous les étrangers en éprouvent les mêmes effets. " Et puis de rire encore. — " Mon enfant, lui dis-je, vous savez bien que le sheik n'est pas notre ami. Ainsi il n'a pas de moyen plus aisé de se débarrasser de nous que le poison, puisque nous mangeons tout ce que vous nous apportez sans crainte. " — " Et vous le pouvez bien, répondit-elle. Le sheik ne pourroit pas empoisonner votre manger sans que nous le fussions, & nous aimerions mieux être brûlées vives que de nous rendre coupables d'une action aussi infâme. D'ailleurs ce pays-ci n'est pas comme l'Habesh où le manger & le boire sont toujours goûtés devant vous par celui qui vous les présente. L'on ne se sert pas de poison dans l'Atbara. La lance & le sabre sur le champ de bataille, sont les seuls instrumens que les Arabes emploient pour se tuer les uns les autres. "

Nous lui montrâmes alors le diner, auquel nous n'avions pas touché, & elle recommença à rire de plus belle. Cependant elle prit les plats pour aller les faire réchauffer; & tandis qu'elle s'en alloit, nous l'entendions rire toute

seule en chemin. Elle ne fut pas long-temps à revenir avec beaucoup de plats, & elle nous dit que les maîtresses n'avoient jamais autant ri de leur vie qu'en apprenant ce qu'elle leur avoit raconté. La nègresse me mena sur la porte & me remit un mouchoir verd qu'Aiscach avoit tiré de dessus sa tête pour m'envoyer avec ce message: " Les femmes de votre pays, Yagoubé, se rendent-elles coupables de crimes que pour tous les pères, ni pour tout l'or du monde, Aiscach ne voudroit pas commettre? Il est vrai que mon père est un Funge (1), mais ma mère est une Jehaina (2). "

Ni le sheik, ni le moullah ne s'attendoient à me voir sortir de chez moi le dimanche, car je les avois prévenus que c'étoit un jour de fête pour moi. Je montai & rectifiai mon quart-de-cercle. La nuit suivante étant très-belle, j'observai le passage de Procyon & de plusieurs autres étoiles fixes, les plus grandes & celles qui me convenoient le mieux. Le lendemain, je pris la hauteur du soleil au méridien; & d'après mes divers calculs, je

(1) Ce mot signifie esclave.

(2) Noble & libre Arabe.

trouvai par un nombre moyen que Teawa, capitale de l'Atbara, étoit par les 14 deg. 2 min. 4 sec. de latitude nord. Quant à la longitude, il étoit inutile de faire de nouvelles observations, puisque Hor-Cacamoot est environ six milles plus est que Teawa, qui conséquemment se trouve presque sous le même méridien que le village de Ras-el-Feel.

Le 13 Avril, un Arabe de la tribu des Jehainas yint tout nud porter la nouvelle qu'Ammonios, lieutenant d'Ayto-Confu au gouvernement de Nara en Abyssinie, avoit surpris une caravane de l'Atbara, qui étoit allée chercher du sel, & que le sel & les ânes avoient été pris & leurs conducteurs mis dans une étroite prison. Avant que je sortisse de chez moi, le sheik des Jehainas, vieillard de bonne mine, arriva à Teawa, accompagné de dix ou douze Arabes, montés sur des chameaux, & il trouva Fidèle assis avec le moullah. Ils étoient tous remplis de terreur : mais le plus effrayé fut sans contredit Fidèle.

Le sheik des Jehanias dit qu'il ignoroit la détention de sa caravane, mais qu'il n'y avoit jamais eu de procédé si violent, même du

temps que le roi Yafous II étoit entré dans le Sennaar, puisqu'alors les habitans des frontières avoient continué à vivre en paix. Il pria Fidèle de vouloir bien employer sa médiation & expédier soudain un message à son ami Yafine. Quand ils se furent ainsi expliqués, on m'envoya un exprès pour me prier de me rendre chez le sheik. Je laissai à mes gens le soin d'arranger mon quart-de-cercle, & je partis. J'avois bien intention d'observer l'éclipse de lune qui devoit bientôt avoir lieu : mais comme je connoissois parfaitement la situation de Teawa, relativement au Ras-el-Feel, je crus que je pouvois m'épargner cette peine & que je devois seulement profiter de l'éclipse pour épouvanter Fidèle & commencer ainsi les châtimens qu'il méritoit.

Je trouvai une foule très-nombreuse à la porte du sheik. Les Jehainas y étoient avec leurs chameaux, tandis que deux des principaux conversoient dans la maison avec le sheik & le moullah. Un Jehaina que je ne connoissois pas, mais qui m'avoit vu au Ras-el-Feel, se leva dès qu'il me vit paroître; & me prenant par la main, il me fit une salutation respectueuse. Comme cet Arabe étoit ami de

Yafine & du sheik des Nils, je ne doutai point que la nouvelle de la caravane arrêtée, ne fût une invention en ma faveur.

Le moullah dit qu'apparemment j'avois envoyé quelqu'expres à Yafine pour lui apprendre que j'étois détenu, & que l'arrestation de la caravane étoit une représaille. Mais le sheik Fidèle les assura qu'il étoit impossible que j'eusse envoyé quelqu'un au Ras-el-Feel, & que la caravane n'avoit pu être saisie que parce qu'elle avoit sans doute maltraité quelques habitans de Tchelga ou de Nara, villages qui sont sur la frontière à l'ouest. Le sheik des Jeshainas étoit du même avis, parce qu'on ne lui avoit point rapporté qu'Ammonios eût fait la moindre mention de Yafine. Le moullah ne se rendoit pas, & il me dit : "Hakim, depuis que vous êtes à Teawa, avez-vous fait parvenir quelques plaintes à Yafine? Avouez la vérité, & ne craignez rien." — "Si je ne devois pas dire la vérité, répliquai-je, sheik, je ne vous ferois aucune réponse. Je n'y suis point obligé, & je ne puis rien craindre. Vous n'êtes qu'au commencement de cette affaire, & bien des gens souffrent avant que je souffre moi-même." —

“ Cela est vrai, dit le moullah. Mais avez-vous envoyé quelqu'avis au Ras-el-Feel ? „ —

“ Non, non, dit Fidèle, il ne l'a pas pu. Il n'y a pas un seul homme dans Teawa qui eût osé se charger d'une pareille commission. La caravane n'a été faisie que pour quelques troubles occasionnés à Tchelga. „

Je m'aperçus aisément que le moullah désiroit que j'avouasse que je m'étois plaint, & je sentoisi moi-même que cet aveu ne pouvoit que m'être utile. — “ J'ai, dis-je, fait partir deux fois des messagers de Teawa. Le premier, lorsque Fidèle me dit que Yafine avoit eu l'intention de m'assassiner dans le désert; le second, quand il m'assura qu'il n'avoit point de chameaux. Je me suis plaint en même temps de ses demandes de piastres & du dessein qu'il avoit de me tuer. „ —

“ Ammonios, dit alors le nègre Soliman, & Yafine, & Nara & le Ras-el-Feel, tout cela appartient à Ayto - Confu, & fut donné à Yagoubé pour le défrayer pendant tout le temps qu'il séjourna à Gondar. Ayto - Confu & Yagoubé sont frères. Ils vivoient ensemble à l'armée. Ils couchoient dans la même maison. Ils sont frères, vous dis-je, & plus

que frères; car quand nous passâmes à Tcherkin, ils se jurèrent amitié l'un à l'autre par le cœur de l'éléphant (1). Pour moi, je jure par notre sainte religion que Confu viendra ici lui-même. Qu'est-ce pour lui qu'un voyage de deux jours ? „

Tous, d'une même voix, condamnèrent Fidèle, qui n'avoit rien à répondre. Il dit pourtant que s'il connoissoit celui qui avoit porté mon message, il lui trancheroit la tête, quand il feroit son frère. — “ Mais cela est impossible, ajouta-t-il. Si un messager s'étoit absenté, ne l'aurois-je pas vu ? Oh ! c'est impossible ! „ — Alors se tournant vers son esclave : “ Kutcho-el-Hybari est-il ici ? lui demanda-t-il. Je ne l'ai pas vu depuis quelque temps. „ — “ Sheik, répondit l'esclave, vous savez que vous avez envoyé Kutcho à Mendera, long-temps avant l'arrivée d'Hakim. „ — Cela est vrai, reprit Fidèle. Ainsi, ce que dit Hakim est impossible. „

“ Sheik, répondis-je, vos messagers & les miens ne sont pas les mêmes ; & je ne deman-

(1) C'est un ferment horrible & insensé par lequel on se promet amitié & secret.

derai jamais votre agrément pour envoyer au Ras-el-Feel, ou au Sennaar, ni vous ne couperez la tête des gens que j'y enverrai. Mais pourquoi être inquiet de cette caravane arrêtée à Nara ? Ne devriez-vous pas plutôt avoir peur qu'il n'arrive quelque chose de semblable à la Mecque ? Ne suis-je pas sous la protection du shérif ? Quand Metical-Aga sera instruit du traitement que j'éprouve, ne cherchera-t-il point à s'en venger ? Et le chrétien Yousef-Cabil, qui est visir du shérif à Jidda, & dans les mains de qui passent vos compatriotes, en allant à la Mecque, fera-t-il à présent plus doux pour eux ? „ — “ Maudit soit-il ! s'écria le shérif. Lui doux ! C'est un tyran ! „

“ Meloun - ibn - Sheitan (1) ! dit le Turc Ismaël. „ — “ Ainsi donc, repris-je, tout l'embarras est de savoir si on fait à la Mecque ce qui m'arrive ici. Vendredi est le jour que vous fêtez. Eh bien ! si l'après-midi se passe comme celle d'un jour ordinaire, regardez-moi comme un imposteur : mais si vendredi, avant el'affar (2), il paroît dans les cieux un

(1) C'est-à-dire maudit enfant du démon. (2)

(2) Quatre heures.

signe extraordinaire, alors vous ne pourrez plus douter que je ne sois innocent, & que les desseins de Fidèle ne soient connus à Senaar, à la Mecque, au Caire, à Gondar, & partout ailleurs, & qu'ils ne soient également odieux aux yeux de Dieu & des hommes. „ — “ Yarf-el-hakim (1)! dit le sherif. „ — “ Hakim (2)! dit le sheik des Jehainas. „ — Et le moullah, levant les yeux au ciel, & comptant dévotement les grains de son chapelet, s'écria: “ Ullah akbar (3)! „

La prédiction d'un signe dans les cieux ne plaisoit point du tout au sheik, qui paroissoit déconcerté de la prétendue invisibilité de mes messagers. Ayant alors poussé mon projet assez loin, je me levai; & prenant la main du sheik je lui dis, en faisant allusion aux chameaux des Jehainas: “ Je suis bien aise de voir que vous ne manquez point de chameaux. Préparez votre bouza, & vos autres provisions, vous aurez bientôt ici des étrangers. — “ Il répondit seulement: Ullah kerim! „ c'est-à-dire, Dieu est miséricordieux! Et ces mots furent

(1) L'homme sage connoit-

(2) Certes il est sage.

(3) Dieu est grand.

répétés par tous ceux qui étoient dans la chambre. Je saluai particulièrement le sheik Jehaina, qui m'avoit vu au Ras-el-Feel, je sortis & m'en retournai gaiement chez moi, pour me préparer à quitter Teawa; car moi & mes compagnons étions persuadés que nous ne tarderions pas à partir.

Dans la matinée du 14, le moullah, le shérif, le domestique du sheik de Beyla, & le vieux kaya, vinrent voir mes montres & mes pendules. Ils s'affirent devant ma porte sur des bancs, où je leur fis servir du café. J'imagine que les saints ne se soucioient pas d'entrer dans la maison d'un chrétien, de peur d'être souillés. Il m'étoit impossible de nous entretenir d'affaires en présence du vieux kaya. Nous ne parlâmes donc que de religion, & de la manière de vivre des derviches. Mais tout-à-coup un domestique cria : "Nouvelles de Sennaar!" Nous nous retournâmes, & vîmes venir vers nous trois hommes, l'un desquels étoit l'exprès que j'avois envoyé du Ras-el-Feel à Sennaar, avec les Arabes-Daveinas. Il me remit une lettre d'Hagi-Belal, qui m'informoit que Mahomet-Abou-Calec, & le sheik Adelan, étoient absents de Sen-

naar, chacun à la tête d'une armée, & que le roi, presque seul dans sa capitale, étoit dans de grandes inquiétudes : mais que, comme il ne s'étoit fait encore aucun mal, & que le roi n'avoit point de forces à opposer aux deux généraux, on espéroit que les choses s'arrangeroient. Il ajoutoit qu'il avoit jugé à propos d'attendre un peu, pour avoir le temps de m'envoyer un des gens du sheik Adelan, plutôt que de me confier au seul officier du roi.

Je fis part de cette lettre à ceux qui étoient venus me voir. Ils m'en félicitèrent; puis toute la troupe me quitta pour aller chez Fidèle voir quelles nouvelles particulières il pouvoit avoir reçues. Ce que je venois de leur dire fut confirmé; & le sheik n'ayant plus rien à opposer, déclara qu'il étoit résolu à obéir sans plus de délai; & il nous pria de nous tenir prêts à partir.

Cependant nous apprîmes bientôt que l'officier du roi, qui venoit nous chercher, & qui se nommoit Mahomet, étoit l'intime ami du sheik Fidèle, l'homme que le gouvernement de Sennaar avoit coutume d'envoyer à

Teawa, & enfin un ivrogne & un mauvais sujet. L'envoyé d'Adelan, au contraire, étoit jeune, discret & fort doux. Il avoit été esclave du sheik de Beyla, qui en avoit fait présent à Adelan. Ce jeune homme pressoit beaucoup notre départ. Nous nous aperçûmes bientôt de l'effet que produisoit la différence de caractère entre les deux envoyés. Le sheik Fidèle, fâché de ce que celui d'Adelan seroit instruit de la demande des piastras, passa la nuit avec l'envoyé du roi, pour le mieux mettre dans ses intérêts; de sorte que dans la matinée du 15 celui-ci déclara qu'il ne partirait pas avant quinze jours de Teawa, & qu'il avoit ordre d'envoyer chercher des chameaux dans je ne fais plus quel endroit de l'Asbara. Ce discours déplut singulièrement à l'envoyé d'Adelan, qui, de son côté, dit devant toute l'assemblée qu'il étoit résolu de partir le lendemain; qu'il ne connoissoit point les ordres que le roi avoit donnés, mais qu'il connoissoit les ordres de son maître: que si le sheik Fidèle ne nous fournissoit pas des chameaux, ou s'opposoit à notre départ, il le conduiroit lui-même au camp d'Adelan à Aira, ou s'il refusoit de le suivre, il iroit le dénoncer comme traître, rebelle & ennemi de son maître, quel-

les qu'en pussent être les conséquences pour le sheik.

Sitôt que l'envoyé d'Adelan eut parlé avec cette fierté, tous ceux qui étoient autour du sheik le laissèrent seul, & se séparèrent en petits groupes chacun de deux ou trois personnes, qui, tout en s'en allant, causoient bas sur ce qu'elles venoient d'entendre. L'envoyé du roi rejoignit alors son jeune compagnon, qui me dit de me rien craindre & de me tenir prêt à partir, parce qu'il vouloit me voir le lendemain au soir à Beyla.

Environ une heure après que je fus rentré chez moi, le sheik m'envoya encore chercher. Il étoit assis avec le moullah & le vieux kaya, & il tenoit à la main deux lettres d'Yafine. Ces lettres étoient fort courtes, mais pleines de reproches de ce qu'on me retenoit malgré moi. Yafine déclaroit à Fidéle, sous le serment le plus solennel, que si ses lettres ne trouvoient encore à Teawa, & qu'on ne me en laissât pas partir en paix, avant que quinze jours fussent écoulés, il y viendrait lui-même en ennemi, & qu'à moins que les Daveinas ne s'engageassent à brûler tous les champs de blé,

blé, entre Teawa & Beyla, aussitôt que les épis paroîtroient, il fermeroit les portes de l'Abyssinie à ces Arabes, pour qu'ils n'eussent ni du pain à manger, ni de l'eau à boire tant qu'il commanderoit dans le Ras-el-Feel.

Ces lettres faisoient aussi mention des plaintes envoyées au sheik Adelan à Sennaar, sans dire pourtant de quelle part ; mais c'étoit probablement de la part d'Ayto-Confu. Les messagers d'Yasine étoient au nombre de trois, montés sur des chameaux, & ayant des cottes de maille & des casques. Ils refusèrent d'entrer dans Teawa, & de manger du pain, & de boire de l'eau (1) du sheik Fidèle, qu'ils regardoient déjà comme l'ennemi d'Yasine, leur maître. Fidèle obtint, non sans difficulté, de mon nègre Soliman, qu'il irait joindre ces messagers, & les engager à venir dans la ville : mais ce fut en vain. Ils consentirent seulement à se retirer chez les Jehannas du Jibbel Isriff, pour y attendre que je fusse parti tranquillement de Teawa.

(1) Ce refus est, parmi les Arabes, la déclaration d'une haine mortelle.

Le lendemain le moullah me fit dire que les chameaux étoient prêts; qu'on manquoit à la vérité de girbas pour mettre de l'eau, mais qu'on s'en procureroit, & qu'il me donnoit sa parole que je les trouverois toutes pleines à la rivière, dans l'endroit que j'indiquerois, ainsi que le reste des provisions nécessaires, pour me rendre à Beyla, pour où je pouvois partir dès que je le voudrois. Il exigeoit seulement que je fisse la paix avec le sheik, & que je lui promisse de ne pas porter des plaintes contre lui à Sennaar, pourvu que de son côté Fidèle renonçât à tout mauvais dessein contre moi. Je fis répondre au moullah, que quelques mauvais traitemens que j'eusse reçu, je voulois bien, par rapport à lui, faire tout ce qu'il souhaitoit, & que je consentois même à écrire à Yafine par ses messagers, pour qu'il n'entreprît rien d'hostile. Tout étant ainsi convenu, nous nous hâtâmes d'empaqueter notre bagage.

Le 17, le sheik me donna rendez-vous dans sa maison, & je fis dire auparavant au moullah que j'espérois qu'il feroit tenir les chameaux tout prêts. Comme nos deux girbas étoient insuffisantes, ainsi que nous en avions déjà

fait la dangereuse épreuve dans le désert , quand nous nous étions perdus auprès d'Imgellalib , nous les laissâmes au sheik , qui en échange nous en donna trois neuves un peu moins grandes. Chacune de ces girbas est estimée douze ducats , c'est-à-dire près de trois livres sterling. Il faut beaucoup d'art pour les coudre de manière qu'elles ne laissent point échapper l'eau , & pour arranger le gouleau ; ensuite elles sont bien graissées & bien goudronnées ; & malgré cela , elles exigent un soin continuel.

Vers les neuf heures nous nous rendîmes chez le sheik , & nous commençâmes tout de suite à entrer en matière. Je m'engageai à pacifier Yafine , dont les messagers vinrent dans la ville dès que je leur fis dire que j'allois partir. Le sheik leur fit le meilleur accueil possible , & les habilla. On servit un grand déjeuner. Fidèle , moi & les gens de Yafine mangeâmes ensemble de plusieurs mets fort bien apprêtés. Pour le moullah & le shérif , ils eurent un plat à part avec un autre saint , qui étoit venu les joindre. Quand nous eûmes achevé de déjeuner , nous nous levâmes & nous prononçâmes la prière de paix. Ensuite

nous nous rendîmes tous sur la place du marché, & le sheik donna ordre de conduire chez moi huit chameaux.

Les girbas étoient déjà remplies, & trempoient dans la rivière en attendant qu'on voulût les charger sur les chameaux. Un domestique du kaya tenoit mon cheval, que le sheik m'avoit fait prendre quelque temps après mon arrivée à Teawa, mais qui venoit de m'être rendu. Mon domestique venu de Sennaar m'avoit dit qu'on ne pouvoit pas garder des chevaux dans cette capitale, à cause des monches (1), & que ceux dont le gouvernement avoit besoin pour monter sa cavalerie étoient entretenus à Aira, & dans les autres endroits qui sont au milieu des sables. Le sheik ne me fit pas la moindre observation là-dessus. Mais je lui dis : " Mon cheval est excellent, & je veux vous en donner une preuve. Aussitôt me dépouillant de ma capote, & prenant en main un petit fusil à deux coups, je m'élancai sur mon cheval, & je lui fis faire tout ce qu'il étoit capable d'exécuter, courant à toute bride, & faisant feu à droite & à gauche.

(1) Les zimbs.

Tous ceux qui me contemploient étoient remplis d'étonnement & d'une sorte de terreur. Ils n'avoient jamais vu personne tirer un fusil à cheval, & moins encore un fusil, qui tiroit deux coups de suite sans qu'on le rechargeât. Ils ne demandèrent pas que je leur expliquasse le mécanisme de cette arme, & je m'aperçus très-bien que le moullah fut fort content quand il vit que je la fis rentrer chez moi. "Voilà; dis-je, comment mes compatriotes montent à cheval & combattent. Il n'y a point de nation qui sache manier les chevaux & les armes à feu comme eux. Pour moi, je suis un homme de paix, un derviche. Le métier des armes m'est étranger, & je m'en fers avec peu d'adresse. Mais si vous voyiez quelqu'un de nos guerriers faire ce que je viens d'essayer, c'est alors que vous seriez étonnés.

Fidèle rit ou plutôt feignit de rire. Mais comme homme de guerre, c'étoit à lui à parler, & il me dit: "Si plusieurs de vos compatriotes vous ressembloient, tout homme de paix que vous êtes, qu'ils fussent ici, & s'ils n'étoient point nos amis, ils auroient bientôt conquis l'Atbara. Mais s'ils étoient nos amis,

je crois que je pourrois faire quelque chose avec eux. Ce cheval semble avoir une intelligence humaine. „ — “ Tel qu'il est, lui répondis-je, en mettant pied à terre, un prince m'en a fait présent, & moi je vous le donne pour vous prouver que je suis votre ami, & que je ne vous aurois point refusé quelques misérables piastras, si je n'avois point fait vœu de pauvreté. L'argent n'est d'aucun prix à mes yeux : ainsi je n'en porte pas. „ — Ce présent fut reçu avec joie, quoique ce ne fût qu'un léger sacrifice de ma part, puisque j'allois à Sennaar, où l'on ne pouvoit pas entretenir des chevaux.

Le moullah extrêmement surpris, dit alors au sheik Fidèle : “ Comment pouvez-vous avoir conçu le projet de tourmenter un tel homme ? Je vous ai dit ce qu'il étoit. Nos livres parlent de ces sortes de gens. Ils ne sont point Kafir, mais ils passent leur vie à errer sur la face de la terre pour chercher la sagesse. Ils continueront ainsi jusqu'à ce qu'Hagiuge & Magiuge viennent, c'est-à-dire, jusqu'à la fin du monde. „ — “ Je m'inclinai comme pour approuver le moullah, & tous les auditeurs levèrent les yeux au ciel.

en admirant le grand savoir de ce saint, & en répétant leur exclamation ordinaire, Ullah akbar ! Dieu est grand ! „

Prenant alors congé d'eux, je m'en allois chez moi, quand le jeune shérif m'appella & me dit : “ J'imagine qu'à cette heure que nous sommes tous en paix, nous ne verrons pas le signe que vous nous avez dit devoir paroître aujourd'hui dans les cièux. „ — “ S'il ne paroïssoit point je serois un menteur, lui répondis-je. Souhaitez-vous de le voir ? „ — “ Je le souhaite, répliqua-t-il, pourvu qu'il ne fasse point de mal. „ — Eh bien ! dis-je, vous le verrez, & il ne fera point de mal à présent. J'espère au contraire qu'il portera la santé, le bonheur & une abondante moisson dans le pays de Teawa, & dans le royaume de Senaar. Allez-vous-en chez vous. Je vais achever de préparer mes affaires pour partir. Dans deux heures & quelques minutes d'ici j'irai vous rejoindre, & le signe sera visible. Alors les Arabes me quittèrent, & je lus dans leurs yeux qu'ils auroient mieux aimé que la chose eût été oubliée. J'entendis même le sheik qui disoit au shérif : “ Que ne le laissez-vous son-

ger à ses affaires & à son départ? A quoi bon un signe à présent?

D'après mes observations astronomiques, j'avois bien réglé ma montre; & je savois que je ne pouvois pas me tromper de beaucoup, & que suivant ce que j'avois vu dans les éphémérides, l'heure de l'éclipse n'étoit pas éloignée. Je passai au coin de la maison du sheik, & j'entrai par la porte de derrière. Il étoit avec le moullah, le shérif, le vieux kaya & deux ou trois autres de ses amis. Le shérif me demanda en quel endroit le signe paroîtroit, & le moullah, s'il seroit accompagné d'éclairs & de tonnerre? Je leur répondis qu'il n'y auroit rien d'effrayant. Aussitôt je sortis, & je vis l'éclipse de lune commencée. Elle devoit être totale. Cependant je n'avertis le sheik & ses compagnons que lorsqu'elle fut très apparente. — Revenant alors vers eux, je les menai dehors & leur dis: "Regardez maintenant, dans quelques momens cet astre sera totalement plongé dans les ténèbres, & vous ne distinguerez qu'un peu de clarté autour de son orbe."

Ils furent encore plus effrayés de ce que

je leur annonçois, que de ce qu'ils voyoient. Mais l'éclipse devint totale. La terreur s'empara de tous les esprits; & les femmes au fond de leur appartement pouffoient des cris plaintifs, comme elles ont coutume de le faire dans les occasions où elles sont atcablées de quelque grande infortune. Nous étions dans la cour intérieure de la maison du sheik. "A présent que j'ai tenu ma parole, dis-je à ceux qui étoient autour de moi, cet astre va reprendre sa clarté première, & elle ne fera du mal ni aux hommes ni aux animaux."

Ils ne voulurent pas permettre que je m'en allasse chez moi, jusqu'à ce que la lune eût reparu toute entière. J'y consentis volontiers, & je demandai au sheik l'agrément de voir les deux femmes à qui j'avois donné de l'opéacatanpa; car l'une d'elles étoit réellement malade & avoit besoin de mes conseils. Il parut charmé de ma proposition, & m'invita à entrer. Je rencontrai dans l'antichambre deux ou trois nègresses esclaves & la jeune & belle Aiscach, qui me dit avec terreur: "O Hakim! Qu'est-ce que nous voyons? Qu'allez-vous donc faire?" — "Je vais, lui dis-je, Madame, faire une des choses les plus désagréables de

ma vie , je vais prendre congé de vous. „ — Je fus au même instant environné d'une troupe de femmes, les unes portant des enfans sur les bras, les autres pleurant. J'entrai dans la chambre où étoient les deux épouses du sheik, & je tâchai de les tranquilliser le plus qu'il me fut possible ; après quoi nous nous séparâmes, en nous témoignant beaucoup de regrets, & en nous assurant d'une amitié réciproque. Je les priai, en même temps, de vouloir bien m'envoyer l'esclave abyssinienne, qui avoit coutume de nous porter à manger, & de lui remettre une toile blanche pour envelopper quelque chose dont je voulois faire présent. De leur côté, elles me dirent que la ville de Sennaar étoit un séjour très-dangereux pour les hommes blancs : mais qu'elles auroient soin de me recommander au sheik Adelan & aux femmes du roi, & qu'elles chargeroient de ces recommandations l'esclave d'Adelan, chargé de me conduire.

Quand je revins auprès du sheik, l'émersion de la lune étoit fort avancée, & je trouvai tous les spectateurs qui reprenoient un peu de courage, quoiqu'ils eussent encore l'air étonné. Au bout d'un moment la conversa-

tion tourna sur Hagiuge & Magiuge, & ils répétèrent tous les contes absurdes qu'ils font à ce sujet, & que je me garderai bien de rapporter ici. Enfin je pris congé d'eux, en les assurant de nouveau que tout étoit oublié, & je me retirai chez moi.

Dès qu'il fut nuit, l'esclave abyssinienne vint portant une toile de coton. Je lui remis pour la belle Aiscach, une pièce de satin jaune des Indes & six beaux mouchoirs rouges; & je fis de mon mieux pour que les présens que j'envoyai aux autres Dames pussent leur prouver ma reconnoissance.

L'on ne doit pas espérer que dans un pays aussi pauvre que Teawa, & sous un gouvernement aussi barbare, le commerce puisse être florissant. Cependant, il y a une misérable manufacture de grosse toile de coton dont on fait des pièces de la grandeur d'une serviette, & qui peuvent tout au plus envelopper le milieu du corps, lesquelles ont cours dans tout l'Atbara. Ces pièces de toile s'appellent *dimoor*. Elles tiennent lieu de monnoie d'argent. Les mahalacs, mauvaises pièces de cuivre, servent

dans les petits marchés. Voici un tarif des monnoies de Teawa.

1 crush vaut 20 mahalacs.

1 metical . . . 12 crush.

1 wakia . . . 4 meticals.

Le wakia d'or a une valeur intrinsèque de 45 shillings. Tout le commerce de Teawa se fait par échange. On troque du sel pour du bled ou d'autre grain, & des chameaux pour du sel, la valeur de ces diverses marchandises variant à proportion du plus ou moins de rareté ou d'abondance.

Mes lecteurs doivent, je pense, avoir non moins d'envie que moi de quitter Teawa. Le 18, je fis dès le matin mes derniers adieux au sheik : mais avant que je pusse me mettre en route, il étoit cinq heures après-midi. La journée ayant été excessivement chaude, nous résolûmes de voyager toute la nuit : mais nous n'en dîmes rien au sheik, qui nous avoit conseillé de nous arrêter à Imgededema, lieu où l'on trouve de l'eau. Nous avions pris une pleine girba d'eau, ou plutôt nous en avions mis un peu dans chacune de nos girbas, en cas de besoin. Enfin, tout étant prêt sur le bord de

la rivière, excepté l'envoyé du roi, nous partîmes; & cet envoyé nous rejoignit deux heures après, bien rafraîchi avec le bouza du sheik, & bien mal-intentionné, ainsi que nous eûmes occasion de nous en appercevoir par la suite.

CHAPITRE VIL

Route de Teawa à Beyla. — M. Bruce est bien accueilli par le sheik de Beyla, & ensuite par la tribu des Nubas. — Arrivée à Sennaar.

QUAND nous eûmes fait quelques milles, mon domestique me dit que le moullah l'avoit chargé de m'avertir qu'il me rejoindroit le lendemain à Beyla; que nous ne devions nous fier en aucune manière à l'envoyé du roi, mais qu'en revanche nous pouvions compter sur celui d'Adelan; & que si ces deux hommes avoient quelque dispute entr'eux, il ne falloit point nous en mêler, mais les laisser s'arranger à leur fantaisie; que nous ne devions souffrir sous aucun prétexte, que personne se joignît à notre caravane, & que si quelqu'un vouloit nous accoster en chemin, nous ferions bien de l'éconduire par des paroles dures, & s'il en

étoit besoin, de le repousser avec des coups, & même de nous servir de nos armes à feu pour mieux assurer notre route; qu'entre Teawa & Beyla, il y avoit un village dont les habitans s'étoient révoltés contre le roi de Sennaar, & ne pouvoient nous protéger; que nous ne devions nous fier que sur nous-mêmes & ne pas entrer en pourparler avec ces gens-là; parce que si nous passions, nous serions approuvés comme si la force royale nous conduisoit; au lieu que s'il nous arrivoit quelqu'accident, on n'en accuseroit que l'imprudence que nous aurions eue de nous hasarder avec si peu de monde, & ayant tant de raisons de nous défier du gouvernement, à traverser un pays dévasté par des Arabes rebelles.

Le mollah avoit encore ajouté qu'il ne croyoit point que Fidèle eût eu le temps de se préparer à nous faire attaquer en chemin; que les habitans de Teawa, non-seulement nous vouloient du bien, mais craignoient que nous n'attirassions sur eux la vengeance de Yafine & des Daveinas; crainte que les Jehainas partageoient. Que quant à la mauvaise soldatesque qui entouroit le sheik, elle étoit persuadée que nous n'avions point d'argent, &

que la manière dont elle m'avoit vu monter à cheval & me servir de mes armes à feu, l'avoit suffisamment guérie du désir d'exposer sa vie pour peu de chose, contre des gens dont elle connoissoit toute la supériorité. Cependant le mollah nous réitéroit de ne point manquer de vigilance, de ne pas perdre un instant sur la route & de ne nous fier à personne, jusqu'à ce que nous eussions vu le sheik de Beyla.

En sortant de Teawa, nous commençâmes par marcher sept heures dans un désert aride & sablonneux, où nous ne trouvâmes ni herbe, ni eau, ni la moindre trace d'une créature vivante, & qui n'offroit dans sa vaste étendue que l'image d'une terre maudite par le ciel. A minuit, nous nous tournâmes un peu à l'est du sud, & nous gagnâmes un défilé étroit & raboteux, entre deux montagnes peu élevées. Ce passage se nomme *Mattina*. Un de nos conducteurs de chameaux déclara qu'il venoit de voir deux hommes courir devant nous dans les halliers; & aussitôt nos gens de prendre leurs frondes & de jeter beaucoup de pierres de ce côté-là, à hauteur d'homme. A leur sollicitation, j'engageai Ismaël de tirer de ce même côté un gros mousqueton, dans lequel il y avoit

une charge de cinquante gros grains de plomb. Dès-lors, on ne vit plus personne, ni nous n'entendîmes plus parler de rien, si tant est pourtant qu'on eût déjà vu quelqu'un. Pour moi je n'en croyois rien, & j'attribuai à la crainte ce qu'avoit cru voir le conducteur de chameaux. Quand les Arabes doutent de leur supériorité, ils n'attaquent jamais les voyageurs qu'un peu avant le coucher du soleil, & s'ils se croient les plus forts, ils choisissent le point du jour, afin d'avoir le temps de poursuivre leur ennemi.

Cependant nous continuâmes à faire route à pied jusques au moment où le jour commença à paroître. J'avois une telle envie de dormir, que j'aimois mieux marcher que de risquer de me casser le cou en tombant du haut de mon chameau. A huit heures du matin, le 19 Avril 1771, nous fîmes halte dans un bois d'ébéniers, qui n'étoient pas plus gros que du bouleau, & avoient repoussé par touffes sur les souches des arbres qu'on avoit coupés & dépouillés de leurs feuilles en brûlant l'herbe tout autour, pour qu'ils ne donnassent point retraite à la terrible mouche, le plus grand fléau de ces contrées.

L'endroit

L'endroit où nous nous arrêtàmes, s'appelle *Abou-Jehaarat*. C'est la limite entre le gouvernement de Teawa & celui de Beyla. Fatigués comme nous l'étions, de notre marche forcée, nous nous reposâmes à *Abou-Jehaarat* jusques après-midi. Le soleil étoit brûlant : mais heureusement, il y avoit quelques cavernes creusées par les Pasteurs, & nous courûmes y chercher un abri contre l'excessive chaleur, car les ébéniers étoient trop petits pour pouvoir nous procurer aucune ombre.

A trois heures après-midi, nous partîmes d'*Abou-Jehaarat*. Nous marchâmes alors droit à l'est, & à huit heures du soir nous arrivâmes à Beyla. On ne trouve point d'eau entre cette ville & celle de Teawa. Jadis *Imgedema* & plusieurs autres villages bâtis sur cette route, avoient des puits & de grandes plantations de maïs. Mais les dévastateurs *Daveinas* ont détruit ces villages, comblé les puits, brûlé les moissons & réduit les habitans à périr de faim.

Beyla est par les 13 deg. 42 min. 4 sec. de latitude nord, c'est-à-dire, à trente-un milles & demi au sud de Teawa, & onze milles plus à

l'ouest que cette dernière ville. Mahomet, sheik de Beyla, vint nous accueillir lui-même à l'entrée de la ville. Il nous dit qu'il nous regardoit comme si nous nous relevions du sein de la tombe, & qu'il falloit que nous fussions des hommes justes & sous la protection immédiate de la Providence, pour avoir pu échapper à tous les pièges que nous avoit tendus le sheik de l'Atbara. Le digne Mahomet nous avoit fait préparer toutes les espèces de rafraîchissemens qu'il avoit pu trouver; & s'imaginant que nous ne pouvions pas vivre sans sucre, il en avoit fait venir de Sennaar. Jusques-là, le miel nous avoit presque toujours tenu lieu de sucre. L'on nous servit chez Mahomet un excellent souper, où il y avoit du riz & du pain de froment, venu de Sennaar, aussi beau que j'en aie jamais vu. En un mot, notre généreux hôte n'avoit rien négligé pour nous bien traiter.

Tous mes compagnons étoient remplis d'une joie que Mahomet tâchoit encore de ranimer; & si quelque chose en modéroit les transports, ce n'étoit que parce qu'on voyoit que je ne m'y livrois point comme les autres. Des symptômes de fièvre m'avoient tourmenté pendant plusieurs jours; & quoique la diarrhée m'eût

quitté, la seule odeur de la viande chaude me donnoit une extrême répugnance, même des nausées; & comme j'avois un grand mal de tête, je voulus absolument me coucher sans souper, après avoir bu beaucoup d'eau chaude, en guise d'émétique, & pris quelques gouttes d'une forte décoction de quinquina que j'avois préparée à Gondar. J'étois fort las & je m'endormis profondément. J'avois résolu de prendre le lendemain matin, quelques doses de quinquina en poudre, & je ne manquai pas de le faire; ce qui me fit tout le bien que je devois en attendre.

Le 20 Avril, Mahomet très-inquiet, vint de bon matin dans l'endroit où je reposois. J'étois couché à terre sur un cuir de buffle tanné; & la tristesse du bon sheik fut changée en joie, dès qu'il vit que je ne souffrois plus. J'avois déjà pris mon quinquina, & je témoignai le désir de déjeuner avec du riz, qu'on me fit préparer tout de suite.

Le sheik de Beyla croyoit aveuglément à la vertu de la médecine. Voyant que je prenois quelques gouttes de ma décoction de quinquina avant que de boire du café, il insista pour que

je lui en donnasse, & si j'avois voulu le croire, il auroit volontiers vuïdé ma bouteille. Sa maladie ordinaire (la gravelle) l'avoit fait beaucoup souffrir : mais enfin il se trouvoit beaucoup mieux après avoir rendu quelques petites pierres, & il attribuoit son soulagement aux pillules de savon que je lui avois envoyées. Je lui enseignai à faire de ces pillules, ainsi que de l'eau de chaux. Il avoit tant souffert, que je ne pouvois rien faire au monde qui lui fit plus de plaisir que de lui donner ces instructions.

Mahomet me dit que le moullah étoit déjà arrivé de Teawa, où il avoit laissé le sheik Fidèle encore affligé de ce qu'à mon départ je ne lui avois pas laissé les piaftres qu'il désiroit. Quant à l'éclipse, il avoit dit au moullah qu'il ne s'en foucioit nullement, non plus que de ce qu'on pouvoit savoir à la Mecque, où rien ne l'intéressoit. Pour Mahomet il m'avoua qu'il avoit été très - alarmé de l'éclipse, surtout à l'instant où elle devint totale. Il me dit que peu de temps auparavant il y en avoit eu une autre, mais moins considérable, & que le même jour les Daveinas avoient brûlé Imgededema, avec plus de trente autres villages, & détruit ou dispersé plus de deux mille habitans de l'Atbara.

C'étoit le moment d'offrir un présent au sheik, & je lui en avois préparé un tel qu'il le méritoit : mais mes sollicitations, mes prières furent vaines. Je ne pus jamais obtenir de lui qu'il acceptât la moindre bagatelle. Il fit plus, il me jura solennellement que si j'insistois encore, il monteroit à cheval & s'en iroit à la campagne. Il me dit que la seule chose qu'il désirât de moi, étoit que je lui permisse de venir à Sennaar, pour me consulter sur sa maladie, & que bien loin d'exiger des présens de moi, il me porteroit une récompense. Nous convînmes alors de donner les choses que je lui avois destinées au moullah ; & ce Saint enchanté d'un si beau présent, se garda bien de faire les mêmes difficultés que le généreux sheik.

Environné d'amis & de gens satisfaits, nous passâmes la journée dans le repos & dans la joie. L'envoyé du roi vint me dire en secret que pour plaire au sheik de Beyla, nous ne pouvions pas rester moins d'une semaine chez lui ; & j'imagine que cela ne lui auroit pas déplu à lui-même. Mais après tant d'allées & de venues, après tant de discours relatifs à moi, je sentoís qu'il m'étoit nécessaire de suivre le conseil d'Hagi-Belal, & de me rendre à Sennaar

avant que les affaires y fussent dans une situation plus cruelle, où que je me trouvasse exposé à quelque nouvelle machination de la part de Fidèle.

L'envoyé du sheik Adelan me dit que conformément aux ordres de son maître il avoit forcé Fdèle à lui remettre le présent que je lui avois donné, quoiqu'il en eût déjà fait une robe pour lui. — "C'est un misérable, dit le sheik de Beyla. Il a dissipé deux ans de suite les revenus que l'Atbara donne au roi, & personne ne l'a soutenu que le sheik Adelan, dont il a épousé la fille : mais aujourd'hui qu'Adelan le connoît, il l'abandonne. Si la guerre civile ne se commençoit pas bientôt, je suis certain qu'un de ces jours, je le verrois passer ici pour aller à Sennaar, & n'en jamais revenir, car tout le monde fait que c'est par haine pour lui, & pour se venger de toutes ses perfidies que les Arabes Daveinas ont dévasté une partie de son gouvernement, sans brûler une paille aux environs de Beyla. „

L'on nous servit un grand dîner où le bouza ne fut point épargné; il y avoit de la viande de différentes espèces d'antelopes & de daims,

ainsi que des pintades cuites avec du riz ; ce dernier plat étoit celui qui nous plaisoit le plus , car la venaison sentoît fortement le musc. Les bêtes fauves étoient le produit de la chasse des deux fils du sheik , jeunes gens d'environ treize ou quatorze ans , lesquels avoient chacun un fusil à mèche , & dont je captivai la bienveillance en leur donnant un peu de poudre & beaucoup de petites balles de plomb.

L'après-midi nous allâmes nous promener dans la ville , qui est fort jolie & bien située sur le haut d'une colline , couverte de bois , & en face d'une belle plaine. Les arbres que nous vîmes dans cette plaine étoient très-beaux , alignés & séparés de loin en loin par des haies , comme en Europe. Ces champs sont ainsi clos pour pouvoir enfermer le bétail , mais le bétail n'y étoit point alors , on l'avoit conduit au Dender à cause des mouches.

Il n'y a à Beyla d'autre eau que celle que fournissent des puits très-profonds. Les environs de la ville sont couverts de plantations de maïs. Les habitans vivent continuellement dans la crainte de voir fondre sur eux les Arabes Daveinas , qui campent à Sim-Sim , c'est-à-dire ,

à quarante milles dans le sud-est. Ils redoutent aussi singulièrement une autre puissante tribu, errante au sud-ouest, entre le Dender & le Nil, & connue sous le nom des Wed-Abdel-Gin, nom qui signifie les fils de l'esclave du diable. Beyla est une des villes frontières du Sennaar, du côté de Sim-Sim, entre ce lieu & Teawa, qui appartiennent au Sennaar, & le Ras el-Feel, Nara & Tchelga qui dépendent de l'Abyssinie, tout le pays n'est qu'un vaste désert. Les Arabes n'y souffrent pas un seul village; & s'ils y laissent des endroits propres à contenir de l'eau, c'est parce qu'ils en ont besoin quand ils viennent camper auprès, & que la verdure les invite à y conduire leurs troupeaux.

Quoique je me couchasse de bonne heure pour pouvoir partir le lendemain à la pointe du jour, il me fut impossible d'exécuter mon dessein, & de quitter aussi aisément mon généreux hôte. Une de nos girbas avoit besoin de réparation; & comme disoit le bon Mahomet, il ne pouvoit venir rien de bon du sheik de l'Atbara. La veille, quand je fus au lit, il s'éleva une vive querelle entre l'envoyé du roi & celui d'Adelan. Ils avoient bu beaucoup de bouza; & le motif de leur différend étoit

le partage des émolumens qu'ils avoient reçu de Fidèle. Cela dura long-temps. Mais enfin ils convinrent que le lendemain qu'ils auroient la tête plus froide, ils s'en rapporteroient à la décision du sheik de Beyla. Pour moi je ne m'en mêlai pas plus que si je n'en avois pas entendu parler; cependant le matin il fallut tant de temps pour juger cette affaire, que nous ne fûmes prêts que l'après-diner.

Enfin le 21 Avril, il étoit trois heures de relevée quand nous partîmes de Beyla. Nous marchions droit au sud-ouest dans un pays plane & très-agréable à la vue, mais absolument dépourvu d'eau. L'endroit où il y en avoit le plus près de nous, étoit la rivière de Rahad. A onze heures du soir, nous fîmes halte dans un bois appelé Baherie, & que nous jugeâmes être à environ neuf milles de Beyla.

Le 22 à cinq heures & demie du matin, nous nous remîmes en route, dirigeant nos pas vers l'ouest. A neuf heures nous vîmes au bord de la rivière de Rahad. Le gué se nomme Tchir-Chaira. L'eau de la rivière étoit stagnante, sale, ayant une odeur désagréable & couverte d'un limon verd. Le fond étoit fort vaseux : mais

il n'y avoit point à choisir de meilleur passage. L'eau de Beyla étoit si mauvaise, que nous n'en avions pris que ce qu'il nous falloit absolument pour nous conduire jusques à Rahad.

Nous marchâmes environ une demi-heure au nord-ouest, & à l'ouest-nord-ouest, en suivant le cours de la rivière. Mais à dix heures trois-quarts nous nous en éloignâmes, & à midi nous la rejoignîmes encore. Là, cette rivière couloit vers le nord-ouest. Nous plantâmes notre tente sur ses bords & près des hutes des Arabes Cohalas, tribu sédentaire, qui soumise au mek (souverain) du Sennaar, paie exactement les tributs que lui impose un gouvernement oppresseur. Cette soumission des Cohalas fit que nous nous en approchâmes sans crainte.

Le 23 à six heures du matin, nous quittâmes le voisinage des Cohalas, continuant à suivre le bord de la rivière qui tourne un peu vers le nord-est. A trois heures nous fîmes halte à Kumar, autre petit village situé sur le bord de la rivière & dépendant de la même tribu des Cohalas. Cette rivière qu'on appelle dans le Sennaar *Rahad*, c'est-à-dire du Tonnerre, serpente plus qu'aucune des rivières d'Abyssi-

nie. Elle prend sa source non loin de Tchelga, passe entre le Kuara & le Sennaar, sépare l'Abyssinie de la Nubie, & forme à présent avec le fleuve Atbara (1) & le Nil, une isle qui jadis n'étoit qu'une péninsule. Le Rahad intercepte toutes les eaux qui tombant des hauteurs de l'Abyssinie, voudroient s'épancher vers le milieu de la péninsule, & c'est lui qui cause cette disette affreuse d'eau qui rend ces déserts inhabitables. En Abyssinie, le Rahad porte le nom de *Shimfa*. Il se jette dans le Nil à Habharas, à environ trente-huit milles au nord de Sennaar.

Cependant la querelle de nos guides étoit si loin d'être apaisée, que l'envoyé du roi ne vouloit point voyager avec nous. Il marchoit toujours une demi-journée à l'avance, & nous le rejoignons le soir au campement. Nous nous gardâmes bien de lui demander pourquoi il agissoit ainsi. Au contraire, nous le laissâmes tranquillement suivre son caprice; ce qui lui déplaisoit infiniment. Aussi le soir il ne manquoit jamais de lâcher beaucoup de propos,

(1) L'atbara, l'Astaboras, le Tacazzé, est le même fleuve que les anciens nommoient le fleuve *Siris*.

dans lesquels il donnoit à entendre qu'il avoit eu toute sa vie une grande répugnance à avoir affaire à des hommes blancs.

A cinq heures du soir nous partîmes de Kumar, & quand le jour commença à baisser, il sortit du milieu des haliiers plusieurs cavaliers & plusieurs gens de pied qui nous enlevèrent un de nos chameaux. Alarmés d'une telle conduite, nous nous préparâmes à la défense. Le chameau qu'on emmenoit, étoit précisément celui qui portoit les présens destinés au roi & au sheik Adelan, avec une partie de nos subsistances, mes hardes, mes livres & mes papiers. L'envoyé d'Adelan fut d'abord étonné : mais il ne manqua pourtant point de présence d'esprit. Il jugea que les Arabes qui venoient de prendre le chameau, n'étoient pas des voleurs de profession, mais qu'ils avoient été excités par l'envoyé du roi, & qu'ils vouloient nous effrayer pour nous faire payer la restitution du chameau. En conséquence, il prit le galop pour aller demander au premier village quelles étoient les personnes qui venoient de nous voler.

En entrant dans l'une des hutes, l'envoyé

d'Adelan trouva celui du roi qui étoit à se régaler, & aussitôt il lui dit : "J'imagine, Mahomet, que vous vous êtes chargé de ce chameau pour le conduire vous-même à Sennaar, attendu qu'il porte les présens destinés à votre maître & au mien. „ Et sans attendre sa réponse, il se hâta de venir nous rejoindre pour punir ceux qui avoient pris le chameau ; car il étoit bien assuré qu'après la notification qu'il venoit de leur faire, ils ne manqueroient pas de nous fuivre. Nous marchâmes très-vîte ; de sorte qu'il étoit onze heures quand nous vîmes arriver dans l'endroit où nous étions campés pour passer la nuit, l'envoyé du roi & un Arabe à cheval, avec deux gens de pied qui conduisoient notre chameau. Je feignis de n'avoir rien compris dans cette affaire, & de croire seulement que le chameau avoit été enlevé par des voleurs. Mais il ne fut pas si aisé de s'arranger avec les Arabes, qui ayant cru que nous n'avions avec nous que l'envoyé du roi, avoient voulu nous épouvanter pour nous obliger à leur faire un présent, puisque nous consommions leur herbe & leur eau. Cependant l'envoyé d'Adelan refusa d'abord de reprendre le chameau, insistant pour que les Cohalas le conduisissent eux-mêmes à Sennaar : mais après avoir écouté

tous leurs propos, je résolus de faire la paix, à condition qu'en quelque endroit que les Cohalas eussent leur bétail, ils nous fourniroient du lait jusques à notre arrivée à Sennaar. Ils y consentirent volontiers; & comme cette affaire n'avoit probablement été suscitée que par la malice de l'envoyé du roi, elle n'eut pas d'autres suites.

Le 24, à cinq heures & demie du matin, nous nous remîmes en route. Nous vîmes plusieurs villages des Cohalas, à droite & à gauche de notre chemin; & à onze heures nous arrivâmes sur le bord de la rivière de Dender, où il n'y avoit alors que quelques bassins d'eau croupissante; mais d'après la largeur & la profondeur de son lit, tout entier d'un sable très-blanc, nous jugeâmes que dans les temps de pluies elle devoit charrier presque autant d'eau que le Nil.

Depuis Beyla, nous avons marché la plupart du temps dans le bois : mais ici le bois finit, & jusques à Sennaar, la campagne est découverte. Nous avons remarqué dans le bois deux espèces d'arbres d'une grandeur prodigieuse & d'une extrême beauté. Nous trouvâ-

mes près du Dender, le principal village des Cohalas, qui y vivent avec leurs troupeaux à l'abri des rapines des Arabes & des fureurs de la mouche. Exact à tenir leur parole, ils nous fournirent du lait excellent, & nous le trouvâmes d'autant plus agréable, que nous n'en avions goûté que rarement depuis notre départ de Gondar.

Nous quittâmes à six heures du soir l'endroit où nous nous étions reposés à l'ombre sur les bords du Dender, & nous nous remîmes en route à travers une plaine absolument rase. Bientôt après, nous nous trouvâmes au milieu de plusieurs villages placés à égale distance & faisant un grand demi-cercle. Les toits des maisons étoient en forme de cône, ainsi qu'on le voit dans tous les pays situés dans les limites des pluies du tropique. Nous marchions sur un sol gras & rouge, où l'on venoit de semer le bled. Tout ce pays est sans cesse en culture; & quoiqu'alors il n'offrit qu'un coup-d'œil nud, on ne doit pas douter que la vue n'en soit magnifique quand elle est couverte de moissons ondoyantes.

A neuf heures nous fîmes halte dans un vil-

lage appartenant aux Nubas, nation payenne, Les Nubas sont tous soldats du mek de Sennaar, & ils habitent les villages qui environnent la capitale, à quatre ou cinq milles de distance. On les achète, ou on les enlève par force à Fazuclo & dans les provinces qui sont au sud sur les montagnes de Dyre & Tegla. Mais une fois établis dans les environs de Sennar, ne manquant point de nourriture, ayant des armes à la main ils ne cherchent point à déserter, & vivent d'une manière assez rangée. Plusieurs de ces Nubas avec lesquels j'ai causé, m'ont paru être une espèce de nègres plus doux & plus intéressans que ceux qui viennent du Bahar-el-Aice, c'est-à-dire, que ceux dont on tire les Funges qui composent le gouvernement de Sennaar.

Les Nubas ont de petits traits aussi bien que les Funges, mais ils ont les cheveux laineux, le nez applati, & parlent un langage doux, sonore, & totalement différent des divers idiomes que j'avois entendu jusqu'alors. Quoique le mek & les autres chefs du gouvernement de Sennaar prétendent être Mahométans, ils n'ont jamais tenté de convertir les Nubas. Au contraire, ils entretiennent dans leurs villages un certain

certain nombre de prêtres payens qui ont la paie de soldat & qui célèbrent les offices de leur religion. Il m'est impossible d'expliquer cette religion, parce que je n'ai pas assez eu le temps de m'instruire du langage & des coutumes des Nubas. Dans ces sortes d'occasions, il vaut peut-être mieux garder le silence que de dire des choses fausses ou hasardées. J'ai questionné des prêtres Nubas, & je n'en ai jamais trouvé aucun qui parlât assez bien l'arabe pour me donner en termes clairs & sans équivoque, une idée de leur culte, non qu'ils eussent de la répugnance à s'expliquer, mais ils ne me comprenoient pas bien : je ne les comprenois pas assez, & alors ils sembloient toujours prêts à adhérer à ce que je disois ; ce qui étoit un moyen sûr d'être mal instruit.

Ce que je fais bien, c'est que les Nubas adorent la lune ; & toutes les fois que cet astre éclaire les nuits, on voit avec quelle satisfaction ils lui rendent hommage. Quand la lune est nouvelle, par exemple, ils sortent de leurs huttes obscures, ils prononcent quelques paroles religieuses en contemplant son disque argenté, & ils témoignent la plus vive joie par le mouvement de leurs pieds & de leurs mains. Je ne

me suis jamais apperçu qu'ils rendissent aucun hommage au soleil, soit qu'il se levât, soit qu'il se couchât, soit qu'au haut du méridien il fit mieux sentir toute sa puissance. Autant que j'ai pu le savoir, les Nubas adorent un certain arbre & une certaine pierre : mais il m'a été impossible de voir cette pierre & cet arbre. Il n'y en a point dans les campagnes du Sennaar, mais bien dans le pays d'où sortent les Nubas. Les prêtres ont beaucoup d'influence sur ce peuple, non qu'il les aime, mais il les craint. Ces prêtres sont distingués par de gros anneaux de cuivre qu'ils portent autour du poignet, & même ils en mettent quelquefois un ou deux au bas de leurs jambes.

Les villages des Nubas sont appelés Dahera, nom qui me semble être le même que celui de Dashra, qu'on donne aux Kabylès, c'est-à-dire, à ces peuples qui en Barbarie ont des demeures fixes sur les montagnes. Cependant, comme je ne connois qu'imparfaitement le langage des Kabylès, & point du tout celui des Nubas, je ne chercherai point les raisons de cette ressemblance. Les Nubas aiment excessivement la chair de porc; aussi en ont-ils de nombreux troupeaux. Leurs cochons sont d'une

petite espèce, tachetés en général de blanc & de noir, & assez semblables à ceux qu'on voit dans le nord de l'Ecosse.

Les Nubas sont circoncis. Ceux qui sortent de leurs montagnes se convertissent très-rarement au mahométisme; mais la plupart de leurs enfans embrassent cette religion. Ils ne parviennent guère qu'au rang d'officiers de leur propre corps. Le mek en entretient douze mille auprès de Sennaar, & c'est avec ces troupes qu'il tient les Arabes dans la soumission. Les Nubas sont fort tranquilles, ils se rendent rarement coupables de pillage & de mutinerie; & s'il y a un parti à prendre, ils se déclarent pour leur maître, c'est-à-dire, pour celui que leur monarque leur a donné pour chef.

L'immense plaine qu'habitent les Nubas du Sennaar n'a d'autre eau que celle qu'on trouve dans des puits. Je vis recurer un de ces puits; je le mesurai, & je trouvai qu'il avoit près de quatre-vingt brasses de profondeur. Dans un climat aussi chaud que celui-là, on n'a guère besoin d'allumer du feu, & on n'a pas même de quoi en faire. Il n'y a ni tourbe, ni rien de semblable; & dès que nous quittâmes les bords

du Dénier, nous ne vîmes plus, ni arbres, ni bois d'aucune espèce. Cependant les habitans de ces contrées n'ont point comme en Abyssi- nie la coutume de la viande crue. Mais avec la tige du dora ou du millet, & avec la fiente des chameaux ils chauffent des fours sous terre où ils font cuire des cochons tout entiers d'une manière très-propre, & qui n'est point du tout désagréable. Ils ont soin de ne peler ces cochons que quand ils sont achevés de cuire (1).

Les Nubas ne se servent ni de pierre ni de briquet pour allumer du feu. Ils ont un moyen plus prompt. Ils prennent un petit morceau de bois pointu, & ils l'appuient perpendiculairement sur un autre horizontalement placé, dans lequel ils ont fait un petit trou; ensuite ils tournent entre leurs mains celui qui est debout, comme lorsqu'on veut faire mousser du chocolat, & dans l'instant la flamme pétille, tant est combustible tout ce qui couvre cette partie

(1) Il est à remarquer que la manière dont les Nubas font cuire leurs cochons ressemble beaucoup à celle qu'emploient les insulaires de la mer du Sud, & qu'ils allument du feu comme les sauvages de la nouvelle Hollande. (Note du Traducteur.)

de la terre, où la pluie tombe pourtant tous les ans durant six mois de suite.

Le 25 à quatre heures de l'après-midi, nous quittâmes les villages des Nubas, dans l'intention de nous rendre à Basboch, où il y a un bac pour passer le Nil : mais à peine eûmes-nous fait deux milles dans la plaine, que nous fûmes accueillis par un de ces tourbillons qu'on appelle à la mer un syphon. La plaine étoit, comme je l'ai déjà observé, d'un sol rouge, qui avoit été détrem pé par la pluie tombée pendant la nuit. Le malheureux chameau que les Cohalas nous avoient pris & rendu, se trouva dans le centre du tourbillon, & enlevé & jeté à une distance considérable, il eut plusieurs côtes brisées : pour moi j'étois assez éloigné du centre; mais je n'en fus pas moins renversé, & je tombai si rudement le visage contre terre, que le sang me coula du nez. Deux de mes domestiques eurent le même sort; le vent nous couvrit le corps d'un enduit de boue, tout aussi bien appliqué que si on nous l'avoit mis avec une truelle. Je perdis un instant connoissance, je cessai de respirer; & quand je repris mes sens, je me trouvai le nez & la bouche remplis de fange. Je jugeai que la sphère

de ce tourbillon avoit environ deux cent pieds d'étendue. Il abattit la moitié d'une petite hute, comme si on l'avoit tranchée avec un couteau, & il en dispersa les débris dans la plaine, laissant l'autre moitié debout.

Dès que nous fûmes délivrés de ce tourbillon, nous gagnâmes un village, où la crainte seule nous obligea de nous réfugier, car le vent avoit cessé partout. Cependant le tourbillon entraîna beaucoup de pluie, & les Nubas nous assurèrent que c'étoit un signe certain que notre voyage seroit heureux; car ils prétendoient que s'il avoit enlevé à proportion autant de sable & de poussière, nous aurions été tous infailliblement suffoqués. Ils nous dirent en même temps que ces sortes de tempêtes étoient très-fréquentes au commencement & à la fin de la saison des pluies, & que quand nous en verrions venir quelqu'une il falloit nous coucher tout à plat, appuyer la bouche contre terre jusques à ce que le vent se fût éloigné, parce qu'alors il ne pourroit ni nous emporter, ni nous suffoquer, comme cela arrivoit souvent.

Les bons Nubas chez qui nous entrâmes nous reçurent très-amicalement, & nous aidè-

rent à laver nos vêtemens & à les faire sécher. Quand ils me virent tout nud & qu'ils s'aperçurent que mon nez avoit saigné, ils avouèrent qu'ils n'auroient jamais cru qu'un homme qui avoit le corps blanc comme moi pût saigner. Ils nous servirent un morceau de cochon rôti; & tous tant que nous étions, à l'exception d'Ismaël & des autres Mahométans, nous le mangeâmes de bon appétit, ce qui fit grand plaisir à nos hôtes. Nous ordonnâmes à un de nos musulmans de tuer le chameau blessé & d'en prendre pour souper avec ses camarades, en nous réservant de quoi manger le lendemain. Nous donnâmes ensuite le reste aux Nubas, qui durent par ce moyen avoir de quoi se régaler pendant plusieurs jours. Pour nous témoigner leur reconnaissance, ils nous firent présent d'une jarre de bouza qui n'étoit pas bon, mais qui valoit pourtant mieux que de l'eau de puits. Je leur donnai à mon tour du tabac, du poivre, des grains de verroterie, du stibium; ce qui surpassoit de beaucoup leurs espérances.

Quoique nous eussions été cruellement surpris par les effets violens & soudains du tourbillon, & que nous en eussions encore le corps

endoloré, nous passâmes une soirée assez agréable. Quelques-uns de nos hôtes avoient séjourné à Sennaar & barragouinoient quelques mots d'arabe. Ma nuit fut fort tranquille, & dans mes voyages j'en ai rarement passé qui m'ait fait autant de bien. On me mit coucher dans une hute très-propre, où j'étois seul avec mon domestique grec, qui reposoit à côté de moi. Quelques Nubas veillèrent toute la nuit & prirent soin de nos animaux & de notre bagage. Ils chantoient & se répondoient alternativement, & leur chant étoit de la plus douce mélodie.

Et cantare pares & respondere parati.

VIRG.

Je les écoutois avec délices : mais enfin, je m'endormis involontairement & avec regret; car nous n'avions pas extrêmement besoin de sommeil. Nous étions plutôt froissés & effrayés que fatigués, puisque nous n'avions pas fait plus de deux milles.

Le maître de la hute ayant pris toutes les précautions nécessaires pour mettre nos personnes & notre bagage en sûreté, crut qu'il étoit de son devoir d'aller apprendre au premier

ministre quels hôtes inattendus occupoient en ce moment sa maison. Il trouva le sheik Adelan à souper : mais il fut pourtant aussitôt admis, & le ministre lui fit une foule de questions, auxquelles il satisfit pleinement. Il lui dit combien de personnes nous étions. Il lui décrivit la couleur de notre peau, la grandeur extraordinaire & la quantité de nos armes à feu, l'extrême simplicité de nos vêtemens, notre gaieté, notre affabilité, notre tranquillité, notre facilité à manger de ce qu'on nous offroit, & surtout de la viande de cochon. Un homme entendant parler le Nuba, témoigna de l'horreur de ce que nous mangions du cochon : mais Adelan dit au Nuba en parlant de moi : " Eh quoi ! c'est un soldat & un Kafr comme vous ; & un soldat Kafr qui se trouve en pays étranger, doit se contenter de manger ce qu'on lui présente. Tout homme sage en fait de même. Ces étrangers n'ont-ils pas un de mes gens avec eux ? „ — " Oui, ils avoient même un envoyé du roi, mais il a laissé la troupe & a pris les devants pour se rendre à Sennaar. „ — " Allez-vous-en les rejoindre, répondit Adelan, & demeurez avec eux à Basboch, jusqu'à ce que j'ai le temps de leur faire dire d'entrer dans la capitale. „

Le Nuba étoit revenu du camp d'Aira, longtemps avant notre lever. Il nous fit part de sa conversation avec le ministre, ce qui nous fit grand plaisir; car nous n'avions pas été contents de voir que l'envoyé du roi s'en fût allé devant, & nous avions tout lieu de croire qu'il nous vouloit beaucoup de mal.

Le 26 Avril, à six heures du matin nous nous remîmes en route, tournant un peu à l'ouest-sud-ouest, & traversant toujours la même plaine. Toute la matinée il y eut beaucoup d'éclairs & de tonnerre, il tomba même plusieurs ondées de pluie, & une entr'autres à gouttes détachées, mais si grosses & si fortes, qu'en un moment nous fûmes trempés jusqu'à la peau. Il faisoit alors très-calme, & les gouttes de pluie tomboient perpendiculairement sur nous. Je crois que je n'ai jamais senti de pluie aussi froide; cependant elle n'étoit point désagréable, car le temps étoit chaud & pesant, & nous aurions voulu pouvoir être de temps en temps rafraîchis de la même manière. Cette ondée fut pourtant un peu trop abondante. Les villages des Nubas sont semés de tous côtés dans la plaine. A neuf heures nous arrivâmes à Basboch, lieu où sont rassemblées beaucoup de

hutes de ces mêmes Nubas, & qui a presque l'air d'une ville.

Le gouverneur de Basboch, vieillard de soixante-dix ans, étoit si foible qu'à peine il pouvoit marcher. Cet homme vénérable me reçut avec beaucoup d'affabilité & me dit en me prenant par la main : " O chrétien ! que viens-tu faire dans un tel moment & dans un tel pays ? „ — Je fus surpris de la politesse de ce vieillard ; car il se servit en me parlant du terme de Nazarani (1), qui est le nom le plus honnête qu'on donne aux Chrétiens dans l'Orient. Autrement, le peuple brutal ne les désigne jamais que par l'épithète d'infidelle. Le gouverneur de Basboch avoit été plusieurs fois au Caire. On me logea dans une hute très-propre & très-commode. On nous fournit des provisions en petite quantité, tout le temps que nous fûmes-là : mais on ne nous laissa pourtant pas jeûner un seul jour.

Basboch est situé sur la rive orientale du Nil, & l'endroit où l'on passe le fleuve est à moins d'un quart de mille au-dessous du village.

(1) Nazaréen.

Le cours du fleuve est en cet endroit nord & sud. Il y a peu d'eau vers les bords, mais le milieu est très-profond, & toute cette partie est infestée de crocodiles. La ville de Sennaar est à deux milles & demi au sud-sud-ouest de Basboch. Le soir nous entendimes distinctement le tambour, & ce ne fut pas sans inquiétude, quand nous songeâmes à quel peuple barbare nous allions être obligés de nous confier. Le village d'Aira où le ministre Adelan avoit alors son quartier général, étoit à trois milles au sud-quart-d'ouest de nous.

Dans la matinée du 27, l'envoyé du sheik Adelan nous laissa sous la garde du Nuba, & il alla rendre compte à son maître de son voyage & de notre heureuse arrivée. Il trouva que Mahomet, l'envoyé du roi, l'avoit précédé, & Adelan étoit déjà bien informé de tout ce qui s'étoit passé chez Fidèle, quoique ce ne fût pas Mahomet qui le lui eût appris; car dès que ce Mahomet voulut commencer à lui dire qu'il nous avoit trouvés à Teawa, Adelan s'écria avec colère : " Personne ne m'épargnera-t-il le désagrément de faire pendre ce misérable ? „

Le ministre nous renvoya son domestique pour

nous avertir que dans deux jours nous serions admis auprès de lui. Mahomet revint aussi & resta avec nous jusques au soir qu'il s'en retourna à Sennaar. Il ne nous fit pas le plaisir de nous rapporter un seul mot de ce que le roi lui avoit dit à notre occasion, & il nous laissa dans l'incertitude absolue de savoir comment nous serions accueillis par le monarque.

Le 29, nous eûmes la permission d'entrer à Sennaar. Ce ne fut pas sans beaucoup de peine que nous pûmes faire descendre mon quart de cercle & le reste du gros bagage; car le long de l'eau, la pente de la colline est extrêmement rapide. L'intention des gens qui nous aidoient étoit de faire glisser jusqu'en-bas la boîte qui contenoit le quart de cercle; ce qui n'auroit pas manqué de le mettre en pièces. Aussi, n'y voulus-je pas consentir. Ensuite le bateau de passage étoit petit, & il fut obligé de faire divers voyages avant que tous nos effets fussent rendus sur la rive occidentale.

Notre assemblément sur le rivage & le passage de nos chameaux sembloient avoir excité la curiosité ou la voracité des crocodiles. Un entr'autres parut plusieurs fois, nageant autour

du bateau, sans pourtant nous attaquer. Cependant, fatigué d'un pareil voisinage, je pris un long fusil de chasse, & je lui tirai un coup qui l'atteignit un peu au-dessous de l'épaule. Un pareil coup étoit sans doute mortel, & peu d'animaux auroient pu vivre un seul instant après l'avoir reçu : mais celui-ci nagea encore jusqu'au fond de l'eau, laissant le fleuve teint de son sang ; & quoiqu'il ne reparût pas alors, les gens du passage le trouvèrent mort le lendemain & me le portèrent. Il avoit environ douze pieds de long, & le batelier me dit que ceux de cette taille étoient plus féroces & plus dangereux que ceux qui étoient plus grands. Les habitans du Sennar & surtout les Nubas, mangent la chair du crocodile. Je n'en ai jamais goûté : mais il m'a paru qu'elle ressembloit beaucoup à celle du congre.

CHAPITRE VIII.

Conversation avec le roi de Sennaar. — Avec le sheik Adelan. — Entrevue avec les femmes du roi.

L'ENVOYÉ d'Adelan nous conduisit dans une maison à deux étages, spacieuse & commode, appartenante au sheik son maître, & à la distance d'un bon quart de mille du palais du roi. Le sheik me fit dire de me reposer; que dans un ou deux jours je pourrois voir le roi, & qu'il me feroit avertir quand il seroit temps que je le visse lui-même. J'étois résolu de me conformer exactement à ses volontés. Mais le lendemain matin, 30 Avril 1772, un esclave du palais vint me dire de me rendre auprès du monarque, & j'obéis.

Je me fis accompagner par le nègre Soliman, le turc Ismaël & mon domestique grec Michaël. Le vaste palais du roi de Sennaar est bâti d'argile, à un seul étage, & les chambres sont foncées en terre bien battue. Les premiers appartemens que nous traversâmes

n'avoient point de meubles, & il sembloit qu'une grande partie avoit été autrefois destinée à loger des soldats, quoiqu'il n'y en eût pourtant alors qu'une cinquantaine de garde. Le roi étoit dans une chambre d'environ vingt pieds quarrés, dans laquelle nous n'arrivâmes qu'après avoir descendu deux petits escaliers très-étroits. Cette chambre étoit carrelée à grands carreaux de brique, sur lesquels on avoit étendu un tapis de Perse, pareil à ceux qui tapissoient tout l'intérieur de l'appartement & qui étoient très-beaux & en très-bon ordre.

Le roi étoit assis à terre sur un matelas couvert d'un tapis de Perse & chargé de coussins de drap d'or de Venise. Mais les vêtements de ce prince ne répondoient point à la magnificence qui l'environnoit. Il n'avoit sur le corps qu'une grande chemise de toile de coton de Surate bleue, qui ne différoit des chemises de ses esclaves que parce que l'ourlet du bas & le collet étoient garnis d'un double point de soie blanche. Ce prince avoit la tête nue, les cheveux courts & très-noirs, & le teint aussi clair qu'aucun arabe. Ses pieds étoient nus, mais presque recouverts par sa chemise. Il paroissoit âgé d'environ trente-quatre

quatre ans. Sa contenance étoit commune & n'annonçoit point un caractère décidé; au contraire, il avoit l'air d'un homme doux, timide & irrésolu.

Quand je m'avançai vers lui & que je baifai sa main, il resta environ une minute à me regarder, comme s'il étoit incertain de ce qu'il devoit dire. Alors il demanda un interprète abyssinien, car il n'en manquoit pas dans son palais; mais je lui dis en arabe que je croyois parler assez bien sa langue pour pouvoir répondre à toutes les questions qu'il voudroit me faire. Soudain il s'adressa aux personnes qui étoient autour de lui en s'écriant: „ Certes, voilà du bon arabe! Mais, me dit-il, avez-vous appris cette langue dans l'Habesh (1)? „ — “ Non, lui répondis-je. Je l'ai apprise en Egypte; en Turquie, en Arabie; mais je l'ai souvent parlée en Abyssinie, où le grec, le turc & plusieurs autres langages sont usités. „ — “ Cela est impossible, dit-il. J'avois cru jusqu'à présent que la langue abyssinienne étoit la seule qu'on connût en Abyssinie. „

(1) L'Abyssinie.

Il y avoit du côté de la chambre opposé à celui où le roi étoit assis, quatre hommes vêtus de longues chemises de coton blanc, & ayant chacun un shawl blanc qui leur couvroit la tête & une partie du visage; ce qui montrait qu'ils étoient prêtres, gens de loi ou savans. Un de ces hommes répondit par ces mots aux doutes que venoit d'exprimer le roi sur les connoissances des Abyssiens. — " Ils ont assez de langages, & vous savez que l'Habesh est appelé le paradis des ânes. „

Cependant je tirai la lettre du roi d'Abyssinie & celle du shérif de la Mecque, & je les donnai l'une après l'autre au roi de Sennaar. Il les prit dans le même ordre que je les lui présentais: mais il posa sur un coussin la lettre du roi d'Abyssinie jusques à ce qu'il eût lu celle du shérif. Ensuite il lut celle du roi, & il demanda tout de suite un interprète abyssinien. Je gardai le silence, parce que je soupçonnai qu'il vouloit me faire dire quelque chose de particulier, sans que ses gens l'entendissent. Mais je me trompois. Il n'avoit demandé l'interprète que par inadvertance, car lorsqu'il le vit, il ne lui dit pas un seul mot.

“ Vous êtes au besoin un médecin & un guerrier, me dit-il. Mais la lettre du shérif m'apprend aussi que vous êtes un homme noble, au service d'un grand roi, qu'on appelle Anglois, qui est maître de toutes les Indes, qui a des sujets mahométans; aussi bien que des sujets chrétiens, & qui leur permet à tous le libre exercice de leur religion. „

— “ Quoique je ne l'aie jamais dit au shérif, répliquai-je, cela n'en est pas moins vrai. Je suis aussi noble qu'aucun autre homme de ma nation, & je sers le plus grand roi qui soit maintenant sur le trône; un roi qui compte ces Indes pour l'une des moindres parties de ses états. „ — “ Le plus grand roi! reprit

alors celui qui avoit dit que l'Abyssinie étoit le paradis des ânes. Vous ne devriez pas parler ainsi. Vous oubliez le Grand-Seigneur. Il y en a quatre, à Otman, à Persée, à Bornow & dans l'Habesh. „ — “ Je n'oublie le Grand-

Seigneur, ni je ne lui fais tort, repris-je. Ce que j'ai dit est dit. „ — “ Ce sont des Kafir & des esclaves, tous tant qu'ils sont, s'écria Hmaël. Il n'y a que le Turc, le roi d'Angleterre & le roi de France. Quels rois sont donc ces rois de Bornow & les autres? Des Kafir. „

“ Comment se peut-il, dit le roi, que vous soyiez si noble & si savant, que vous parliez tous les langages & que vous connoissiez tout? Comment se peut-il que vous soyiez si courageux, que bravant tous les dangers, vous voyagiez avec deux ou trois vieillards dans des pays comme celui-ci & l’Habesh, où le roi Baady, mon père, a trouvé la mort, quoiqu’il eût une armée à sa suite? Comment se peut-il enfin que vous ne restiez pas chez vous tranquille à manger, à boire, à vous réjouir & à goûter le repos, au lieu d’errer comme un homme disgracié de la fortune & en proie à tous les dangers? „ — “ Sire, lui répondis-je, vous pouvez connoître quelques hommes d’une certaine espèce. Oui, vous en connoissez; car ils sont de votre religion comme de la mienne, gens instruits & avides de savoir. Ils sont aussi quelquefois d’un rang très-élevé; & pour effacer les péchés qu’ils ont commis, ou pour accomplir des vœux qu’ils ont faits, ils renoncent au monde, à ses richesses, à ses plaisirs. Dépasant leur noblesse, ils deviennent humbles & pauvres, & ils souffrent souvent les insultes des méchans qui n’ont point devant les yeux la crainte de Dieu. „ — “ Vraiment, ce sont des derviches „, dirent

les trois savans qui n'avoient point encore parlé. — “ Eh bien ! repris-je, je suis un de ces derviches. Content du pain qu'on me donne, je me suis voué pour quelques années aux fatigues & aux dangers d'un long voyage, faisant tout le bien que je puis aux pauvres comme aux riches, servant tous les hommes, sans jamais nuire à aucun. — “ Tybé ! voilà qui est bien, s'écria le roi ! „ — „ Mais combien y a-t-il que vous voyagez ? „ dit un autre. — “ Près de vingt ans, répondis-je. „ — “ Vous êtes bien jeune, reprit le roi, pour avoir commis tant de péchés & fitôt. Avez-vous commis tous vos péchés avec des femmes ? „ — “ Une grande partie, lui répliquai-je. Mais je ne vous ai point dit que j'étois un de ceux qui voyagent par rapport à leurs péchés ; je vous ai dit qu'il y avoit quelques derviches qui erroient sur la terre pour accomplir des vœux, & d'autres pour chercher la sagesse. „ — Ce prince fit alors un signe, & un esclave vint m'offrir un coussin que je ne voulois point accepter : mais le roi me força de m'asseoir.

J'appris par la suite le nom des trois hommes qui avoient pris part à notre conversa-

tion. Le premier étoit Ali - Mogrebi, né à Maroc, & cadi, c'est-à-dire, premier-juge de Sennaar. Ce cadi étoit en ce moment dans la disgrâce des deux frères Abou-Calec, gouverneurs du Korfodan, & Adelan, premier ministre, campé à Aira à la tête des Nubas & de la cavalerie Funge, & occupé à lever des tributs sur les Arabes, à mesure que sortant des limites des pluies du tropique, ils conduisoient les troupeaux dans les sables de l'Atbara pour les dérober aux fureurs de la mouche. Le second étoit le cadi du Korfodan, qui attaché aux intérêts de Mahomet-Abou-Calec, lui servoit d'espion auprès du roi. Pour le troisième, c'étoit un saint du voisinage de Sennaar, conservateur du canton des Haddly, vastes champs où l'on cultive beaucoup de dora, & où après qu'on l'a recueilli, on le dépose dans de grandes cavernes qu'on appelle *des matamores*. Cet homme étoit très-révére dans tout le pays, & les Funges le regardoient comme un autre Joseph qui ramassoit du grain dans les temps d'abondance, pour pouvoir, en cas de disette, le distribuer aux pauvres à un prix modéré.

Le cadi me demanda si je savois quand

est-ce que Hagiuge & Magingé (1) viendroient? „ — Comme cette question me rappela mon savant ami de Teawa, j'eus peine à m'empêcher de rire. — “ Je ne désire point de le savoir, lui dis-je; je crois que ces jours sont encore loin & qu'ils n'arriveront pas de mon temps. „ — “ Qu'est-ce que vos livres en disent? me demanda-t-il en affectant un air savant. Sont-ils d'accord avec les nôtres? „ — “ Je ne puis vous en instruire, répondis-je, que lorsque je saurai ce que les vôtres contiennent. „ — Voici ce qu'il m'expliqua: — “ Hagiuge & Magingé sont de petits hommes, tout au plus gros comme des abeilles ou comme le zimb, c'est-à-dire, la mouche du Sennaar. Ils sortiront de la terre par essaims, & ils seront en si grand nombre, qu'il sera impossible de les compter. Deux de leurs chefs monteront sur un âne; chaque poil de cet âne deviendra une flûte; chaque flûte jouera un air différent; & toutes les personnes qui entendront cette musique & qui la suivront, seront conduits en enfer. „

“ Je ne connois point ces petits hommes, dis-je, & je jure Dieu que je ne les crains

(1) Gog & Magog.

pas, fussent-ils deux fois aussi nombreux que vous venez de le dire. J'ai confiance en Dieu, & je n'ai jamais assez aimé la musique pour suivre un âne en enfer, quelques airs que lui ou ses petits cavaliers puissent jouer. — Le roi rit aux éclats. Pour moi, je me levai pour m'en aller, car j'étois excédé de toute cette conversation. Je dis tout bas en amharic à l'interprète abyssinien, de demander quel jour je pourrois porter quelque bagatelle que j'avois à offrir au monarque. Le roi répondit que ce ne pouvoit pas être ce jour-là, parce que je devois être fatigué: mais que je n'avois qu'à me retirer chez moi, & qu'il me feroit avertir quand il faudroit que je revinsse. Alors je sortis, & en m'en allant je trouvai dans la rue beaucoup de gens qui tous me lâchèrent quelqu'insolence. Je traversai la grande place qui est devant le palais, & je ne pus m'empêcher de frémir en songeant à ce qui y étoit arrivé à l'infortuné M. du Roule & à ses compagnons, munis cependant d'une protection dont je manquois, & qui sembloit devoir les mettre à l'abri de tout danger.

A six heures du soir, on battit du tambour, & on nous apporta un assez bon dîner de viande de chameau, cuite avec des herbes

dont la substance gluante & visqueuse est appelée dans la langue du pays *banmia*. Quand j'eus diné & rédigé mon journal, je me mis à déployer mes instrumens. Je tirai d'abord de leurs caisses mon thermomètre & mon baromètre, que je suspendis dans ma chambre. Il étoit alors huit heures; & je demandois à l'envoyé d'Adelan quel jour il croyoit que je pourrois voir son maître, quand je vis arriver un esclave qui me dit qu'il étoit temps de venir offrir mon présent au roi. Je me hâtai de déballer tout ce que j'avois pour ce prince, & nous nous rendîmes au palais.

Le roi étoit alors dans un vaste appartement qui me parut assez éloigné de celui où je l'avois vu le matin. Nu, il avoit divers vêtemens sur ses genoux ou dispersés autour de lui, & un esclave lui frottoit le corps avec une espèce de graisse puante, tandis que ses cheveux en étoient déjà si imprégnés, qu'ils lui dégoûtoient de tous côtés, comme s'il avoit trempé sa tête dans l'eau. Quelque grande que fût la chambre, je sentis en y entrant l'odeur de cette graisse. Le roi me demanda si je me frottois quelquefois le corps comme lui? — Je lui répondis que je me graissois ainsi que

fort rarement, & que je croyois que la graisse dont il se servoit, devoit être fort coûteuse.

— Il me dit que c'étoit de la graisse d'éléphant, qui donnoit de la force & rendoit la peau très-douce. Je la crois très-propre, lui répondis-je alors : mais l'odeur m'en paroît si insupportable, que j'aimerois mieux avoir la peau aussi rude que celle d'un éléphant, que d'être obligé de me servir de cette graisse.

— Ce prince me dit que si je m'en servois, mes cheveux ne seroient pas si rouges qu'ils étoient, & que bientôt ils cesseroient d'être rouges & deviendroient tout blancs. Voyez, ajouta-t-il, les Arabes que les Davaïnas ont repoussé dans ces contrées, après leur avoir enlevé tout leur bétail. Depuis qu'ils n'ont plus de graisse pour frotter leurs cheveux, le soleil les leur fait rougir, & ensuite ils blanchissent. Vous pouvez les reconnoître à la couleur de leurs cheveux qui sont semblables aux vôtres. Quant à l'odeur, vous ne la sentirez plus dans un instant.

Après qu'on l'eut bien frotté de graisse, ses esclaves apportèrent une grande & belle corne, dans laquelle il y avoit quelque chose d'odorant, aussi liquide que du miel. La civette

entroit certainement pour beaucoup dans la composition de cette drogue. Le roi passa dans une chambre voisine, où deux hommes l'inondèrent d'eau fraîche. Je ne pouvois pas le voir; mais j'imagine qu'il étoit alors tout nud. Il rentra, & un esclave l'oignit avec la liqueur odorante, qui étoit dans la corne. Ensuite il s'assit, ayant achevé de faire sa toilette, & étant prêt à s'en aller souper dans l'appartement de ses femmes. Je lui dis que j'étois étonné qu'il ne se servît point d'eau-rose comme en Abyssinie, en Arabie & en Egypte. Il me répondit que les marchands Arabes lui en avoient souvent porté du Caire, mais qu'il y avoit long-temps qu'il n'en étoit venu, & qu'on ne pouvoit pas faire de l'eau-rose dans le Sennaar, parce qu'il n'y avoit point de rosiers; que les femmes faisoient seulement de l'essence avec de la fleur de citronnier.

J'offris alors mon présent, & je dis au prince que le roi d'Abyssinie le lui envoyoit, espérant que conformément à la foi & aux coutumes de toutes les nations, non-seulement il me protégeroit pendant que je séjournerois dans ses états, mais qu'il m'enverroit promptement & en sûreté en Egypte. Il me répon-

dit qu'il avoit été un temps où il auroit pu faire cela & davantage, mais que ce temps étoit changé; que le Sennaar étoit dans la décadence & ne ressembloit plus à ce qu'il avoit été jadis. Cependant il me fit servir du forbet parfumé, & je le bus en sa présence; ce qui devint un garant de la sûreté de ma personne. Après quoi, je me retirai, & le roi passa chez ses femmes.

Ce ne fut que le 8 de Mai 1772 que j'eus audience du sheik Adelan qui campoit toujours à Aira, à trois milles & demie de Sennaar. Nous partîmes de très-bonne heure & nous côtoyâmes presque toujours les bords du Nil qui ne sont point agréables en cet endroit, car on les a dépouillés de toute espèce d'arbres. D'ailleurs, le fond du fleuve est très-vasseux & très-sale, & la plage couverte d'une espèce de petites concrétions de terre calcaire, sur lesquelles les rayons du soleil se réfléchissoient de manière que nos yeux en étoient très-affectés.

Quand nous quittâmes les bords du Nil, nous traversâmes une grande plaine sabloneuse, où l'on ne voyoit ni arbres, ni buissons, &

nous arrivâmes enfin chez Adelan. Deux ou trois grandes maisons à un étage occupoient le milieu d'une enceinte quarrée; dont chaque face avoit au moins un demi-mille anglois, & qui au lieu de murailles avoit un entourage très-haut de roseaux, ou de pieds de dora secs, je ne fais lesquels, mais bien arrangés en fascines, & joints ensemble avec des pieux & avec des cordes. En-dehors de la porte il y avoit de chaque côté six maisons d'une construction plus légère que les autres. Tout près de l'entourage étoient des espèces de hangars pour les soldats, & devant ces hangars des piquets plantés pour attacher les chevaux, qui par ce moyen faisoient face à leurs cavaliers. Les hangars restoient ouverts à tout vent; & au-dessus de l'endroit où chaque soldat couchoit, on voyoit suspendu un petit bouclier & un grand sabre. L'on me dit que c'étoit là principalement qu'on logeoit les coureurs, qui étant Arabes, n'étoient point reçus à passer la nuit dans l'enceinte quarrée.

Dans cette enceinte nous vîmes plusieurs rangs de chevaux, ainsi que des barraques pour loger les soldats. Les chevaux étoient au piquet comme ceux du dehors, & avoient

la tête tournée du côté des barraques. C'étoit sans contredit un des plus beaux spectacles qu'il soit possible de voir. Tous ces chevaux, d'ancienne race arabe, avoient plus de seize palmes de hauteur. Ils étoient aussi forts que nos chevaux de carrosse, mais supérieurement faits & extraordinairement légers. Ils avoient le front large & court, l'œil superbe, l'oreille extrêmement jolie, & toute la tête enfin de la plus rare beauté. La plupart étoient noirs, quelques-uns de couleur pie, & certains blancs comme du lait, mais non pas blanchis par l'âge. Ceux-ci avoient les yeux & la corne blancs, ce qui n'est peut-être pas un avantage.

Une cotte de maille en acier étoit attachée vis-à-vis de chaque cheval, & couverte d'une peau d'antelope, aussi fine que du chamois, pour empêcher la rosée de la gâter. On voyoit un casque de cuivre, sans crête & sans plume, suspendu par un cordon au-dessus de la cotte de maille, & c'étoit sans contredit la pièce la plus pittoresque du trophée. Là étoit aussi un énorme sabre, ayant un fourreau de cuir rouge, & au pommeau duquel pendoient deux gros gants, dont la main n'étoit point divisée en doigts, comme celle de nos gants, mais formoit une seule poche.

L'on me dit que dans cette enceinte d'Aïra il y avoit quatre cent chevaux, qui, ainsi que les cavaliers & leur armure complète, appartenoient en propre au sheik Adelan; car tous ces cavaliers sont des esclaves achetés à prix d'argent. Il y avoit cinq ou six de ces enceintes carrées, toutes à moins d'un demi-mille de distance l'une de l'autre, dans lesquelles étoient les chevaux & les esclaves du roi. Je n'allai point les voir, & j'ignore si elles étoient aussi bien tenues que celles d'Adelan; mais je puis assurer qu'il n'y a point en Europe un corps de cavalerie aussi magnifique que celui-ci.

Je trouvai Adelan assis sur un morceau de tronc de palmier, devant un des rangs de ses chevaux, qu'il sembloit contempler avec plaisir. Une troupe de noirs, ses amis ou ses esclaves, se tenoit debout autour de lui. Il étoit vêtu d'une longue robe de camelot gris, doublé de satin jaune, & il avoit sur la tête un bonnet de camelot fait en forme de casque, avec deux pointes qui lui couvroient les oreilles. Il me parut que c'étoit-là l'habillement dont il se servoit le matin pour aller visiter ses chevaux, à quoi il ne manquoit jamais.

Ce sheik, âgé d'environ soixante ans, étoit un homme de plus de six pieds de haut, d'une forte corpulence, & marchant lentement, plutôt par affectation de grandeur que par manque d'agilité. Il avoit les traits & la couleur d'un arabe, & non d'un nègre, & sa barbe étoit bien plus épaisse qu'on ne la voit ordinairement dans ces contrées. Il avoit de grands yeux noirs, & une mine à-la-fois douce & fière. Dès qu'il m'aperçut il se leva, & me dit, sans aucune espèce de salutation: " Vous, qui êtes un cavalier, dites-moi ce que vous droit avoir donné votre roi d'Habesh pour posséder ces chevaux-là ? „ — " Eh ! quel roi, lui répondis-je sur le même ton, n'en donneroit pas le plus haut prix, s'il pouvoit les connoître ? „ — " Fort bien ! reprit-il d'une voix plus basse, en s'adressant à ses gens, si nous sommes forcés d'aller dans l'Habesh, comme le roi Baady, nous mènerons nos chevaux avec nous. „ — Je vis bien qu'en disant ces mots il faisoit allusion à la querelle qu'il se préparoit d'avoir avec le roi.

Nous entrâmes alors dans un grand salon tapissé en damas écarlate, & orné de glaces. D'un côté il y avoit deux grands sofas de damas

damas cramoisi & jaune, & chargés de coussins de draps d'or pareils à ceux que j'avois vus chez le roi. Adelan, ayant quitté son bonnet & sa robe-de-chambre de camelot, ne garda qu'une espèce d'habillement de satin cramoisi, tombant au-dessous du genou, avec des espèces de revers, & attaché au milieu du corps par une ceinture, dans laquelle étoit passé un poignard monté en or, & ayant une gaine d'ivoire. Le sheik portoit à son doigt une des plus grosses & des plus belles améthistes que j'aie jamais vues, & il avoit un petit anneau d'or à une oreille.

“ Pourquoi êtes-vous venu ici sans armes, sans domestiques & à pied ? „ — “ *Yagoubé* : L'on m'avoit dit qu'on ne gardoit point de chevaux à Sennaar, & je n'en ai point mené. „ — “ *Adelan* : Vous devez croire que vous avez couru bien des risques, & vous ne vous trompez point. Mais que pensez-vous de moi, qui suis nuit & jour en campagne, environné de plusieurs milliers d'Arabes, qui, s'ils le pouvoient, me mangeroient tout vivant ? „ — “ *Yagoubé* : Un homme courageux & habitué comme vous à commander, ne considère point le nombre de ses ennemis, mais leur habi-

leté. Un loup ne craint pas plus dix mille agneaux qu'il n'en craint un. „ — « *Adelan* : Cela est vrai. Regardez à ma porte, voilà les chefs Arabes dont je viens de fixer les tributs. Je les ai fait venir ici afin qu'ils puissent juger par eux-mêmes, si, en cas de rébellion, je suis prêt à les dompter. „

“ Vous ne pouviez pas agir plus sagement, lui dis-je, mais souffrez que je vous parle de mes affaires. Je viens à vous de la part du roi d'Abyssinie, pour vous demander un passe-port avec lequel je puisse traverser le Sennaar & me rendre en sûreté en Egypte. Ce monarque vous donne sa parole royale qu'il est prêt à en faire autant pour vous, ou à vous accorder tout ce que vous pourrez lui demander. „ — *Adelan* prit la lettre du roi d'Abyssinie, & après l'avoir lue il me dit : “ Le roi d'Abyssinie doit être assuré que je suis disposé à faire pour lui bien plus qu'il ne désire. Il est bien vrai que depuis la folle tentative d'un de ses prédécesseurs contre le Sennaar, & le désir plus fou encore de remplacer sur le trône le vieux Baady, nous n'avons point fait une paix formelle avec les Abyssiniens. Mais nous ne sommes pourtant pas en guerre, nous vivons en bons voisins les uns

avec les autres : la paix est-elle autre chose ? „
 — “ Vous savez, répliquai-je, que je ne suis qu'un voyageur qui cherche le chemin de sa patrie. Ce n'est pas à moi à me mêler de la paix ou de la guerre entre les nations. Tout ce que j'ai à demander est une permission de passer dans vos contrées , d'y jouir des droits de l'hospitalité qui sont dûs à tout étranger. Je réclame encore une faveur, c'est que vous daigniez accepter un léger présent. Je ne le porte point de mon pays, il y a trop long-temps que j'en suis absent : si j'en venois, mon présent seroit plus digne de vous. „

Adelan me répondit : “ Je ne veux point refuser votre présent ; mais croyez qu'il étoit absolument inutile. J'ai, sans doute, des défauts comme tous les autres hommes, mais je suis au moins exempt de celui de maltraiter ou de rançonner les étrangers. Cependant Mahomet-Abou-Calec, mon frère, est encore plus favorable aux étrangers que moi. Vous seriez heureux de le trouver ici : mais en tout cas je ferai pour vous tout ce que je pourrai, quand je serai débarrassé de ces Arabes. „

Je présentai alors à Adelan la lettre du shérif de la Mecque. Il l'ouvrit, la regarda & la posa

à côté de lui sans la lire, en disant: "Oh! Metical est un excellent homme! lorsque mes compatriotes vont à la Mecque, il leur rend quelquefois des services. Pour moi, je ne suis jamais allé dans la ville sainte, & probablement je n'irai jamais. „ — Soudain je lui donnai la lettre d'Ali-Bey, qu'il mit sur son genou en lui donnant un petit coup du plat de main. — "Eh quoi! me dit-il, ne savez-vous pas, n'avez-vous pas entendu dire que Mahomet-Abou-Dahab, hafnadar d'Ali-Bey, long-temps révolté contre lui & banni du Caire, occupe maintenant sa place? Mais que cela ne vous afflige point, je vous connois pour un homme d'honneur, pour un homme prudent; & je vous répète que si mon frère, Abou-Calec, ne vient point, je vous ferai partir dès que j'en aurai le temps. „

L'esclave qui étoit venu me chercher à Teawa pour me conduire à Sennaar, s'approcha alors de son maître & lui dit assez bas: "Yagoubé doit-il aller souvent chez le roi? „ — "Toutes les fois qu'il le voudra, répondit Adelan. Il peut visiter la ville, se promener, mais jamais seul. Il faut qu'il aille au palais, afin que quand il sera de retour dans sa patrie, il dise qu'il a

vu à Sennaar un roi qui ne savoit point gouverner, ni ne vouloit souffrir qu'on le lui enseignât; un roi incapable de faire la guerre, & ne pouvant point vivre en paix. — Je pris alors congé d'Adelan, mais on avoit préparé dans une chambre voisine un grand déjeuné où il nous invita. Cela aida beaucoup notre compagnon Hagi-Ismaël à se consoler de l'infortune de son patron Ali-Bey. En sortant je baisai la main du sheik. Il le souffrit sans difficulté. — “ Sheik, lui dis-je, j'espère que vous ne ferez pas fâché si, en passant au milieu des Arabes qui sont dans votre enclos, je cède à la curiosité de leur adresser quelques questions. ” — “ Point du tout, me répliqua-t-il, parlez-leur tant qu'il vous plaira; mais ne leur dites point qu'ils pourront vous voir à Sennaar; car s'ils le savent, ils feront chez vous du matin au soir, ils vous mangeront tout ce que vous avez, & ils vous égorgeront s'ils vous rencontrent quand vous vous mettrez en route. ”

Je m'en retournai à Sennaar très-satisfait de l'accueil que je venois de recevoir à Aira. Depuis que j'avois quitté Gondar je n'avois point vu d'homme qui eût l'air aussi franc, aussi aisé qu'Adelan, & qui exprimât aussi librement

ce qu'il paroissoit sentir : mais il avoit entrepris de grandes affaires, & je doutois qu'il pût les terminer dans le laps de temps que je me proposois de séjourner à Sennaar : en outre j'étois fâché de la distance qu'il y avoit de la capitale à Aira ; le chemin étoit sans cesse couvert d'un peuple insolent & brutal ; de sorte que nous ne pouvions pas trouver un homme sans éprouver quelques altercations, ou sans qu'on nous accablât de demandes de présens d'or, d'étoffes, de tabac ; & tous ces désagrémens sembloient toujours devoir finir par quelque chose de plus férieux.

Je causai long-temps avec les Arabes que je trouvai à Aira, & ce fut par eux que j'eus des renseignemens sur les différentes tribus de l'Atbara. Elles étoient alors toutes en chemin du côté du nord pour se rendre dans les divers cantons qu'elles ont coutume d'occuper dans les sables qui sont à l'est de Mendera & de Barbar. Ces sables si stériles, si déserts une partie de l'année, commençoient à se couvrir d'une multitude de pasteurs & de troupeaux. La mouche, fille désolatrice du sol gras & fertile qui compose les vastes plaines du sud du Sennaar, n'écessite ces émigrations périodiques

que les Arabes favent pourtant bien devoir leur coûter au moins la moitié de leurs subsistances; tant est puissant l'effet de l'instrument le plus foible dans les mains de la Providence ! Les troupes du Sennaar , peu nombreuses, mais bien armées, attendoient les Arabes à l'entrée des sables, & elles leur en interdisoient l'accès jusqu'à ce que chaque chef de tribu eût fourni un inventaire exact de ses richesses, & fait une composition avec le sheik Adelan.

Tout subterfuge est vain. L'impitoyable mouche poursuit jusqu'au moindre chameau, & le contraint de se réfugier dans les sables, qu'il ne peut plus quitter qu'après la saison des pluies. Mais si, pendant ce temps-là, on découvre qu'il y ait eu quelque fraude dans le compte que les Arabes ont fourni de leurs troupeaux, ils sont punis avec la plus grande sévérité, lorsqu'au commencement de Septembre ils reviennent chercher leurs gras pâturages. Ils ont souvent essayé de résister; mais leurs efforts sont demeurés inutiles. Immensément nombreux, mais chargés de leurs femmes, de leurs enfans, de leurs troupeaux, ils sont forcés de céder à des troupes supérieurement montées qui les veillent au passage, sans avoir besoin de s'écarter

de leur demeure. Cependant, ayant une fois payé leur tribut, & étant rendus dans les sables, les Arabes sont tranquilles durant la saison des pluies; & par la même raison, ils jouissent du même avantage, quand après les pluies ils reviennent au sud.

L'on peut demander avec raison ce que fait le gouvernement de Sennaar, de ce nombre prodigieux de chameaux que les Arabes doivent lui donner tous les ans à leur passage? A cela je répondrai que tout le tribut n'est point payé en nature. Les différentes tribus qui possèdent tant de chameaux & tant d'autres sortes de bétail, ont une taxe proportionnée qu'elles payent en or, en esclaves, ou bien en nature. Il faut beaucoup de chameaux pour la subsistance de la maison du roi & des habitans de Sennaar, car dans cette ville on ne mange presque pas d'autre viande, & c'est la seule qu'on voie dans les marchés. Les chameaux qu'on ne consume point dans le pays, sont achetés par les marchands de Dongola, & envoyés en Egypte, où ils servent à remplacer ceux que perdent les nombreuses caravanes qui vont à la Mecque.

Une chose me fit beaucoup d'impression à Aira, c'est le ton méprisant avec lequel Adelan parloit de son roi. J'espérois qu'avec un peu d'adresse je pourrois me conserver la faveur de l'un & de l'autre ; mais cependant ils en étoient, ou du moins ils en alloient être à des termes qui me faisoient craindre de me trouver embarrassé entr'eux.

Le lendemain (le 9 Mai 1772) de mon retour d'Aira, je fus agréablement surpris le matin de recevoir la visite d'Hagi-Belal, à qui j'étois recommandé par Metical-Aga, & qu'Ibrahim-Seraff, courtier de la factorerie angloise de Jidda, avoit chargé de me compter l'argent dont je pourrois avoir besoin à Sennaar. Il me témoigna beaucoup de bienveillance, & fit paroître non moins de joie que d'étonnement de ce que j'étois heureusement arrivé dans la capitale de la Nubie. Il arrivoit lui-même de Gerri ou de quelqu'autre village de l'Atbara, où il étoit allé pour son commerce. Il n'avoit point encore vu le roi depuis son retour : mais il me fit une si horrible description du pays, qu'il sembloit qu'il n'y avoit pas un seul endroit, excepté celui où j'étois en ce moment, dans lequel je ne me trouvasse exposé à périr par

une foule de causes qu'il n'étoit pas en mon pouvoir d'éviter. Hagi-Belal fit porter chez moi, dans la soirée, quelques rafraîchissemens dont j'avois commencé depuis long-temps à perdre l'habitude. Il m'envoya du thé, de l'excellent café, du miel, du sucre noirâtre, plusieurs bouteilles d'arack, des muscades, de la canelle, du gingembre & de très-bonnes dattes sèches qu'il avoit rapportées de l'Atbara.

Hagi-Belal étoit né à Maroc, & il avoit été au Caire, à Jidda & à Moka. Il connoissoit bien les Anglois & avouoit qu'il leur avoit des obligations & qu'il leur étoit attaché. Je fus quelques jours avant de me hasarder à lui parler d'argent, où plutôt des moyens de trouver des secours à Sennaar; & quand je lui en parlai, il me donna peu d'espérance & me répéta tout ce que je savois déjà de la méfintelligence qui régnoit entre le roi & Adelan. Il sembloit placer tout son espoir, si tant est pourtant qu'il en eût, dans l'arrivée du sheik Mahomet-Abou-Calec qui devoit venir du Korfodan. Il me dit qu'on ne pouvoit rien attendre d'Adelan, sans aller à Aira, & qu'il n'oseroit pourtant pas y aller, de peur de n'être plus en sureté dans Sennaar, tant que le roi respireroit : mais,

ajouta-t-il, le ministre jouit d'une puissance absolue, dès l'instant qu'il a rassemblé les troupes hors de la ville.

Un matin, Hagi-Belal vint me voir en sortant de chez le roi. Je me préparais moi-même à me rendre au palais. Il me dit qu'on l'avoit envoyé chercher pour lui faire beaucoup de questions sur mon compte, & pour lui demander précisément quelle espèce d'homme j'étois. Hagi-Belal avoit répondu d'une manière très-favorable pour moi & pour ma nation. Alors on lui avoit demandé les lettres de Metical-Aga & toutes les autres lettres qu'il pouvoit avoir reçues de Jidda à mon sujet : mais il n'avoit, me dit-il, montré que les deux lettres que Metical lui avoit écrites, l'une au nom du shérif, & l'autre en son propre nom. Il y avoit alors chez le roi plusieurs grands officiers de l'état, & entr'autres le cadi (1) qui avoit lu les lettres tout haut. Un des officiers demanda alors pourquoi un homme tel que celui qu'annonçoient ces lettres, traversoit les déserts avec quatre ou cinq vieux domestiques, & qu'est-ce

(1) J'en ai déjà parlé à l'occasion de ma première visite au roi.

qu'il vouloit voir? & Hagi-Belal répondit qu'il croyoit que la principale chose que je désirois à Sennaar, c'étoit d'être renvoyé dans ma patrie.

L'on demanda aussi pourquoi j'étois le seul Anglois de ma troupe? Pourquoi je n'avois aucun domestique de cette nation, au lieu d'avoir de misérables Cophtes, Arabes, Turcs, dont aucun ne professoit la même religion que moi? Hagi-Belal répondit que des voyageurs étoient obligés dans ces contrées de se lier avec les personnes qui faisoient la même route qu'eux; que cependant il croyoit que j'avois eu quelques domestiques anglois qui étoient morts en Abyssinie, pays dont j'étois sorti aussitôt que je l'avois pu, fatigué des guerres continuelles qui le désolent. Le roi dit alors: "Il a fort bien choisi en venant ici pour chercher la paix! Vous savez, Hagi-Belal, que je ne peux rien faire pour lui, puisque je n'ai aucun pouvoir en main. Il me seroit peut-être plus aisé de le renvoyer en Abyssinie que de le faire passer en Egypte. Qui est-ce qui peut passer en Egypte à présent?" — "Mais, dit le cadi, Hagi-Belal peut l'envoyer à Suakem & de-là à Jidda, où sont ses compatriotes." — "Oh! repliqua

Hagi-Belal, le roi trouvera quelqu'autre moyen de le faire partir quand il aura eu le temps d'y penser davantage. „

Quelques jours après qu'Hagi-Belal m'eut fait part de cette conversation, je reçus un message du palais. Je m'y rendis foudain & je trouvai le roi seul & avec un air de chagrin & de mauvaise humeur. Il me demanda d'un ton singulier si je n'étois pas encore parti? — Je lui répondis : “ Votre majesté fait bien qu'il m'est impossible de faire un pas pour m'éloigner du Sennaar, sans votre secours. „ — “ Mais, me dit-il, toujours du même ton, comment avez - vous pu penser à venir ici? „ — “ Parce que personne, répliquai-je, n'imaginoit en Abyssinie que vous ne pussiez point faire conduire en fureté un étranger à travers vos propres Etats. „ — Il ne répondit rien : mais il me fit un signe de tête pour m'ordonner de sortir; & ainsi finit cette courte & désagréable entrevue.

Le même jour il me renvoya chercher vers les quatre heures après-midi, & me dit que plusieurs de ses femmes étoient malades & désiroient que je leur donnasse mes conseils.

J'y consentis d'autant plus volontiers, que jusques-là toutes les occasions que j'avois eues de me lier avec le beau sexe, m'avoient été favorables. Je conviens pourtant qu'appeler beau sexe les femmes de Sennaar, ce n'est pas mettre une grande précision dans ses termes. L'on me conduisit dans une grande chambre quarrée & obscure, où étoient une cinquantaine de femmes, d'un noir d'ébène, n'ayant pour tout vêtement qu'un très-petit morceau de toile de coton autour des reins. Tandis que je m'amusois à penser si c'étoient là des reines, ou s'il y avoit au moins quelque reine parmi elles, une de ces femmes me prit rudement par la main & m'entraîna dans un autre appartement, bien mieux éclairé que le premier. Là, je vis sur un grand sofa de toile bleue de Surate, trois femmes vêtues avec des chemises bleues qui les couvroient depuis le cou jusques à la plante du pied.

L'une de ces femmes, que j'appris depuis être la favorite, avoit environ six pieds de haut & étoit excessivement grasse. Elle me parut être, après les éléphants & les rhinocéros, la plus grosse des créatures vivantes que j'eusse jamais vue. Ses traits étoient exactement ceux

d'une négresse. Un anneau d'or passé dans sa lèvre inférieure, la faisoit retomber jusqu'à son menton, & conséquemment laissoit à découvert ses dents qui étoient extrêmement belles. Elle avoit noirci le dedans de sa lèvre avec de l'antimoine. Ses oreilles pendoient jusques sur ses épaules & avoient l'air de deux aîles. Elle portoit à chacune de ses oreilles un anneau d'or, presque aussi gros que le petit doigt, & ayant au moins cinq pouces de diamètre. Aussi le poids de ces anneaux avoit tellement élargi les trous de l'oreille où ils étoient attaché, qu'on auroit pu y passer aisément trois doigts à la fois. Cette femme avoit le cou paré d'un collier d'or, pareil à ces colliers auxquels on donne en Europe le nom d'*esclavage*. Il avoit plusieurs rangs qui descendoient par degrés sur sa poitrine, & auxquels étoient suspendus beaucoup de sequins percés. Elle portoit au-dessus de la cheville de chaque pied une chaîne d'or si grosse, que je ne concevois pas d'abord comment elle pouvoit marcher : mais je fus ensuite que les anneaux étoient creux.

Les deux compagnes de cette princesse étoient parées à-peu-près comme elle. Une d'entr'elles différoit seulement en ce qu'elle avoit des chaî-

nes qui partoient de ses oreilles & venoient s'attacher de chaque côté au-dessus de ses narines, & un anneau qui passé dans la cloison du nez, pendoit jusques sur le milieu de la bouche. J'imagine qu'elle devoit respirer difficilement. En outre, ces ornemens avoient presque l'air d'une bride de cheval.

Lorsque je m'avançai vers les dames, la plus âgée porta la main à sa bouche & la baïsa en disant en mauvais arabe: "kishalec howaja?", c'est-à-dire, marchand, comment vous portez-vous? Je n'ai jamais été si aise qu'on me saluât de loin qu'en ce moment. Je répondis: "La paix soit avec vous. Je ne suis point un marchand. Je suis un médecin. „

J'ai déjà observé qu'en ma qualité de médecin des dames, je savois être discret. Je ne rapporterai donc point ici la multitude de maux dont elles se plaignirent. Il me suffit de dire qu'il n'y eut pas de partie intérieure ou extérieure de leur corps sur laquelle elles ne me consultassent. Elles vouloient absolument être toutes les trois saignées; & j'y consentis, parce que cela n'exigeoit que peu de temps. Cependant, dès qu'elles virent mes lancettes, le cœur
leur

leur manqua. Elles demandèrent un tabange, dont le nom arabe signifie un pistolet : mais elles entendoient un de ces instrumens dont on se sert quand on applique des ventouses & qui a un ressort à-peu-près semblable à la détente d'un pistolet. J'avois deux de ces tabanges, mais je ne les portois point sur moi. J'envoyai un de mes domestiques en chercher un, & le même soir je saignai les trois reines avec beaucoup de succès. La chambre fut inondée de leur sang royal, & elles insistèrent ensuite pour que je leur donnasse mon tabange ; ce que je fus obligé de faire après m'en être servi avec deux ou trois de leurs esclaves qui n'étoient point malades, mais qu'elles voulurent que je saignasse pour bien voir comment cette opération se faisoit.

Un autre soir je fus obligé de retourner auprès d'elles, & de donner un vomitif aux reines & à deux ou trois autres grandes dames. Je ne chargerai pas cet ouvrage d'une scène si nauséabonde. L'ipécacuanha eut beaucoup d'effet, & l'eau chaude fut avalée copieusement. Les malades étoient en grand nombre, & le parquet attestoit le succès de ma médecine. La chaleur

étoit excessive, & toutes ces figures noires qui pouffoient des plaintes & des hoquets autour de moi, me donnoient quelque idée de ce qui se passe en enfer. Cependant mes désagrémens ne finirent pas là. J'ai observé que la première fois que j'entrai dans l'appartement des reines, elles étoient couvertes d'une chemise de coton; mais j'ai oublié de dire que dès qu'il s'agit de parler de maladie, chacune d'elles, à mon grand étonnement, se mit toute nue, & s'assit les jambes croisées comme un tailleur, en tenant sa chemise en paquet sur ses genoux. La coutume de se mettre nud dans ces contrées brûlantes, ôte tout sentiment de pudeur. Il ne faut pas oublier d'observer que le sein de ces reines leur tomboit jusqu'au genou.

Elles crurent que leur extrême confiance méritoit qu'à mon tour je leur en témoignasse un peu; & ce ne fut pas sans surprise que j'entendis l'une d'entr'elles me prier de paroître à leurs yeux dans le même deshabillé qu'elles s'offroient aux miens. Toute la cour femelle accourut autour de moi. Mes refus, mes efforts furent vains. J'étois entre les mains de cinquante ou soixante femmes d'une structure & d'une force égale à la mienne. Mon habillement étoit

comme le leur, une longue chemise bleue de toile de coton de Surate; & tout ce que je pus obtenir, c'est qu'elles ne me découvrirent que les épaules & la poitrine. En voyant la blancheur de ma peau elles firent un cri d'horreur, & semblèrent la considérer plutôt comme l'effet d'une maladie que comme une couleur naturelle. Je suis sûr que de ma vie je n'ai été aussi embarrassé & aussi mal à mon aise. Je m'étois déjà trouvé dans plus d'une bataille, & j'aurois volontiers consenti à en braver de nouveau les dangers pour être délivré de l'examen désagréable auquel me soumettoient ces femmes. Je ne pouvois pas, d'ailleurs, m'empêcher de songer que, si le roi venoit en ce moment, le résultat de cette scène seroit d'empaler ou d'écortcher tout vivant le malheureux dont elles étoient si curieuses de voir la peau, quoique je pusse bien assurer que ces royales beautés ne m'avoient jamais fait naître une seule idée qui dût exciter la jalousie de leur époux, & je pense qu'il en étoit de même d'elles relativement à moi. Ce qui nous affectoit réciproquement ne pouvoit assurément blesser personne. Je sortis de chez elles avec des sentimens bien différens de ceux que j'avois éprouvés à Teawa à la vue de la belle Aiscach. Enfin j'étois d'autant plus affligé,

d'autant plus dégoûté de ma situation, que ma délivrance paroissoit être encore fort éloignée, & chaque jour sembloit la rendre plus difficile.

Un accident vint encore augmenter mon chagrin. J'allois un soir voir le roi, & en traversant les appartemens où les gardes avoient coutume de se tenir, je les trouvai absolument déserts; mais bientôt après je rencontrai Mahomet, cet esclave du roi qui étoit venu avec celui d'Adelan me chercher à Teawa. Tous ces malheureux sont assez souvent ivres: mais s'ils ne le sont pas quand ils veulent commettre un crime, ils feignent au moins de l'être, afin d'avoir au besoin, un moyen de s'excuser. Mahomet me voyant seul s'avança sur moi en chancelant, & me dit: "Morbleu, Yagoubé, je vous trouve enfin; il faut que vous me dédommiez de la peine que vous m'avez occasionnée en allant vous chercher à Teawa." — En prononçant ces mots, il leva sa main pour me prendre au collet. — "Otez votre main, coquin! lui dis-je, & en même temps je le pris par le bras, & je le pouffai de manière qu'il faillit tomber à la renverse. Il se mit aussitôt en fureur & s'écria: "Donnez moi tout de

suite cinquante patakas (1) ou je vous coupe le jarret. »

Je portois toujours des pistolets de poche, en cas que je me trouvasse dans un pressant danger : mais ne croyant pas en avoir besoin avec cet ivrogne, quoiqu'il fût armé, je m'avançai, & le prenant à la gorge je lui donnai un coup si violent que je l'étendis tout de son long. Je lui arrachai alors le sabre qu'il tenoit dans ses mains, & au même instant je vis paroître mon nègre Soliman, qui s'étoit amusé dans la rue à causer avec quelqu'un de sa connoissance. Il vint aussi plusieurs noirs compagnons de l'indigne Mahomet. Quelques-uns vouloient le défendre, d'autres intercédèrent pour lui; mais aucun d'eux ne le blâmoit. Cependant Soliman insista pour qu'on le conduisît devant le roi avec son sabre nud; & nous ne fûmes pas peu étonnés, quand le foible monarque répondit seulement à nos plaintes : « que cet homme étoit ivre, & que les habitants de ces contrées n'étoient point accoutumés à voir dans les rues des franes comme moi. » — Alors il fit de vifs reproches à Soliman de

(1) Environ douze guinées.

ce qu'il osoit défarmer un de ses gens jusques dans son palais, & il ordonna qu'on rendît à Mahomet son fabre.

Nous nous retirions l'esprit très-préoccupé de ce qui pouvoit nous avoir occasionné une si singulière réception, quand nous rencontrâmes Kittou, l'un des frères d'Adelan. Ce ministre l'avoit chargé en son absence du gouvernement de la capitale. Je lui racontai ce qui venoit de m'arriver. Il m'écouta attentivement, puis il me dit avec un air d'intérêt : "C'est la faute du roi. Chaque esclave agit à sa fantaisie. Si je faisois part de cette affaire à Adelan, il ordonneroit que la tête de l'ivrogne qui vous a insulté fût tranchée à la porte du palais. Mais il vaut mieux que cela n'ait point lieu pendant que vous serez ici. Nous attendons tous les jours Mahomet-Abou-Kalec, & à son arrivée les choses changeront de face. Jusques-là tenez-vous chez vous le plus que vous pourrez, & ne sortez jamais qu'accompagné de deux ou trois noirs, esclaves ou autres. Tandis que vous demeurerez dans la maison de mon frère (1), &

(1) On a vu que l'auteur logeoit dans une maison appartenant à Adelan.

que nous ferons en vie, personne n'osera vous aller molester, & vous êtes parfaitement le maître de ne recevoir personne chez vous, soit qu'on se présente de la part du roi ou non. Dites seulement à ceux qui voudront entrer qu'Adelan le défend; je vous réponds du reste. Le moins que vous viendrez au palais fera le mieux; & surtout ne vous exposez jamais la nuit dans les rues. »

En ce moment un esclave du roi vint appeler Kittou. Je m'en allai chez moi un peu plus content, parce que je venois d'apprendre qu'il y avoit au moins dans cette ville un endroit où je pouvois demeurer en sûreté, & je résolus d'y attendre l'arrivée d'Abou-Kalec, que je regardois comme l'instrument dont la Providence vouloit se servir pour me dérober aux noirs complots que le roi sembloit méditer contre moi. Je fus encore plus persuadé de ses desseins perfides quand Hagi-Belal me rapporta une nouvelle conversation de ce prince. Il dit à Belal qu'il savoit de bonne part que j'avois plus de 2000 onces d'or, indépendamment de beaucoup d'argent & de riches étoffes que j'avois rapportées des Indes, d'où j'étois venu faisant le commerce, au lieu de venir du Caire en médecin.

Tout cela me confirma dans la résolution de me renfermer chez moi, & de m'occuper à mettre en ordre les observations que j'avois recueillies sur l'étrange monarchie du Sennaar ; monarchie qui s'est élevée de nos jours, & dont nul voyageur n'a encore fait la moindre mention.

Fin du onzième Volume.

T A B L E

D E S C H A P I T R E S

Contenus dans le dixième Volume.

SUITE DU LIVRE SEPTIEME.

CHAPITRE DIXIÈME.

L'armée rebelle investit Gondar. — Les troupes du roi rendent les armes. — Les meurtriers de Joas sont égorgés. — Gusho est élevé à la place de ras. — Michaël est fait prisonnier & emmené par Powussen. — L'Itéghé rentre dans son palais de Koscam. — Fasil arrive à Gondar. — Le roi est reconnu par tous les partis. — Conduite odieuse de Gusho. — Il prend la fuite; mais il est arrêté & mis aux fers. page I

CHAP. XI. M. Bruce obtient la permission de quitter l'Abyssinie. — Il va à Koscam prendre congé de l'Itéghé. — Dernière entrevue avec les moines. 31

LIVRE HUITIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Route de Gondar à Tcherkin. 64

CHAP. II. <i>Ozoro-Esther reçoit M. Bruce à Tcherkin.</i> — <i>Chasse de l'éléphant, du rhinocéros & du buffle.</i>	page 100
CHAP. III. <i>Route de Tcherkin à Hor-Cacamoot, dans le Ras-el-Feel. Détails de Hor-Cacamoot.</i>	132
CHAP. IV. <i>Route de Hor-Cacamoot à Teawa, capitale de l'Atbara.</i>	164
CHAP. V. <i>Séjour à Teawa. — Le sheik de Teawa cherche à retenir M. Bruce. — Ce voyageur donne des remèdes au sheik & à ses femmes. — Conversations de M. Bruce avec Fidèle, & preuves de perfidie de ce sheik.</i>	197
CHAP. VI. <i>Suite des mauvais procédés du sheik Fidèle. — Un moullah & un sherif sont envoyés de Beyla à Teawa. — Nouvelles du Ras-el-Feel & de Sennaar. — Éclipse de lune. — M. Bruce part de Teawa.</i>	245
CHAP. VII. <i>Route de Teawa à Beyla. — M. Bruce est bien accueilli par le sheik de Beyla, & ensuite par la tribu des Nubas. — Arrivée à Sennaar.</i>	285
CHAP. VIII. <i>Conversation avec le roi de Sennaar. — Avec le sheik Adelan. — Entrevue avec les femmes du roi.</i>	319